

VALERY ALEFF

TRISTAN SUR TERRE

*Voici mon malheur : un ange exterminateur
m'accompagne toujours et ce n'est pas la porte des
élus que je marque de sang pour qu'il n'y entre pas ;
c'est à leur porte que ce signe fait défaut. Seul
l'amour du souvenir est heureux.*

Sören Kierkegaard, *Ou bien... ou bien...*

*« Et puis, ils ont oublié la prière. Mais ils se
souvenaient toujours des bois. Et puis, ils ont oublié
les bois. La tâche était pourtant accomplie parce
qu'ils se souvenaient qu'il y avait quelque chose. »*

Valery Aleff, *Chasey sauve le monde*

TRISTAN SUR TERRE

1

J'imagine que j'ai un nom dans le monde des humains et c'est dans leur monde que j'habite maintenant, pour le moment. Je ne crois pas que je vivrai ici pour toujours. De toute façon, je ne mourrai pas sur terre parce que je suis immortel — infini, en termes mathématiques. L'univers est théoriquement infini, mais je suis infini en pratique. Et, à la différence des immortels qui s'exposent souvent de leur plein gré aux vicissitudes de la destinée humaine, les êtres infinis ne meurent ni dans leur propre galaxie ni dans le monde des humains — dans le monde des mortels, dans la vallée des larmes. Les larmes ne tuent pas les êtres infinis malgré leur pouvoir destructeur, et tranquillement nous les laissons couler le long de nos joues. Oui, elles glissent le long de nos joues de temps à autre, avec raison, sans raison. Mais elles ne laissent aucune trace sur notre visage, dans notre âme. Comme les humains, nous avons une âme, mais ses élans ne sont pas entravés par un corps.

J'entrepris ce voyage pour étudier et, avant tout, pour éprouver ce qu'il me manque sur notre planète et dans ma substance. Je suis tellement curieux que ma curiosité paraît infinie, elle aussi. Souvent j'essaie de trouver la fin de ma curiosité. Je scrute l'horizon et je ne vois que des terres en friche qui s'étendent jusqu'au trou noir le plus proche. Et il y a des mains devant moi, une multitude de mains. Elles s'élancent et attrapent les objets et les idées qui volent dans les airs. Telle est ma curiosité : insatiable, sans limites.

Tous mes compatriotes sont plus ou moins curieux, mais aucun ne partage mon entrain et mon enthousiasme. Ils voyagent à contrecœur. Ils ne cherchent pas à éprouver d'autres sentiments, d'autres sensations. La plupart de mes semblables croient qu'il y a assez de sensations sur notre planète et les scientifiques nous mettent en garde contre le surplus de tension nerveuse apporté par l'atmosphère. « La surabondance de nervosité », selon leur terminologie. « L'orage menace. » Je leurs réponds inmanquablement : « Levez-vous vite, orages désirés ».

Je ne suis pas d'accord avec nos scientifiques. Et je ne croirai en leur théorie qu'au moment où mon corps s'embrasera et partira en fumée, brûlé par le sentiment le plus profond et enivrant de l'univers — l'amour.

Ce sentiment n'est pas apprécié à sa juste valeur en dehors de la terre et de sa sphère d'influence. Certes, les Martiens tombèrent amoureux de toute la population galactique lorsque la première fusée terrienne pénétra dans leur atmosphère. Rien d'étonnant : cette fusée portait à son bord quelques échantillons de la culture humaine — des romans russes, entre

autres choses. Emus par la mort d'Anna Karénine, les Martiens restaurèrent quelques trains rouillés afin de mourir « à la Russe ». Ils offraient ainsi une preuve tangible de leur amour. Et les objets de leur amour touchaient les morceaux de leur dépouille mortelle. Je ne sais pas si cette coutume est toujours en vigueur parmi les habitants de Mars qui pourraient se passer de rails et de roues, me semble-t-il. L'amour est-il inexorablement lié aux trains et à la mort ? ou rien qu'à la mort ? Est-ce la mort ?

Et s'il n'y avait plus de Martiens dans l'univers ? Ont-ils tous péri au nom de l'amour ? Leurs corps ont-ils été coupés en morceaux par quelques trains antédiluviens ? Je ne regarde plus jamais en direction de Mars par crainte de découvrir la vérité. Je regarde la lune qui est morte, morte, morte, comme un cadavre humain – un autre poème cosmique sur les tourments de l'amour non-partagé. Est-elle morte d'amour ? Qui a-t-elle aimé, la lune ? qui ? quoi ? La terre ?

Pourquoi devenir humain ? Parce que seuls les humains peuvent éprouver le sentiment de l'amour, à en juger par leur musique et leur littérature. Et je crois que, privée de ce sentiment, ma vie ne serait pas complète. L'éternité est souvent incomplète, si étrange que cela paraisse. Je connais un tas d'immortels qui n'ont jamais entendu parler de l'amour. « Pourquoi ne lisez-vous pas les livres des humains ? leur demandé-je.

- Ils sont mal écrits, me répondent-ils.

- De votre point de vue. »

« Trop de gens meurent dans leurs livres, me dit autrefois un des nos critiques. Et la mort est imparfaite, très imparfaite. Et je ne tolère l'imperfection ni dans mes propres œuvres ni dans celles de mes confrères.

- Et le sentiment de l'amour ? est-il imparfait ? m'écriai-je.

Je criai, je vociférai. Nous ne crions jamais sur notre planète : nos cordes vocales sont trop plates. Etais-je déjà un embryon d'être humain, à cette époque ?

- L'amour serait parfait si l'on pouvait aimer éternellement, répondit-il. Mais les humains meurent trop vite pour éprouver la plénitude de l'amour parfait. Ce qu'ils ressentent a l'air d'un engouement. C'est un aperçu de l'amour, rien de plus. On apercevait au loin l'incendie d'un village. »

D'ordinaire nos conversations se terminent par une métaphore. Nous sommes si habitués à cette coutume qu'au moment où une métaphore est prononcée nous nous quittons sans nous dire au revoir. Il est indécent de rester dans un endroit où résonne l'écho d'une métaphore. Nous nous sommes donc séparés sans mot dire, comme s'il n'y avait plus de mots dans nos cerveaux.

Les habitants de notre planète connaissent le sentiment de l'amour. Ils ont une idée de ce que l'amour représente ailleurs, sur d'autres planètes, dans d'autres galaxies. « En passant » serait l'expression juste. Ils passent et voient l'amour, quelque part, au lointain. Ils ne le touchent pas, ne le placent pas dans leur cœur. Ils passent et ne s'arrêtent pas. Ils ne regardent pas l'amour. Ils savent que l'amour existe quelque part, mais ils ne se donnent pas la peine de déterminer le lieu où l'amour se trouve, se niche, se cache. Ils ne se donnent pas la peine de marcher jusqu'au désert où l'amour se dresse, tel un monument à la vie, à sa grandeur pathétique.

Nous connaissons le sentiment de l'amour par ouï-dire. Et l'idée que nous en avons est trop harmonieuse, trop ennuyeuse. « Après quarante ans de mariage, ils s'aiment toujours, comme autrefois » — une phrase sur laquelle je tombai dans un livre humain. Nos citoyens s'aiment cent ans après leur mariage, mille ans après leur mariage, de sorte que nous ne savons plus quel sentiment nous hébergeons dans notre cerveau. Nous commençons à ignorer la nature même de nos relations. Sommes-nous mariés ? Avons-nous des amis, des relations ?

Comment ai-je appris l'existence de l'amour véritable ? Nul engin spatial ne pénétra dans notre atmosphère. Il y a des oiseaux sur notre planète — les oiseaux sans corps — mais ils ne ressemblent pas aux fusées, aux spoutniks, aux navettes spatiales. Ils ne portent aucun message dans leurs yeux, dans leurs yeux omniscients.

Je regardais à côté, pour ainsi dire. Je ne regardais plus nos oiseaux, je ne me regardais plus dans les miroirs. Mon regard perçait les étoiles et la poussière cosmique. Nous n'avons besoin ni de télescopes ni de microscopes car nos yeux percent tous les mystères, franchissent toutes les distances. À la longue, les rayons de mes yeux atteignirent la terre et virent le texte suivant :

Quand une pieuvre mâle aperçoit une femelle, son corps grisâtre s'orne de rayures. Il nage vers la femelle et commence à la caresser avec sept tentacules. Si elle autorise ses avances, il la rejoint rapidement et glisse sa huitième tentacule dans son canal respiratoire. Une série de sachets de sperme se propulsent à travers un canal de sa tentacule et se glissent finalement dans la cavité de la femelle.

Je fermai les yeux en essayant de jeter de l'ombre sur ces mots qui luisaient déjà dans ma mémoire. Une forêt sombre où fourmillent des mots luisants. « Si elle le permet... » Je ne remarquai pas cette nuance dont l'importance ne peut être exagérée, étant donné ce que

j'allais souffrir au cours de mes rituels de séduction. Sur terre, toutes les femelles ont quelque chose en commun.

De nouveau j'ouvris les yeux et lus les vers suivants :

*The fearful passage of their death-mark'd love
And the continuance of their parents' rage,
Which, but their children's end, nought could remove...*

Je me penchai sur ces mots. Je les traduisis en français. J'adore la langue française. Il va sans dire que je parle toutes les langues terriennes, toutes les langues de l'univers. Mais je pense en français. Je rêve en français, au détriment de notre langue.

*Les terribles moments de leur amour mortel
Et l'obstination des rages familiales
Que rien sinon la mort des deux enfants n'apaisera...*

Je relus le passage en français. Je l'incrustai dans ma mémoire et je méditai longuement sur sa signification. Je l'absorbai, tel un buvard. Je bus l'encre avec laquelle Shakespeare avait écrit ces mots. Je fermai les yeux, mes yeux intérieurs, mes yeux extérieurs. Épuisé, je m'affaissai dans un fauteuil. Ma mémoire faisait table rase du passé, du présent, de l'avenir. Elle ressemblait à une feuille vierge sur laquelle rien ne pouvait s'inscrire. Ma mémoire repoussait les mots et les images.

Je me reposais. Je ne dormais pas pourtant. Mon état s'apparentait plutôt à un coma. Notre repos ne ressemble en rien au sommeil des humains qui se démentent sur leurs lits, en proie aux cauchemars. (Comment peut-on se reposer au milieu d'un cauchemar ?) Nos comas sont paisibles et disciplinés. Aucun cauchemar ne peut pénétrer l'atmosphère de notre planète. Les beaux rêves eux-mêmes sont interdits d'accès dans nos demeures. Certains de mes compatriotes déplorent l'absence de beaux rêves dans leur vie. Allégresse, jubilation, béatitude, extase — leur cerveau associe les beaux rêves à ces mots. « Comment peut-on jouir de la vie sans les rêves et leurs prophéties ? » se demandent-ils. Ils croient que les rêves sont prophétiques. « Les beaux rêves sont pleins d'espoirs et de créatures fantastiques », répètent-ils en jetant un coup d'œil à la ronde. Pourquoi regardent-ils autour d'eux ? Espèrent-ils que des beaux rêves marchent dans nos rues ? sur des jambes humaines ? sur des jambes féminines ?

« Vous n'avez que faire de l'espérance, disent nos sages. Vous avez tout ce qu'il vous faut. Et si quelque chose vous manque, vous l'aurez tôt ou tard. Dans l'éternité, il y a de la place pour tout. »

« Et les créatures fantastiques ? On n'en trouve ni dans la réalité quotidienne ni dans la réalité éternelle. C'est pour cela qu'on les appelle "fantastiques" d'ailleurs. »

A ce moment de la discussion, nos sages ont recours aux métaphores.

(A suivre)

Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

Chamfort, *Maximes*

Ceci est l'histoire de mon échec. Mais qui s'intéresse aux échecs, et surtout à mes échecs, au jeu de mes échecs ? Nul n'a cure de mes succès, de mes achèvements. Nul n'a cure de ma personne, nul ne regarde à travers mes fenêtres. Si une femme séduisante se déshabillait dans ma chambre, près de ma fenêtre, nul ne la regarderait, je parie. Ma fenêtre est maudite, peut-être. Je ne sais pas. Je ne sais ce qui est maudit ou non. Je ne sais ce qui est gracié, épargné, oublié, jugé, adjugé. Il se peut que tout soit maudit. Mais je ne veux pas paraître trop pessimiste, trop fataliste — je ne veux pas paraître du tout. Nulle part. Je ne veux même pas apparaître à ma fenêtre. Et je ne veux pas parler. Je me parle à moi-même, malgré moi. Je parle à mes fenêtres, aux arbres qui se découpent sur le ciel hivernal, infernal. Et j'écris parfois, pour moi-même, pour les autres. Chaque matin, je suis réveillé par les hordes des mots qui convergent sur mon lit. Pour m'en débarrasser, je m'installe devant l'ordinateur. À la longue, je range tous mes mots dans des dossiers, mais il y a des mots étrangers dans mon ordinateur. Et certains apparaissent sur l'écran, comme un rappel de Socrate et son *daimonium*. « Elle m'accompagne depuis mon enfance, une sorte de voix qui me détourne de ce que je m'appête à faire sans jamais me pousser à agir. » Mes mots, ou plutôt les mots de l'ordinateur, me pressent à agir et me donnent en prime un conseil. Xénophon attribue au *daimonion* une fonction positive aussi bien que négative, et montre que cette voix intérieure était tout simplement la manière dont un dieu révélait à Socrate sa volonté.

Peut-être dois-je me débarrasser de l'ordinateur. Mais il y a quelques crayons dans mon appartement, beaucoup de crayons, beaucoup de stylos. Faut-il les jeter par la fenêtre ? Pourquoi pas. La fenêtre est ouverte la plupart du temps parce que ma chambre sent le renfermé, le moisi, le rance. Comme si, à longueur du jour, elle sirotait un cocktail putride.

« Ta chambre est une image appropriée, presque un symbole de l'humanité décadente qui est au centre de cet ouvrage. »

Elle est sale, cette pièce. À part moi, personne ne peut supporter cet air sans tomber malade ou mourir. Sur-le-champ. Ça n'a pas d'importance. Pourquoi parler de mes échecs et de mon désordre mental ? et matériel ? Pourquoi ne pas parler de mes réussites imaginaires ? Parce que mon imagination n'est pas fertile à ce point, j'imagine.

Je voulais écrire un best-seller. Si étrange que cela paraisse, j'ai imaginé la réussite, ma réussite personnelle. Au cours d'une nuit blanche, au cours d'une nuit rose. (Une version majestueuse de *La guerre des étoiles*. *Apocalypse Now*.) J'étais allongé sur mon lit, les yeux grands ouverts. Au moins, j'aurais pu fermer les yeux. Mais j'étais excité, presque ému. Il m'arrive encore d'être excité malgré mon âge et mes nombreux échecs. Et mes déceptions. Une idée m'est venue à l'esprit, une idée littéraire. Quel dommage que je ne l'aie pas étouffée dans l'œuf. Quel dommage que je n'aie pas écrasé cet œuf sur mon parquet. Borges a dit un jour que personne ne pouvait écrire un chef-d'œuvre à dessein. Mais il a trouvé une exception : *L'Eneide*. Quelqu'un d'autre a prétendu que personne ne pouvait prédire la destinée d'un livre, pronostiquer ses ventes. Je ne suis pas d'accord avec ce point de vue. Je crois qu'on peut prédire la destinée d'un livre avec exactitude. Et l'on peut écrire un best-seller intentionnellement, à dessein. Pas un chef-d'œuvre. Un best-seller. Un tas de gens en sont capables, sauf moi. J'aurais pu faire un effort, pourtant. À l'occasion de mon cinquantième anniversaire. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? J'avais sans doute peur que mon ouvrage ne sente l'effort. Un best-seller laborieux. J'aurais dû confier cette mission à mon ordinateur. J'étais méfiant, à l'époque. Je me méfiais de lui.

« "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je". Permits-moi de te rappeler cette théorie de Lacan. L'enfant s'identifie à une image extérieure, que ce soit un reflet dans un miroir ou simplement l'image d'un autre enfant. Mais tu n'es plus un enfant. Pourquoi t'immiscer dans les affaires de ton héros, dans son voyage ? Veux-tu t'identifier avec lui ? »

Je voulais me faire un cadeau. Un best-seller. La gloire, enfin.

« Si je m'identifiais avec un génie, je pourrais me surpasser. »

Terminer ma carrière littéraire en beauté. Je ne suis pas même capable de terminer cette histoire. Qu'elle se termine en laideur !

« L'identité aliénante. Le corps morcelé. »

Je suis très naïf, malgré de longues années d'expérience. Malgré mes déceptions.

« Les fleurs curatives Bach sont disponibles dans certaines parapharmacies accompagnées d'un mode d'emploi gratuit expliquant à quoi sert chacune et quel dosage observer, dit l'ordinateur. Voici quelques exemples : la rose des rochers contre la crainte et la panique ; le mimulus contre l'appréhension ; la noisette blanche contre les pensées obsessionnelles et les controverses mentales. »

En voilà une — le temps où je vis. Pareil à mon appartement, notre temps sent le renfermé. Et il est renfermé sur lui-même, en quelque sorte. Pareil à un écran d'ordinateur, il

est plat. Il lui manque une perspective artistique, sans parler de la métaphysique que même les philosophes désertent de nos jours. C'est comme si notre époque s'était retirée dans un *Computer of Vast Capacity*. Ça ne m'étonnerait pas d'ailleurs.

« Les dernières avancées de la science, notamment dans les domaines de la physique fondamentale, de la cosmologie et de la théorie informatique, ravivent l'intérêt pour la métaphysique traditionnelle et ses sujets de prédilection. L'étude de l'intelligence artificielle donne lieu à un débat renouvelé sur la dualité du corps et de l'âme. La théorie du chaos démontre que la relation entre permanence et changement n'est pas aussi simple qu'on le croyait. (Paul Davies, *L'esprit de Dieu*.) »

La science a fait des progrès. Les écrits des scientifiques destinés aux profanes sont bien supérieurs à n'importe quel roman contemporain. Pourquoi ? Parce que les romanciers ne doivent pas écrire pour les profanes, pour les enfants paresseux. Malgré leur côte de popularité, les livres scientifiques restent pourtant au-delà de la vie des lecteurs – comme des particules invisibles, comme la machine à remonter le temps qui n'existe pas encore. Leur métaphysique est invisible, lointaine, et aujourd'hui les pensées humaines ne voyagent pas plus vite que la lumière.

Peuvent-elles voyager plus vite que le son ? Peuvent-elles dépasser les joggers qui sillonnent mes bois tous les jours ? Etrangement, nos *Supercapitalists of Vast Capacity* font de leur mieux pour promouvoir des idées communistes : culture des masses, nourriture des masses, cerveau des masses. Bien sûr, le détergent qu'ils utilisent est d'une qualité supérieure. George Steiner déclare que la pensée absolue est antisociale, autiste. Elle résiste à l'instinct grégaire. Dans son essai *Les archives d'Eden*, il chante la louange des écrivains soviétiques qui, selon lui, surpassent de loin leurs collègues américains. J'aurais pensé que Steiner était communiste si j'avais lu son essai à Moscou il y a une trentaine d'année. Une machine à remonter le temps l'aurait transporté de 1981 à la fin des années soixante.

« La littérature nous éclairera peut-être davantage sur la nature humaine que les recherches scientifiques », dit Chomsky. Mais pour devancer la science, les auteurs contemporains doivent fouiller dans le passé plus obstinément que les archéologues. Il faut que leurs personnages subissent des interventions chirurgicales au cerveau et au cœur – à chaque phrase. Il faut qu'ils fassent l'amour sur des tables d'opération, car l'amour est une transplantation cardiaque. Il faut que leur vin aie le goût du sang et vice-versa. La science n'y arrivera jamais.

Dans les romans contemporains et les séries télévisées, un Dom Pérignon a le goût du Coca-Cola ou du Fanta et cela en partie à cause de la négligence des multimillionnaires

américains qui ont l'habitude de conserver leur champagne dans des réfrigérateurs et pas dans des caves.

Je suffoque lorsque je m'approche de notre temps. Je ne m'en approche donc plus. Et réciproquement : notre temps ne s'approche plus de moi. Il ne me regarde même pas. D'accord, laisse-moi tranquille, laisse-moi en paix — au début du vingtième siècle. Ou au dix-neuvième siècle. Ça m'est égal. De toute façon, tu ne dois rien faire. Je suis déjà seul. Donc, tu n'as pas besoin de m'abandonner, de me claquer la porte au nez. Demeure où tu es. Dehors, dehors. Et ne s'approche pas de moi, jamais.

« Pourquoi ne pas t'installer plutôt au dix-huitième siècle ? A l'époque les Français ignoraient tout du sensualisme judicieux et régularisé qu'Alexis de Tocqueville (1805-1859) voyait autour de lui. Les couches supérieures de la société pensaient davantage à la beauté de la vie qu'au confort matériel. Les gens préféraient la gloire aux richesses. »

« Toutes les époques sont décadentes », disait Okakura Kakuzo. Pourquoi s'appesantir sur la déchéance de l'humanité ? Pourquoi déplorer obstinément la douce odeur des cerveaux en décomposition ? pourquoi ? Parce qu'il y a même des limites à la déchéance, à la décadence. Dans *l'Odyssée*, Homère dit que les enfants sont presque toujours inférieurs à leurs parents. Combien de générations – ou faut-il dire dégénérations ? — sont-elles venues au monde depuis la mort d'Homère ? Dois-je compter ? Pour quoi faire ? Le Temps est une arthrose dégénérative, mais je ne prouverai jamais rien à ceux qui croient au progrès de la science et en leur propre excellence. Et ils sont légion. Ils peuvent à l'occasion émettre quelques doutes sur l'état écologique de notre planète. Au fond, ils sont satisfaits. Ils sont heureux. Et leur bonheur irradie des téléviseurs et des ordinateurs. Il est impossible d'éteindre leur bonheur, leur confiance en eux. Mon ordinateur aussi irradie ce bonheur malgré la tristesse dont je l'alimente. « Les prophètes de malheur se sont trompés à nouveau », m'écrit-il. Sans doute est-il fier d'être ordinateur.

Bon, je vais les éteindre. Tous ces gens, tout ce bonheur. Plus de preuves, plus de bavardages, plus de boniment, plus de balivernes.

« La vie en groupe bénéficie aux primates parce qu'elle procure des défenses supplémentaires contre les prédateurs. Il est plus difficile d'attraper un animal dans un groupe qu'un animal isolé : les groupes ont plus d'yeux pour détecter les prédateurs. Par ailleurs, d'autres membres du groupe peuvent venir en aide à celui qui est attaqué. »

Mon ordinateur est allumé en permanence. Mes pensées, mes prophéties bourdonnent dans ses entrailles. Laissez-moi parler à mon ordinateur. Que mon ordinateur me touche de temps à autre, aussi longtemps que je suis de ce monde. Mon cinquantième anniversaire.

Certains commencent à fêter leur jubilé un an à l'avance. Et ils continuent à le fêter pendant trois ans. Au moins, au moins. Moi, je fêterai mon jubilé dans les bois. Et j'espère qu'il y aura moins de joggers autour de moi, ce jour-là. Moins de joggers que d'habitude. Le meilleur cadeau d'anniversaire que mes contemporains puissent m'offrir.

« Ce style n'est pas sans charme. Simple, nostalgique... Le ton de la conversation. Il est touchant, ce style, quoiqu'un peu prétentieux sur les bords. »

L'autre jour, à la télévision, j'ai vu un film sur Yves Saint-Laurent. Il a dit aux journalistes qu'il sortait rarement de chez lui. Il a dit que notre époque était abominable, laide. Plus que décadente — laide. (Les ratés se déchaînent souvent contre leur époque. Mais les gagnants le font aussi à l'occasion.) Donc, il ne sort plus. Presque jamais. Et tout ce battage autour des top models. Horrible, horrible. Certaines sont assez laides d'ailleurs. Comment percent-elles ? Qui s'occupe de leur destinée ? Pas Dieu, assurément. Pas le Tout Puissant. Il doit avoir un goût plus raffiné. Il doit se connaître en beauté féminine. L'homme propose et l'homme dispose. Pourquoi celle-ci et pas celle-là ? Comment sont-elles choisies ? Et tous ces gens qui les envient en lisant des magazines, en regardant la télévision. Leur vie, on la décrit partout, on en discute tout le temps. Leur vie, leurs rivales. Elles sont plus importantes que les écrivains qui font partie de « l'underground ». La plume dans la tombe.

Et ces prophéties à propos de la mort du roman. Les prophètes de malheur se sont trompés à nouveau ! Quels sont leurs arguments ? Ils déplorent l'indigence des loisirs, de la solitude — du confort de la classe moyenne qui, à leur avis, forme un lien vital entre romans et lecteurs, et un apport essentiel dans leur mariage. Un mariage célébré au ciel et en enfer, comme dirait William Blake. Mais aujourd'hui aucun écrivain ou lecteur ne mérite un pied-à-terre au Paradis de Dante. Même son enfer ne leur fournirait pas un asile éternel. Un mariage anti-Blake, un mariage anti-Dante.

Il n'est pas vrai que personne ne lit plus les romans. Les mauvais romans sont publiés et dévorés voracement par tout un chacun. On les lit dans les gares et les autocars, dans les bars et les brasseries.

Il y a des écrivains qui défendent le roman comme genre littéraire. « Après un long chapitre vous devez en écrire un court pour varier le rythme », dit un de ces défenseurs. Pour tenir le lecteur en haleine, pour éveiller son attention. L'attention des lecteurs est devenue si léthargique au cours des vingt dernières années qu'elle s'endort au moment où vous l'éveillez. Il vaut mieux ne pas la réveiller du tout. Ces lecteurs ne sont ni mes semblables ni mes frères. Ni mes cousins issus de germains. Ce ne sont même pas des hypocrites. Puissent-ils ne jamais se réveiller.

Proust raisonnait-il de cette façon ? Un chapitre court, un chapitre long.

« Il y a un groupe restreint d'ouvrages expérimentaux d'où pourrait se dégager la doctrine littéraire de demain, écrit George Steiner. Ce sont les plus stimulants et les moins reconnus des livres modernes où les barrières traditionnelles entre poésie et drame, fiction et argument philosophique sont abolies délibérément. Ils ne se plient à aucune définition simpliste et proclament leur manière d'être. » Steiner parle ensuite des structures littéraires qui aspirent à de nouvelles potentialités, à la fusion avec la musique et même les mathématiques.

Je récusé le terme « expérimental » appliqué à une œuvre littéraire qui ne souffre d'aucune définition univoque et proclame sa singularité formelle. La *Divine comédie* n'est pas une œuvre expérimentale. D'une manière générale, je décèle une grande naïveté dans les assertions romantiques de Steiner. Aucun écrivain pragmatique ne recherche de nouvelles potentialités, car ses velléités créatrices sont mises en échec par le tout puissant instinct de conservation. (Et les structures littéraires n'ont pas d'existence autonome.) Aussi les romanciers contemporains font-ils retour à de vieilles recettes et tournent en farce une tragédie distinguée, réduisant le lecteur à une dépendance infantile.

Les ennemis extraterrestres. Ou les amis. Un charmant ET, une adorable créature avec qui chaque enfant serait ravi de jouer et de bavarder.

« Le concept que tu as choisi – celui d'un extraterrestre qui ne connaît pas l'amour – est très en vogue. Je pense notamment à Spock, un personnage de *Star Trek*. Ce sujet offre aux écrivains la possibilité d'inclure dans leurs romans quelques réflexions philosophiques et d'exhiber leur sens de l'humour. Le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort. As-tu déjà organisé le voyage de ton héros ? Il lui faudra dépasser la vitesse de la lumière. Pour résoudre ce problème, des écrivains prennent souvent un raccourci à travers l'hyperespace. Stephen Hawking dit dans une interview : "J'ai lu un tas d'œuvres de science-fiction dans ma jeunesse. Mais à présent comme je travaille dans ce domaine moi-même, je trouve la plupart de ces œuvres trop primitives. Rien de plus facile que d'invoquer l'hyperespace..." »

Serais-je influencé par notre époque ? Quoi que je fasse, c'est une réaction contre elle. Je la côtoie, par conséquent. Je la côtoie à chaque minute, partout, même dans mon fauteuil. Afin de la repousser, la plupart du temps. Il n'empêche que je pactise avec elle. Un best-seller. Quelle idée ! quelle déchéance ! Je n'écirai jamais de best-seller parce que je n'arrive pas à me discipliner. Je complique les choses, je ne me complais pas dans la simplicité

candide. Je noircis le tableau. Qui peut s'intéresser à mes noirceurs, à mes enchevêtrements, à mes chapitres interminables ? Mes semblables, mes fils.

La semaine dernière, j'ai lu un article dans le *Herald Tribune* : *Down the Ages, a Look at Aging*. À en croire, nous ne changeons pas. Notre personnalité demeure stable à travers des années. « Si vous voulez savoir comment vous serez à l'âge de la retraite, observez-vous maintenant », dit James Fozard.

« Une vieille chanson, aussi vieille que les cerveaux des hommes et des femmes. Ils ne changent pas, ces cerveaux. Schopenhauer aborde le sujet dans *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Et l'on trouve le dogme de la prédestination dans le christianisme, dans la religion musulmane... »

J'éteignis l'ordinateur.

Je m'observe depuis des années. Il y a peu d'espoir que je change, que cela change. (Deux, trois modifications, et votre vie sera parfaite.) Je ne saurais même pas devenir un insecte, à l'instar du héros de Kafka. Un autre ami extraterrestre ? Pourquoi ses parents n'ont-ils pas joué avec lui ? Pourquoi ne s'est-il pas métamorphosé en pierre ?

Que ferai-je à l'âge de la retraite ? Je n'écirai plus, sans doute. Ma retraite. Quel est l'âge légal de la retraite dans cette chambre ? On ne peut pas écrire éternellement. Les immortels, eux aussi, cessent d'écrire un jour, une nuit. Les mots les fatiguent, leurs mots, leurs mots inaltérables. Les mêmes mots. J'utilise les mêmes mots d'un roman à l'autre. Mes dictionnaires ne m'offrent pas d'autres mots. Ils se sont habitués à moi, à mon style, à l'idée de ma mort. Mais ils savent que je ne suis pas encore mort et enterré. Et leurs mots ne changent pas. Ils m'offrent toujours des mots. Le seul cadeau que l'humanité puisse m'offrir.

Mes mots. Ils doivent aussi avoir peur de la mort. Pourquoi ne suis-je pas tenté par le suicide ?

Ce matin, j'ai entendu une nouvelle piquante à la télévision : c'est la « semaine de prévention du suicide », s'il vous plaît ! Un mélancolique suicidaire s'est mis en tête de protéger ses concitoyens (et lui-même) contre le suicide.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Votre présence dans cette salle démontre votre désir d'atténuer ou même d'anéantir les tendances suicidaires qui vous harcèlent depuis des années. Il y a cinq suicidaires devant moi, mais cela ne veut pas dire que personne d'autre, dans notre ville morbide, ne se pose la question immortelle de Hamlet : « Etre ou ne pas être ». Sans doute est-ce la seule question que les êtres humains se posent au cours de leur vie. La seule vraie question. La seule question importante. Il n'y que les êtres humains,

d'ailleurs, pour se poser cette question. Les pierres et les autres objets inanimés ignorent jusqu'à son existence. À cet égard, je crois que la vie des pierres est bien plus facile que la nôtre. Dommage que chacun de nous ne puisse devenir une pierre, une pierre ordinaire, un caillou dans un soulier. Grégoire Samsa au sommet de sa gloire ! J'aimerais que tous les habitants de notre ville funeste deviennent des pierres ou des arbres. Une forêt à la place de notre ville – n'est-ce pas une solution merveilleuse ? Une forêt ou un désert. Ou un cimetière, un tas d'hommes et de femmes mortes. Les morts sont aussi des objets inanimés. En tous cas, ils ne sont pas tentés par le suicide.

« Tu te compliques la vie – ou plutôt la mort. Si tu as des pensées suicidaires, va voir un psychanalyste ou appelle "S.O.S. Suicide" : 08 88 88 88 88. Je répète : 08 88 88 88 88. C'est un numéro vert. »

A-t-il l'intention de passer des enregistrements de musique classique cette semaine ? Quel genre de musique doit-on écouter au plus profond du désespoir, au paroxysme de l'hystérie ? Pas *Tristan et Iseult*, certainement pas. Dans une lettre, Wittgenstein confia à l'un de ses amis qu'il avait été au bord du suicide plusieurs fois. Trois fois, pour être exact. L'exactitude est de rigueur en ces matières. Mais il avait changé d'avis en écoutant le quatuor pour piano, op.60 de Brahms. Trois fois. Le quatuor aurait-il accompli sa noble tâche une quatrième fois ?

Vous prenez la décision de votre vie, de votre mort. Vous métamorphosez la question immortelle d'Hamlet en une réponse mortelle. Mais vous hésitez encore. Vous êtes assis entre deux chaises et dans cette position inconfortable vous décidez d'écouter quelque chose – un morceau de musique que vous n'entendrez pas « de l'autre côté ». Pour mettre les choses au mieux, dans l'autre monde il n'y a que la musique des sphères, et vous ne vous souciez pas de la musique des sphères malgré sa prétendue beauté et son harmonie. Pourquoi ? Pour la bonne raison que la musique des sphères ne se soucie pas de vous. Et la musique que vous écoutez entre vos deux chaises – la musique humaine – semble porter attention à toutes vos pensées, à toutes vos décisions, de sorte que même votre suicide imaginaire s'y reflète d'une façon presque tangible. Vous écoutez votre suicide et cette écoute, cette communion avec la musique terrestre remplace l'action, le suicide réel. Votre instinct d'autodestruction étant satisfait, vous vous installez confortablement sur une chaise ou même vous gagnez votre fauteuil favori pour vous y livrer à une rêverie douce et inoffensive. Mais voilà que cela recommence : une fois encore vous êtes en proie au doute, à votre idée fixe. Suicide, suicide, que me veux-tu ? De nouveau vous êtes assis entre deux chaises. Ou plutôt vous êtes assis sur

une chaise à présent. Votre décision est prise : vous partez pour l'autre monde. Mais vous n'aimez pas partir et de toute manière on est mieux à la maison, chez soi, même si l'on est assis sur la chaise de la mort. Il vaut mieux être sur la chaise de la mort chez soi que sur une chaise de la vie dans l'au-delà. (Dans l'au-delà, une chaise de la vie ressemble trop à la chaise électrique.) Chez soi, on peut boire de l'eau de vie. Pourquoi boire de l'eau de mort ? Et vous jetez le poison dans le vide-ordure dans l'espoir de le remplacer un jour par le philtre d'amour que Tristan et Iseult boivent dans l'opéra de Wagner. Et vous écoutez l'opéra de Wagner qui vous parle de votre suicide raté, de votre vie, de votre amour à venir.

Quel opéra, quel quatuor dois-je écouter en cas d'urgence ? Pourquoi ne pas me suicider sur-le-champ ? Mon tourne-disque est loin, dans une autre pièce, au bout d'un long couloir. Et j'ai tout ce qu'il faut dans ma chambre, à portée de la main : un philtre de mort, deux boîtes de somnifères, une lame de rasoir. Pourquoi ne pas tirer avantage de mon élan suicidaire ? Parce que j'ai peur de la mort. Et je me fie à cette peur, je me repose sur cette peur. Et cette peur me repose, elle est reposante. J'espère qu'elle me sauvera de mes tendances suicidaires. Toujours, dans l'avenir. Dans l'avenir proche. Que ferai-je dans cet avenir ? Pourrai-je vivre sans mots ? Avec quoi vivrai-je dans l'avenir ? dans l'avenir sans mots ? Images. Non, ce n'est pas suffisant. Sons, musique. Est-ce suffisant ? Attendons de voir.

Oui, ma personnalité demeure stable, invariable. Comme si j'étais immortel. Même mon chat n'était pas immortel, car le chat qui gambade sous mes fenêtres est différent. Au seuil de la mort, mon chat quitta la maison et s'en alla dans les bois. J'habitais une maison à l'époque. Je le laissai partir. Je l'ai toujours laissé faire. Personne ne m'empêchera d'aller dans les bois, j'en suis sûr. Tant mieux. J'ai de la chance.

Oui, je n'aime toujours pas les abricots. Si je faisais la liste des choses que j'aime, des choses que je n'aime pas ? à la manière de Sei Shônagon ? A propos, j'ai vu *The Pillow Book* de Peter Greenaway. Je ne l'ai pas aimé du tout. Mais Peter Greenaway a déniché assez d'argent pour son aventure. C'est encourageant. Je n'aurais pas dû employer l'adjectif « encourageant ». Ce n'est pas le mot que les dictionnaires m'offrent, d'habitude. Peu importe. « L'argent » n'appartient pas à mon vocabulaire non plus. Même à l'intérieur d'un cerveau, je préfère les collines ondulantes aux gratte-ciel.

L'ordinateur produisit trois « bips ». « Ne t'ai-je pas averti qu'il ne doit y avoir aucune ingénierie ou prêchi-prêcha ? Ton but est de créer la beauté et non de produire un traité didactique. Dieu est présent partout et n'est visible nulle part. La valeur d'échange, l'échange symbolique, le profit — Marx et Baudrillard nous ont déjà éclairés sur le sujet, sur les objets de consommation. Pourquoi parler argent dans un roman de science-fiction ? »

J'ai vu un concours de beauté à la télévision il y a un mois. Un concours de beauté en Suisse. « Qui préféreriez-vous : un beau jeune homme, un milliardaire, un homme intelligent ? » demanda-t-on à une des candidates. Elle répondit : « L'homme intelligent. » Il y a encore des femmes qui préfèrent l'intelligence à la beauté et à l'argent. Ou bien l'a-t-elle dit pour plaire aux membres du jury ? En Russie et aux Etats-Unis elle aurait été disqualifiée, j'imagine.

Beaucoup d'artistes et de penseurs comparent notre époque au Moyen Age. Je ne fais pas ce rapprochement pour la bonne raison que le Moyen Age était fondé sur la religion et ses rites. Notre civilisation est fondée sur l'argent. Et ses rites. Un meurtre rituel. Tous ces personnages qui se divertissent dans *Dynastie* ou caracolent dans *Dallas* ne savent pas qu'on est en train de les tuer.

La maison où Hitler vivait et fignolait la « solution finale » est un site touristique de première catégorie. Et un monument hystérique. Son soi-disant « journal » aurait rapporté des milliards au faussaire et aux acheteurs, s'ils avaient réussi leur coup. « Nous tenons à divertir nos lecteurs », dit un des acheteurs. « J'ai les intestins qui gargouillent. Il faut *exterminer* les Juifs, cette vermine. Il ne suffit pas de les *interner*. Il faut *hitlerner* le monde », écrit Hitler. Et les lecteurs s'amusent. Un dessin de Léonard, un journal d'Hitler. Ils valent des millions, à condition d'être authentiques. La démocratie. L'égalité entre les gens. Entre les marchandises.

« Ce roman est une des innombrables histoires au sujet de la lutte entre le bien et le mal. »

L'argent est un catalyseur des sentiments humains. Pourquoi ? Parce que les gens ne peuvent s'arrêter, lorsqu'il s'agit d'argent. Un homme s'engage devant son médecin à ne pas fumer plus d'un demi paquet de cigarettes par jour. Il y a des hommes et des femmes qui respectent la limitation de vitesse sur les routes. Mais les mêmes personnes n'imposeront aucune limite de vitesse à leur compte en banque. Dans le royaume de l'argent, elles fument quarante paquets de cigarettes en l'espace de trois heures. Elles passent en trombe devant nous. Elles volent dans des engins spatiaux.

Spinoza dit que l'argent et les objets existent pour maintenir notre cerveau et notre corps en état de marche. Il en faut tant que ce devoir requiert, pas davantage. Virginia Woolf ne comprend pas ceux qui cherchent à gagner plus d'argent qu'il ne leur en faut. « Pourquoi ne pas se contenter d'une certaine somme ? » dit-elle. Pourquoi métamorphoser un train de vie en une fusée de mort ? Pourquoi ne pas prendre un omnibus qui permet de contempler la beauté des champs et des bois ? Pourquoi ne pas choisir les plus belles forêts de la terre pour

sa mort future, pour son éternité ? « Son train de vie de grand seigneur. » Cette phrase ne s'applique pas aux gens qui volent au-dessus de nos têtes.

A ce moment-là, l'ordinateur cita une lettre de Sénèque : « Ce n'est pas la médiocrité des ressources, c'est la surenchère des désirs qui fait que l'on est pauvre. Qu'importe ce que tel homme compte d'or dans son coffre, de blé dans ses granges, de bétail dans ses pacages, quels intérêts produisent ses capitaux, s'il convoite le bien d'autrui, s'il suppose non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il pourrait acquérir ? »

De toute façon, personne ne peut acheter *La Joconde*. Ou le passé. Comment ressusciter ses parents, ses maîtresses ? Et le moment de Faust ? les meilleurs moments de sa vie ? Comment ressusciter le temps ? L'argent n'a pas cours en ces domaines. Mais on peut acheter le temps, à défaut du passé. On peut acheter le présent. C'est cela que j'achète, le temps. Pour quoi faire ? Pour échouer une fois de plus. Pour échouer sur les sables de mon île déserte. Pour relire à loisir mes dix œuvres préférées : la *Divine comédie*, les pièces de Shakespeare, Bossuet, Boswell... *Money is time*.

On parlait d'Antonioni l'autre jour à la télévision. Un des hommes qui mérite le voyage. Il n'en reste que trois ou quatre sur cette planète. « Il ne peut pas trouver de l'argent pour ses projets parce qu'il n'y a pas de sujets dans ses films. » Et très peu de mots. Les enfants aiment les films qui sont *action-packed*, comme disent les Anglais. Un paquet d'action. Les films d'Antonioni sont *time-packed* – remplis de temps à ras bord.

« Ton héros, comment survivra-t-il dans l'espace ? Le cosmos n'est pas un environnement de rêve. Le vacuum dur, les basses températures ne sont pas les seuls inconvénients qu'un voyageur interstellaire rencontre sur son chemin. Il faut compter également avec les rayons ultraviolets, les protons ultra-rapides... »

La mesure de l'espace. La mesure du temps. La mesure de la vie. On se moque de Tolstoï parce qu'il pensait que les gens devaient fabriquer leurs chaussures. Il pensait que l'humanité pouvait être sauvée par un moyen aussi simple. Il avait raison, probablement. On n'a pas encore essayé, que je sache. Dommage. Si chaque habitant de notre planète essayait de fabriquer ses chaussures, de temps à autre, la vie serait différente. On connaîtrait vraisemblablement la mesure de la vie. Il faut boire de l'eau. On ne peut boire du vin tout le temps. On ne peut boire quarante bouteilles de vin par jour. L'eau purifie le corps.

La mesure de la vie. Un rite rudimentaire qu'on pratique régulièrement, un rite magique. Nous nous promenons dans les bois pour mesurer notre place dans la nature. Pour comprendre que nous sommes des plantes. Et des oiseaux. Et des insectes. Une promenade dans les bois

détruit l'abstraction des comptes en banque. Dans la nature nous rencontrons d'autres nombres. Et dans les ateliers de poterie. Pourquoi ne pas mesurer notre vie à ces nombres ?

« Les bactéries, avec leurs capacité de survie légendaires, font preuve d'une élasticité remarquable à l'égard des conditions de l'espace, dit l'ordinateur. Les scientifiques de l'Institut de médecine aérospatiale allemand ont utilisé les équipements d'exposition de longue durée de la NASA pour voir ce qui arrivait aux spores du *Bacillus subtilis*... »

Les choses que j'aime, les choses que je n'aime pas. Je n'aime pas les gens pour qui la littérature n'est pas sacrée. Ils tolèrent les romans gentils et croient que toute personne intelligente est capable d'écrire. Un roman, par exemple. Souvent ils confondent l'intelligence avec la littérature. Souvent ils confondent la stupidité avec la littérature.

Mystère. Une authentique œuvre d'art est mystérieuse. Rien à voir avec une petite histoire charmante. Un mystère qu'on ne peut sonder jusqu'au fond. Dans la littérature il n'y pas de voyages au bout de la nuit. (Sauf le *Voyage au bout de la nuit*.) Parce que la nuit littéraire n'a pas de bout. Un puits insondable, sans fond, aussi mystérieuse que la vie elle-même.

« Es-tu en train de nous fournir un rapport sur les idées d'Umberto Eco ? "L'œuvre ouverte", "l'œuvre fermée". Une nouvelle tentative de tracer une ligne de démarcation entre la "grande culture" et la "petite culture". "L'œuvre ouverte" est moderne...

- "Mystérieux" signifie "fermé". On n'ouvrira jamais toutes les portes. "L'œuvre mi-ouverte". "L'œuvre entrouverte". Le "lecteur ouvert". Le "lecteur grand ouvert". »

A la recherche du temps perdu est une énigme formidable. Et le chef-d'œuvre de Musil. Proust et Musil n'écrivaient pas des œuvres d'art. La terre est-elle une œuvre d'art ? Une rivière n'est pas une œuvre d'art non plus, ni dans la réalité ni dans un poème de Hölderlin. C'est une vie, une autre vie. La même vie.

« Vous semblez défendre une littérature 'hors normes'. Votre littérature est-elle « progressive » comme vous le supposez, si personne ne prend la peine de la lire ? Tout le monde devrait-il lire votre roman ? Si oui, de quel droit donnez-vous des ordres ? Qu'est-ce qui vous donne le droit de tyranniser vos contemporains ? N'avez-vous pas connaissance de notre slogan : 'Ne laissez personne vous contraindre à faire quelque chose que vous ne voulez pas faire' ? »

La musique est partout comme le Dieu de Spinoza. Même ma chambre, malgré tout le désordre que je ne parviens pas à maîtriser, est un morceau de musique. Ainsi vous pouvez créer vos œuvres sans prendre en considération le dodécaphonisme, ni même Beethoven. Vous devez les connaître, mais votre style peut s'en écarter parce que ma chambre n'est pas le

Château de Versailles. Mais un écrivain qui néglige Proust et Musil anéantit nécessairement un segment de notre cerveau. La littérature est enfermée dans une seule pièce — dans un cerveau cosmique — et rien de ce qui s'y produit ne peut être négligé par ses occupants. Un thriller enfantin inspiré par un thème d'envergure biblique s'apparente au chariot des pionniers du Far West roulant sur une autoroute. Avez-vous déjà entendu parler de voitures à moteur, chers pionniers ? Un thème important, leur seule recherche de supériorité.

Je n'aime pas les gens pour qui la vie est un jeu d'échecs. Dans leur esprit, certains sont de simples pions et d'autres des rois. Ils détruisent les pions et lèchent les bottes des rois. Ces gens jouent leur partie jusqu'à la fin, jusqu'à la mort. Ils surmontent des obstacles et bâtissent des palais. Ce n'est pas en Espagne que leurs palais embellissent des paysages. Et les poètes flânent en descendant la passerelle d'un pas aérien.

Je n'aime pas ceux qui ont toujours raison. En fait, ils ont toujours tort. Ils ne doutent jamais, même en face d'un mystère. Ils se sentent capables d'expliquer n'importe quel mystère en quelques mots. Et ils envoient des mystères à leur femme, par la poste.

Ils croient que la démocratie est la réponse à tout, la démocratie et une économie forte. Une charmante réponse à l'*angst*, une économie forte.

« Toutes les espèces terrestres souffrent de ce qu'on appelle en anglais '*cognitive closure*' (fermeture cognitive). Il y a des problèmes que les êtres humains sont incapables de résoudre malgré leur acharnement. Le libre arbitre est un de ces problèmes, d'après Chomsky. "Partout l'homme subit la terreur du mystère..." »

Les gens que j'aime, les poètes. Dans tous les domaines. La femme d'un poète remarquable, Sacha Sokolov, s'est plainte un jour que nous nous voyions trop rarement. « Nos conversations sont un grand luxe », a-t-il répondu. La terre habitée par des poètes. Serait-ce un grand luxe ? Après cette rencontre, j'ai perdu Sacha de vue.

Les poètes polonais. Les meilleurs poètes de notre temps. Malgré la censure, malgré tout le reste. Ou grâce à la tension que la deuxième guerre mondiale et le régime communiste ont créée en Pologne. Ou grâce à leur bonne étoile, leur mauvaise étoile. *Unstern*. Ils jouissaient d'une vraie liberté de parole dans leur pays. Et les paroles libres sont un poème.

« La liberté de parole et la liberté de pensée n'étaient pas reconnues dans le bloc communiste, dit l'ordinateur de sa voix enrouée, séduisante.

- Le stimulus de la violence, le stimulus des pressions, le stimulus des sanctions. "Plus grand est le défi, plus grand est le stimulus", écrit Arnold J. Toybee. Mais durant le règne de Staline il y avait trop de coups et de colonies pénitenciaires. Dans les années soixante, l'état des choses et des arts en Europe de l'Est correspondait *grosso modo* au *golden mean* de

Toynbee : "Le défi le plus stimulant se trouve dans une moyenne entre l'absence de sévérité et son excès." »

La bonne étoile. Où est-elle ? Toutes les bonnes étoiles sont cachées au-delà des cieux. À moins que nous ne marchions sur elles sans nous en apercevoir. Nous les écrasons peut-être, jour et nuit, en plein soleil.

Certains n'ont pas besoin de bonne étoile parce qu'ils vivent dans un pays démocratique, dans un pays puissant. Ils ont suffisamment de bonnes étoiles dans leurs malles, dans leurs poches, dans leurs bureaux. Pour ces gens, les bonnes étoiles n'ont rien de mystérieux. Et il n'y a pas de mauvaises étoiles dans leur démocratie. La vie n'est pas un mystère non plus — rien qu'une collection d'étoiles. « Tous mes espoirs se sont réalisés, et je suis sûr que mes espoirs présents se réaliseront dans un avenir immédiat. » Et ils parlent de leurs futures incarnations. Ils savent déjà ce qu'ils deviendront dans leurs vies à venir, le long de la perspective des siècles et des gratte-ciel. Liberté d'action. Liberté du *karma*. Ils seront encore plus heureux qu'ils ne le sont maintenant. À quoi serviraient les vies futures, sinon à l'accroissement du bonheur ? Un *crescendo* de « *I'm fine* ».

Pourquoi ne laissent-ils pas le choix de leurs futures identités à Dieu ? J'aimerais qu'ils deviennent leurs propres pierres tombales. Une chose est certaine — ils n'atteindront jamais le statut d'un poète polonais.

Ils croient que l'absence de censure produit les grands artistes. (L'inscription sur une quatrième de couverture : « *Made in a democratic, technologically-advanced country.* ») Mais ils oublient que dans leurs pays règne un autre type de censure — la censure commerciale qu'on ne peut ni duper ni apaiser.

« Es-tu communiste ?

- Communisme ou capitalisme. N'avons-nous pas d'autres "ismes" à notre disposition ?
artistisme, par exemple ?

- Quel néologisme, quel atavisme.

- "Un autre monde, un autre temps, un autre endroit, seront ma maison pour toujours", dit Iphigénie au seuil de la mort. J'aimerais vivre dans un autre monde, un autre temps – en Tauride. Je ne peux croire que seule la mort nous débarrassera du Goulag et de la tyrannie de l'argent. En l'Union Soviétique, les artistes étaient respectés. Il est vrai que c'étaient surtout des mauvais artistes. Le régime soviétique favorisait et récompensait les *béni-oui-oui* de toutes sortes. Mais un mauvais art est plus près du bon art que l'argent qui appartient à un autre domaine de l'existence. Supposons qu'un extraterrestre fasse son apparition dans le monde des humains. En comparaison de cet extraterrestre, nos bons et nos méchants auraient

l'air des frères jumeaux. Et il y avait énormément de maudit-non-non dans notre pays, car même un régime totalitaire n'arrive pas à contrôler l'ensemble de la population.

- Dans nos pays démocratiques on parle plutôt d'un régime alimentaire.
- Un régime sans sel, un régime sans art.
- Crois-tu qu'en U.R.S.S. on fabriquait des artistes pour pimenter la vie ?
- L'importance de l'art – c'est ce qui compte. Après tout, Virgile consacre une grande partie de l'*Énéide* à l'apologie d'Auguste. Dans certains pays démocratiques, on considère les poètes comme des perdants, comme des *undermen* et des *underwomen* — un équivalent moderne des *Untermenschen* hitlériens. Nos poètes étaient des supermen et des superwomen. Ils volaient du point A au point Z. C'était leur seule affinité avec les supermen et superwomen hollywoodiens. D'ailleurs, les héros d'Hollywood volent du point A au point B. Les citoyens soviétiques idolâtraient l'Ouest et tout ce qui venaient de l'Ouest : vêtements, souliers et même le papier d'emballage. Ce papier était brillant et luisant, le nôtre, rugueux et épais – semblable à celui dans lequel on enveloppe les produits BIO aujourd'hui. Et nos produits étaient BIO parce que notre industrie chimique n'était pas en mesure de fournir aux kolkhozes des engrais chimiques. À ce propos, j'ai une histoire à te raconter. Récemment, un des mes amis s'est installé à Berlin après avoir passé une dizaine d'années à Hambourg. La semaine dernière je l'ai rencontré à Andorre. Il avait l'air si heureux que je me suis senti obligé d'exprimer mon admiration pour les théâtres berlinois. Il m'a interrompu au milieu de ma tirade. "J'habite près de l'ex Berlin-Est, pas loin de leur marché. Leurs fruits, leurs légumes..."

- La civilisation progressive des barbares de l'Est.
- Les occidentaux se moquaient de nos plans quinquennaux. À présent, ils disent qu'il faut planifier notre vie à long terme... vingt-ans, au lieu de cinq... Il ne faut pas abattre des arbres pour en tirer un profit immédiat...

- Les scientifiques japonais scellèrent des spores de *Bacillus subtilis* et d'autres organismes dans une *vacuum chamber*, les refroidirent jusqu'à -196°, allumèrent un générateur Van de Graaff et bombardèrent les spores avec des protons robustes pendant vingt-quatre heures.

- C'est ainsi que tu interromps une discussion ennuyeuse ? Une information qui n'a pas de rapport... à la place d'une métaphore ?

- L'information que je te donne est très utile. Tu ne sais toujours pas comment protéger ton ET contre les pièges qui l'attendent dans l'espace intersidéral. N'oublie pas que tu es en train d'écrire un roman de science-fiction, pas un recueil de métaphores. »

Pour en revenir aux romans, T. Tolstoï m'a dit qu'elle ne pouvait plus supporter les dialogues et les descriptions des mouvements : « Paul s'assied, Hélène se lève etc. » Mais je n'ai rien contre les dialogues. Je peux même tolérer les points de suspensions que Nabokov détestait. Et je pense qu'un écrivain a le droit d'inclure un essai dans un roman. Un jour, un vieux journaliste français m'a dit que je pouvais écrire soit des romans, soit des essais, mais pas les deux — dans le même livre. Je ne voulais pas le contredire. Je pensais que j'étais trop jeune pour contredire un vieillard, ce qui ne m'a pas empêché d'inclure quelques essais dans mon roman *L'anti-Darwin*. À présent je suis assez vieux pour contredire tout le monde. À présent je peux contredire ce journaliste. Mais il est mort, il est mort à l'âge de 76 ans. Il a toujours 76 ans, pourtant — dans l'au-delà. Les morts ne vieillissent pas. Nos professeurs risquent de devenir nos élèves dans l'au-delà, pourvu que nous mourrions plus vieux.

On peut tout insérer dans un roman, ce Protée de la littérature. Je ne suis pas d'accord avec Joseph Brodski qui place la poésie au-dessus de la prose — au-dessus des romans en particulier. Les poèmes sont des planètes, les romans des galaxies. On peut mettre un poème dans un roman, mais pas le contraire. On se contredit si souvent dans un roman.

Mon dernier roman. Je ne continuerai pas. Neuf romans, un nombre fatal. Beethoven a écrit neuf symphonies. Et Bruckner. Et Mahler. Neuf romans. *Otto e mezzo*, pour être exact : j'emprunte quelques paragraphes de mon roman précédent, des paragraphes qui n'étaient pas à leur place.

Des idées ampoulées bouillonnent dans la tête de mon héros, des projets de sauvetage de l'humanité.

« Les idées, quelles que soient leur vitesse et importance, ne peuvent abolir l'espace. Seul l'espace intérieur dépend de pensées et d'humeurs. Et ton ET traverse la distance incommensurable séparant sa planète de la terre. Comment le fait-il ? A-t-il recourt à un trou de vers, à une corde cosmique ? Comment réussit-il à survivre durant le trajet ? Tu te plains des joggers qui gâchent tes promenades solitaires dans les bois. Peux-tu imaginer combien d'objets importunent les voyageurs interstellaires ? N'oublie pas les effets de l'exposition aux rayons ultraviolets. Peter Weber et Mayo Greenberg refroidirent des spores jusqu'à -263°C et les soumirent à un rayon ultraviolet... »

Si je ne chante pas mes propres louanges, nul ne le fera. Ce n'est pas important. Je ne sais pas chanter, de toute façon. Mais il est plaisant de se faire un hommage à soi-même, à son passé. Et je fais des hommages à mon passé dans ce roman. À Samuel Beckett. Et à Chostakovitch, à sa *Quinzième Symphonie*, à sa *Sonate pour alto et piano*.

J'ai consacré de nombreuses pages à Wagner dans mon troisième roman *La Galerie des glaces*. Et à l'âge de 25 ans, j'ai composé une pièce pour la radio intitulée *Tristan et Isolde*. Et j'ai utilisé quelques passages de son opéra dans ma pièce juvénile. Sa musique résonne aussi dans ce roman, *Tristan sur terre*. Dès le début on l'entend en sourdine. C'est l'histoire de mon échec. La *Tétralogie* est aussi l'histoire d'un échec. La *Tétralogie*, *Tristan et Isolde*.

Rien à faire, je ne peux corriger mes erreurs. Je les aurais déjà corrigées si j'étais en mesure de le faire sans détruire le tout.

« Il n'est pas trop tard pour les détruire.

- Devrais-je brûler mes âmes mortes, mes corps vivants ?

- Il est plus facile de les effacer. »

Je n'arrive pas à détruire le passé. Je tourne en rond. Et alors ? Après tout, Wagner n'a pas brûlé le manuscrit de la *Tétralogie* dans le feu ultime de Brunehilde.

Je tourne en rond, comme si je marchais le long de l'anneau des Boulevards à Moscou. Pourquoi perdre mon temps à explorer la géométrie de mes échecs ? Qu'ils parlent d'eux-mêmes haut et fort. Comme ils sont bavards, mes échecs ! Comme il est pernicieux, le jeu de mes échecs ! Comme ils sont volubiles et prolixes, mes pat, mes mats ! Rien ne peut les faire taire. La musique de Wagner ne les couvre pas, hélas. On les entend toujours, malgré les trompettes wagnériennes. Ils perdent leur temps à bavarder. Ils ont tout le temps, c'est là le problème. Et ils n'ont pas sommeil. Et même s'ils s'endorment par hasard sous les effets de la fatigue, ils parlent dans leur sommeil. Ils ne sont pas immortels, à la différence de mon héros. Par moments, j'ai l'impression qu'ils sont morts. Mes enfants mort-nés. Mais les morts parlent, bavardent. Mes enfants mort-nés sont très volubiles, je vous assure. Volubiles et loquaces. « Ils ne cèdent à aucune marchande du carreau pour le bagout », aurait dit Nerval. Volubiles et loquaces, impertinents et fatigants. Et je ne suis pas en mesure de les faire taire.

« Après avoir distrait le lecteur avec des vignettes sans importance, tu dois revenir à tes moutons, à ton extraterrestre. »

TRISTAN SUR TERRE

2

De nouveau, les mots terriens apparurent sur l'écran de ma mémoire. Je me penchai sur eux des heures durant. L'obstination des rages familiales... la mort des deux enfants... Peu à peu, je compris que les enfants étaient morts. Les rages familiales se trouvaient dans les coulisses, à l'heure actuelle. (Je savais que je lisais une pièce de théâtre. Les habitants de notre planète sont passionnés de théâtre.) La mort, la mort. Quand entendis-je parler de ce phénomène pour la première fois ? Dans mon enfance, sans doute. Nous disons, par exemple : « La mort d'un souvenir. »

Un jour, mon père me dit : « Dans les autres galaxies, les créatures vivantes sont vouées à la disparition.

- Comme les souvenirs ?
- Précisément.
- Sont-ils des souvenirs, rien que des souvenirs ?

- Pas tout à fait. Pendant quelques secondes mon père garda le silence. Mais la grimace de douleur que son visage exhiba au cours de ce silence était plus éloquente que n'importe quel mot. Il y a une théorie... dit-il enfin. Vois-tu, nous sommes tous des souvenirs, peut-être. Rien que des souvenirs.

- Les habitants de notre galaxie ? J'étais déconcerté.
- Oui.

- Les souvenirs de qui ? Je brûlais de curiosité. J'aurais brûlé comme des mauvaises herbes, comme un tas de vieux papiers, si mon père avait esquivé la question.

- Les souvenirs de Dieu. Et Dieu a une très bonne mémoire. C'est pour cela que nous sommes immortels. Aucune substance physique ne peut échapper au pourrissement, à la désintégration, à la mort. Seuls les souvenirs sont éternels, les souvenirs de Dieu.

- Et si Dieu a un trou de mémoire ?
- Dieu a une très bonne mémoire des visages. Mon père cligna des yeux plusieurs fois de suite.

- Et si Dieu a un trou de mémoire ? Que se passera-t-il si Dieu entre dans le coma ? »

Mon père prononça une métaphore et nous nous quittâmes sur-le-champ, mécontents et maussades. De nouveau, mon regard se fixa sur *Roméo et Juliette*.

Je continuai à lire la pièce immortelle de Shakespeare. (Elle est aussi immortelle que les habitants de notre planète, je présume. Elle est infinie. Les pièces de Shakespeare sont les

souvenirs de Dieu.) Franchement, je ne comprenais rien. Je ne comprenais que les mots, grâce à un dictionnaire encastré dans mon sourcil gauche. Pourquoi se querellent-ils sans arrêt ? Nous pouvons être mécontents. Nous pouvons nous fâcher, à la rigueur. « Si vous n'êtes pas satisfait du service, plaignez-vous à la direction de l'hôtel », disent parfois les réceptionnistes. Nous nous plaignons au gérant et il améliore le service. Mais nous n'avons nullement la tentation de tuer le gérant. « C'est inutile, étant donné l'immortalité de votre population », direz-vous. D'accord. Mais nous n'aurions pas d'instinct meurtrier si le gérant mortel. Comme les humains. S'il était humain, si rien d'humain ne lui était étranger. Les humains sont irritants et insupportables.

Dans les pièces de Shakespeare, on tue les gens pour un oui ou pour un non. Et les victimes n'ont pas le temps de se plaindre. Les personnages se querellent et s'entre-tuent, de sorte qu'il ne reste personne à la fin, sauf des serviteurs qui rodent autour de la scène à la recherche d'un emploi. Et au milieu de tous ces carnages, le sentiment de l'amour « se pavane avec d'étranges grâces ».

J'ai été fâché contre mon père à plusieurs reprises. Et vice versa. Mais aucune tentative meurtrière n'a souillé l'honneur de notre famille. Nous ne sommes pas non plus tombés amoureux l'un de l'autre. J'aime mon père automatiquement. Il est mon père et un représentant de notre espèce. Nous aimons aussi les gérants des hôtels, quelle que soit la qualité de leurs services. Nous aimons sans tomber amoureux. C'est un amour inné, incrusté. Où se trouve-t-il ? Aucune idée. À la différence des humains et des Martiens, nous n'avons pas de cœur. Mais nous avons un tas d'idées, un nombre impressionnant d'idées.

« Jusqu'à présent, j'ai cru que c'était un Martien. Pourquoi ne pas lui donner un domicile et un nom ? Un nom purement fictif – Xanatian, par exemple ? »

Nous aurions pu être présentés les uns aux autres avant le big bang, en plein milieu du chaos. Avions-nous des noms à cette époque lointaine ? Notre mémoire n'est pas infinie à ce point : elle n'atteint pas le big bang et le big crunch. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas besoin de noms parce que personne dans notre galaxie ne parle des autres derrière leur dos.

Comment agissons-nous lorsque nous sommes en colère ? Nous disons à notre interlocuteur ses quatre vérités — mille vérités et une métaphore. Une métaphore venimeuse.

« Pourquoi ne pas donner un exemple de métaphore venimeuse ? »

Nous éloignons notre visage du sien. Et notre métaphore continue à résonner dans l'atmosphère. Mais nous n'avons aucune dent contre cette personne. (Nous n'avons pas de dents.) Nous ne sommes pas rancuniers et jamais la vengeance ne germe dans notre cerveau. Une métaphore venimeuse est bien suffisante. J'avais du mal à comprendre la pièce de

Shakespeare qui était suspendue dans le ciel — un minuscule point à la surface de votre planète.

Je compris en revanche quelle forme Dieu avait offert aux humains. Je compris que les humains avaient un corps et un liquide qui coulait de leurs blessures avant qu'ils ne meurent. Mais c'est l'amour qui me frappa en plein visage. C'est l'amour qui m'étonna. C'est l'amour qui m'anéantit en quelque sorte. Je n'étais plus ce que j'étais, pour emprunter l'expression de Iago. Amour, amour, amour. Comme je le dis plus haut, nous ne tombons pas amoureux. Pourquoi sommes-nous incapables de tomber amoureux ? Parce que nous ne tombons jamais. Nous flottons à la surface de notre planète. Au cours de notre vol perpétuel, nous pouvons augmenter ou diminuer la force de gravitation. Nous nous déplaçons sans secousse, sans à-coups. L'air est calme, nous sommes calmes. Lorsque l'envie me prend de regarder la terre, je lève mon visage doucement, sans brusquer les choses. Ou plutôt, je lève mes yeux et mes sourcils. C'est pour cela que notre nature ignore les secousses, les chocs psychologiques, les soubresauts neurasthéniques. À la suite d'un événement malencontreux, un humain risque de se retrouver dans un hôpital, dans un asile. À la suite d'un licenciement, par exemple. Nous ne connaissons la dépression nerveuse que par ouï-dire, grâce à la littérature terrienne. D'ailleurs, nous ne pouvons pas perdre notre emploi. Le travail que nous exécutons est un passe-temps agréable. Nous cessons de travailler dès que l'ennui ou la mélancolie envahit notre âme. (La mélancolie est un sentiment dénué de secousses.) Nous changeons de travail ou nous partons pour une autre contrée, sans métaphores, sans remords.

Les habitants de notre galaxie ne sautent pas le pas. Ils prennent leur temps. Ils ont l'éternité devant eux. Ils ne sautent pas les étapes non plus. Et tous leurs états d'esprit se fondent dans une sensation inaltérable de bien-être. Et cette sensation ne saute pas, ne tombe pas. Elle demeure suspendue dans les airs, immobile et radieuse.

Supposons qu'un des mes amis soit invité à un bal donné par les Capulet. Il ne penserait pas à ce bal. Il n'aurait ni prémonition ni espoirs. Il n'aurait pas de rêves à la veille du bal, ni dans son lit ni ailleurs. (Nous nous reposons dans des lits, si étrange que cela paraisse.) Pas de rêves prophétiques, pas de cauchemars. Qu'aurait-il au juste ? Une masse de bien-être dans sa bouche, comme de la barbe à papa. Et que ferait-il en voyant Juliette dans la foule des convives ? Il flotterait vers elle et suspendrait son vol à proximité de sa bouche. Mais il ne l'embrasserait pas. Il lui parlerait amicalement. À propos de quoi ? À propos d'amour, peut-être. Il lui dirait : « Je vous aime. » Elle répondrait : « Je vous aime aussi. » Comment réagirait-il à cette confession ? Il lui ferait un compliment sans outrepasser la bienséance, sans empiéter sur sa vie personnelle. « Vous pendez à la joue de la nuit comme un riche joyau à

l'oreille d'un Ethiopien. » Voilà ce qu'il lui dirait en s'éloignant pour de bon. Intolérable, n'est-ce pas ? Et les tourments de l'amour ? et les extases liées à ce sentiment dans le monde des humains ?

3

J'ai lu les autres pièces de Shakespeare. J'étais tellement absorbé par ma lecture que j'oubliais souvent mes yeux, leur sensibilité, leur fragilité : nos yeux sont très fragiles, malgré leur immortalité. Parfois, je sentais une terrible douleur aux yeux. J'interrompais ma lecture pour entrer dans le coma. J'étais étonné par la présence des rêves à l'intérieur de mes yeux souffrants. Ces rêves perturbaient mes comas, je devenais spectateur de drames qui étaient impensables, inimaginables sur notre planète. Je prenais part à ces tragédies. Un après-midi, deux blancs-becs me tuèrent en duel. (Ma bouche ne sait toujours pas manier les épées et les couteaux.) Après un de ces comas grouillant de rêves, je décidai de rendre visite aux humains.

Nous pouvons nous passer d'engin spatial lorsque l'envie nous prend d'effectuer un voyage interstellaire. Nos pensées nous transportent à l'endroit où nous voulons aller, où nous allons en effet par l'intermédiaire de nos fantasmes. Nos pensées, notre pouvoir de concentration — c'est de leur concours que nous avons besoin.

J'ai passé plusieurs jours dans mon lit. Je concentrais mon attention sur la terre et sur la distance qui me séparait de cette planète. Je mesurais ce vide spatial au moyen de mes pensées et de ma concupiscence. Dans mon esprit, dans mon cerveau, j'ai effectué ce voyage une centaine de fois. Mes joues effleuraient des comètes et des nébuleuses. Et mes joues brûlaient au contact de la poussière interstellaire. Un soir, je me sentis prêt à entreprendre un « voyage aux îles de l'amour ». C'est ainsi que j'appelai ce voyage. Une île d'Isolde, une île d'Anna Karénine.

J'annonçai la nouvelle à mon père.

« Qu'avez-vous perdu sur terre ? me demanda-t-il.

- J'ai perdu quelque chose sur notre planète, répondis-je. (Notre planète n'a pas de nom.)

- Qu'avez-vous perdu sur notre planète ?

- La variété humaine de l'amour.

- Où l'avez-vous perdue ? Mon père jeta un coup d'œil à la ronde.

- Sur terre. » Je levai les yeux.

Lorsque nos enfants décident de faire valoir leurs droits, ils entament une conversation absurde avec leurs parents. J'agis en conformité avec cette coutume ancestrale et je gagnai, comme d'habitude.

« Vous êtes égoïste, me dit ma mère. Vous voulez toujours avoir le dernier mot.

- Et le premier aussi, répondis-je.

- Vous profitez de ma gentillesse.

- Parce que je suis une profiterole et vous une poire Melba. »

Enfin, ma mère se rendit compte que je ne céderai pas à ses prières.

« Je sais ce que vous avez perdu sur terre, me dit un des mes voisins.

- Quoi ?

- La diversité et l'intensité de l'activité sexuelle. Les humains sont uniques dans ce domaine. Ils ne sont battus que par les lions. Je rêve de lions, pour être franc. »

Un autre voisin commença son monologue ainsi : « Les membres génitaux extérieurs...

- Parlez-vous des lions ou des humains ? lui demandai-je.

- Les seins des femmes se sont agrandis outre mesure, bien au-delà de ce qui est requis pour contenir les glandes mammaires... »

Je fourrai dans ma valise les quelques objets dont j'avais besoin pour un week-end, et mon visage s'envola vers ma destination. Je concentrai toutes mes pensées sur l'itinéraire que j'avais à suivre. J'espérais pouvoir apprendre l'art de l'amour en l'espace d'un week-end.

Lampes, cierges, flambeaux, jettent leurs feux tremblants

Sur les murs...

Ainsi un de nos poètes décrivit mon départ vers des cieux inconnus. J'étais une masse incandescente de bonheur projetant sur les parois de l'univers les flammes de mon désir.

J'atterris quelques minutes plus tard. Une fois en Europe, je me lancai à la poursuite de mon bonheur imaginaire. Je pris un train en direction de Munich que j'avais choisi comme point d'attache. *Tristan et Isolde*. C'est elle qui avait inspiré mon choix. Isolde la blonde. Et Wagner, sa musique surhumaine. La musique surhumaine est plus accessible aux oreilles extraterrestres que les chants folkloriques et le folk-rock.

« Dois-je tomber amoureux avant d'exposer mon visage à la cruauté implacable des roues ? » me demandais-je. Au second jour de ma vie terrestre, je me rendis dans une gare et je me couchai sur les rails. Je fis une grimace à la vue du train qui s'approchait à toute allure.

Et je dus froncer le nez lorsque les roues passèrent sur moi, sur mon visage. J'étais énervé par le bruit, par le métal et ses caresses vulgaires.

Que sentis-je à l'intérieur de mon cerveau au moment de l'agonie imaginaire ? Pas le sentiment de l'amour, indéniablement. Un doute, peut-être. Je doutais de quelques chose. Je n'ai jamais eu l'occasion d'héberger des doutes sur notre planète, dans notre galaxie. « Même si votre foi est grande, vous pouvez avoir des doutes », me dit un moine, l'autre jour. Ici-bas, sur terre. Un moine humain, un croyant humain. Ma foi est grande, il n'y a aucun doute là-dessus. Il n'y a pas de doute là-dessous non plus. Il n'y a de doute nulle part, si je puis dire. Je ne mets pas en doute l'existence de Dieu parce qu'Il existe, voilà tout. Je ne doute pas de l'existence d'Anna Karénine non plus. Je n'ai de doute dans aucun domaine, pour être franc. Mais au moment de ma vie qui coïncida avec mon transfert dans l'autre monde — pour emprunter la terminologie humaine — je sentis un mouvement de doute dans mon cerveau. Pendant quelques secondes, je scrutai l'intérieur de mon cerveau où un paysage montagneux de ma vie pré-humaine avait cédé la place à une rangée des collines ondulantes. Je doutais du succès de mon entreprise. « Est-ce l'amour ? » me demandai-je pendant que le train replongeait dans les ténèbres, dans l'infini. Je hochai la tête en signe de dénégation. Je hochai la tête ou plutôt le visage. (Nous n'avons pas de tête. Notre cerveau loge dans nos yeux et notre âme est étendue entre nos oreilles qui ressemblent à des ailes d'anges en miniature.) Je hochai le visage. Je me levai, je m'envolai plutôt : à l'époque, je n'avais pas encore de jambes. Je planais, flottais, voguais, naviguais dans les airs. Je glissais le long des pentes aériennes.

Les jambes humaines sont-elles nécessaires à l'amour ? Les humains parlent souvent des jambes féminines, mais je ne suis pas une femme. Je voulais devenir un homme avant d'entreprendre ce voyage à travers l'espace et le temps. J'avais ce désir parce qu'il est plus excitant de tomber amoureux d'une femme, d'une créature appartenant à la même espèce qu'Anna Karénine et la Belle Hélène. « Ai-je besoin de jambes pour tomber amoureux d'une femme ? Une femme pourrait-elle prêter attention à mes jambes ? Je ne suis pas censé me balader en minijupe. Iseult admirait-elle les jambes de Tristan ? Je n'ignore pas que les Ecossais portent des kilts. »

Je les sentais quelque part, dans le voisinage de mon cerveau, des jambes belles et efficaces, en bas, en contrebas. Des jambes qui glissaient le long des trottoirs, grimpaient des escaliers. Je sentais aussi un corps à l'intérieur de mon cerveau, un corps humain — juste au-dessous de l'endroit où j'avais vu le doute durant mon suicide raté. Sans quitter mes jambes virtuelles du regard, je flottais langoureusement en direction de l'Englischer Garten, vers une

rivière où une multitude de corps dénudés se prélassent d'habitude dans l'herbe – quand il fait beau. Une fois sur place, je dotai mes jambes imaginaires d'un contour visible. Je demandai à un jeune homme de me prêter ses vêtements. Je pris un taxi, je fis des courses sur la Maximilianstraße, je revins à l'Englischer Garten et je rendis les vêtements à leur propriétaire.

Pendant quelques semaines, je voyageai en Bavière, tantôt dans un train, tantôt dans un bus. Souvent, je frayais mon chemin à travers les bois. J'ai rencontré beaucoup de jeunes filles dans des auberges, sur les routes. Mais elles ne ressemblaient pas à Isolde, à mon Isolde, l'héroïne de Wagner. Elles ne ressemblaient pas non plus aux nombreuses Isoldes représentées sur les tableaux des peintres que j'avais étudiés durant mes préparatifs de voyage. « Wagner et sa musique ont dû créer une sorte de champ magnétique dans ce pays, me disais-je. Un champ magnétique ou plutôt une zone de reproduction, un terrain propice à la naissance d'Isoldes. Une pépinière d'Isoldes. Pourquoi ne puis-je les voir ? »

« Isolde n'était pas d'origine allemande. La voix de mon ange gardien caressait mes oreilles. Tristan l'avait amenée en Cornouailles depuis l'Irlande. Tu dois aller en Irlande, à mon avis. »

A ce moment-là, je me souvins du navire sur lequel Isolde avait fait un voyage en compagnie de Tristan et de son garde du corps Kourvenal. « Mais où peut-on dénicher un navire pareil ? me demandais-je. Pas à Munich. Un navire, un navire... N'importe quel navire fera mon affaire. Un jouet suffirait-il ? Sur mon front, je sentis le sourire de mon ange gardien. Puis-je recréer Isolde ? »

« Même si tu possédais l'ADN d'Isolde, son ADN intact et authentique, tu ne serais pas en mesure de la recréer sans l'aide de son lecteur. Tu as donc besoin d'un lecteur de son ADN. Et ces lecteurs ont disparu, eux aussi. Comme Isolde. Comme les lecteurs tout court.

- C'est moi qui serai son lecteur.

Ma voix était plus forte que d'habitude.

- Considérons la relation entre un génome et l'environnement embryonnaire, dit mon ange gardien.

- Je lis déjà Isolde, jour et nuit.

- L'effet immédiat de la lecture de l'ADN au cours de la création d'un nouvel organisme est la fabrication d'un grand nombre de protéines différentes à partir d'acides aminés. Ce dont ont besoin les créateurs est un lecteur-constructeur rempli de blocs de construction en acides aminés. Le second problème concerne la viabilité. Isolde était viable il y a plusieurs siècles. La viabilité varie en fonction de l'environnement dans lequel l'organisme doit vivre, se nourrir. Et comme les environnements sont dans une large mesure

composés des autres organismes existants, la viabilité est une propriété sans cesse changeante — une cible mouvante, pas une condition fixe. »

« Je pourrais tomber amoureux de quelqu'un d'autre, d'une femme moderne, me dis-je sur un ton encourageant. Je ne dois pas comparer les femmes qu'on rencontre dans en Europe d'aujourd'hui avec la Belle Hélène. »

Je cessai de comparer les femmes modernes avec les grandes figures historiques et mythologiques. « Elles sont ce qu'elles sont », disais-je et le sourire de Iago déformait ma bouche. Non, je ne les aimais pas. Je n'étais pas un spécialiste de l'art contemporain. Leur corps, leurs manières, je les supportais à peine et je faisais mon possible pour éviter le contact physique avec ces femmes. En tant que fier possesseur d'un corps humain grandeur nature, j'étais comme une cible de terroristes, exposée à la brutalité des humains. Et aux caresses féminines.

Que faire ? Je me replongeai dans les œuvres de Shakespeare. Les habitants de notre planète n'échouent pas aux examens de la vie. Ils ne passent d'examens ni dans la vie ni à l'école. Moi, j'avais échoué piteusement. Et je ne voulais pas l'admettre. C'est à contrecœur que je me replongeai dans les œuvres de Shakespeare, malgré l'amour que je porte au célèbre dramaturge anglais. Je n'avais pas le choix. Mon apprentissage, il fallait le recommencer à zéro.

4

Je rêve de femmes fatales. Je rêve de Carmen qui jette des fleurs de-ci de-là sans regarder où elles tombent. J'aimerais qu'elles tombent sur notre planète, qu'elles poussent dans mon cœur. Deux jeunes filles tziganes grattent les cordes de leurs guitares. Carmen est assise sur une table. Elle regarde les hommes tour à tour. Soudain, elle se lève et commence de chanter :

*La danse au chant se mariait,
d'abord indécise et timide,
plus vive ensuite et plus rapide,
cela montait, montait, montait, montait!*

Elle chante, elle danse. D'ordinaire les tziganes dansent sur les tables, au milieu des bouteilles et des couteaux.

Dans un coin de mon rêve, une autre femme se dresse, telle une statue. Une autre femme fatale, une sœur de Carmen. La nuit qui est plus belle que mes jours. Sa fleur tombe sur ma poitrine, son couteau me perce le cœur. Et son couteau est plus beau que sa fleur. Elle ne jette rien, pourtant. Il n'y a pas de couteau dans sa main. Et son regard est doux. Elle m'invite à danser. Une danse nocturne nous emporte loin des humains, loin des planètes. Elle ne dit rien et les étoiles se taisent. Les étoiles silencieuses sont plus belles que les étoiles bavardes. Nous dansons toute la nuit. Et la nuit ne se termine pas. Elle m'embrasse tendrement, elle ne me mord pas. Ses baisers sont modestes, presque timides. Notre amour est émouvant, aussi émouvant que le deuxième acte de *Tristan et Isolde*. Tout le monde est ému autour de nous. « Qu'elle est belle, me disent ses amis. Elle t'aime si profondément. Elle te comprend. » Elle me comprend à la perfection. Elle me caresse et me console doucement. Elle m'assassine en douceur.

(*A suivre*)

*My true love hath my hart, and I have his,
By just exchange, one for the other giv'ne.
I holde his deare, and myne he cannot misse :
There never was a better bargaine drev'ne.*
Sir Philip Sidney

Dans mes écrits j'utilise souvent *La Symphonie inachevée* de Schubert. La vie est-elle inachevée sans l'amour ? est-ce une symphonie, sans l'amour ? ou rien qu'une bagatelle ?

Pourquoi ne pas se laisser détruire par une femme fatale ? Qu'y a-t-il à détruire ? mes échecs ? ma solitude ? Le poison lent de l'amour destructeur. Il est lent, n'est-ce pas ? Et voluptueux. Un plaisir par excellence. Se laisser détruire par une femme fatale, centimètre par centimètre. La mesure de la vie. La mesure de la mort. Je pourrai sentir mon corps pour la première fois. Un poison ne nous fait-il pas sentir notre corps pendant qu'il pénètre toutes sortes de tissus : tissu musculaire, tissu glandulaire, tissu épithélial, tissu cartilagineux, tissu nerveux ?

Un des mes amis a vécu avec une femme de cette espèce. Pendant quelque temps. Son instinct de conservation est très vigoureux, presque tyrannique. Inconsciemment, il a élaboré un plan, un stratagème, un stratagème étrange. Son instinct de conservation y était pour quelque chose.

Il vend son appartement. L'acquéreur lui apporte trois enveloppes : une partie de la somme doit être payée en liquide. Mon ami est sur le point de partir. Il part pour Londres, son amie va en Suisse. Il met les trois enveloppes dans son sac de voyage. « J'ai mis quelque chose dans ton sac, dit-il. (Elle est dans la pièce voisine.) Je t'appellerai de Londres pour te dire que faire de tout ça. » « De quoi ? » « Je t'appellerai de Londres. »

Il l'appelle le jour suivant. « Dépose l'argent à la banque, dit-il. » « Quel argent ? » « Ces trois enveloppes dans ton sac. Ton sac de voyage. L'as-tu ouvert ? » « Oui, mais je n'ai rien trouvé. Il n'y avait pas d'enveloppes dans le sac. » Elle explique qu'elle a enregistré le sac. Soit un douanier, soit un bagagiste a l'argent. Il doute de la véracité de son récit. Ils se voient quelques jours plus tard. Il l'interroge avec fermeté et patience. Elle se fâche tout rouge. L'espace de quelques secondes, elle devient Carmen. Lorsqu'ils en parlent, elle révèle une facette inconnue de son caractère. Il se rend compte qu'elle est vulgaire et querelleuse. Il continue à la questionner. Sa vulgarité est un remède, sa vulgarité, son avidité, ses mensonges. Pas mal de remèdes, suffisamment pour guérir du cancer de l'amour.

Il m'a raconté cette histoire en souriant, comme s'il avait gagné un million de livres sterling à la roulette. Son instinct de conservation souriait avec satisfaction. « Comment as-tu pu mettre une somme aussi importante dans un sac ? Pourquoi ne pas lui avoir dit ce qu'il y avait dans ces enveloppes ? Elle n'aurait pas enregistré le sac. » Il souriait. Il ne se souciait ni de l'argent ni de la vérité. Il savait qu'il était hors de danger à présent. Il en était conscient.

Pourquoi ne pas se laisser détruire par une femme ? Le flot venimeux de mon sang, de son sang, tout le long de mes veines. Les poètes parlent d'amants qui échangent leurs cœurs. Des échangistes. Ton cœur est mon cœur. Tu es à l'intérieur de mon corps. Comment peut-on accomplir cette tâche transcendante ? Ton sang dans mes veines. Ta mort est ma mort. Le poison de l'amour, la mort. Est-ce le seul philtre d'amour accessible aux humains ? Le philtre de Tristan et Isolde. Oui, le seul philtre d'amour. Tristan le savait. Il parlait de la nuit, de la danse nocturne. Elle a saisi ma main et nous avons dansé dans le salon. Oui, cela m'est déjà arrivé, un jour. Deux jours, trois jours. Cinq mois. Nous avons dansé pendant cinq mois. Puis je suis parti. L'instinct de conservation, je suppose. Pourquoi n'avait-elle pas détruit mon instinct de conservation ? Pas assez de temps. Cinq mois. Pourquoi ne suis-je pas resté ?

Il y a un mois, j'ai rencontré une femme à Moscou. « Me reconnais-tu ? » m'a-t-elle demandé. J'ai répondu : « Oui. » Son visage était familier. Mais je n'étais pas capable de me souvenir à qui ce visage appartenait. Elle parlait comme si nous avions été amants autrefois. « Tu sais, j'ai trouvé ton nom, ton prénom. Je t'ai perdu, mais j'ai retrouvé ton nom. J'ai épousé quelqu'un qui le portait. Pendant des années, j'avais été à la recherche d'un homme... de ton nom, plutôt. Je voulais le répéter tous les jours. Appeler quelqu'un par ton nom et penser que c'est toi. Ce n'est pas la peine de le répéter pour rien. Quelqu'un doit répondre, créer une illusion. J'ai l'impression que nous avons vécu ensemble pendant toutes ces années. Les noms sont importants. »

Deux jours plus tard, je me suis rappelé l'identité de cette femme. Nous n'avions jamais été amants. Elle avait toujours refusé de faire l'amour avec moi. Elle croyait qu'elle ne m'oublierait jamais, dans ce cas.

Un philtre d'amour peut-il fonctionner à distance ? On parlait des philtres d'amour à la télévision, l'autre jour. Ces poisons agissent dans un rayon de trois mètres. Comment agissent-ils ? Une odeur, un parfum. Un élément biochimique. Le contact physique n'est pas nécessaire.

Un poison à distance. Ce terme, peut-on l'appliquer au temps ? Elle a injecté son poison dans mon corps pendant vingt-trois ans. À distance et dans ma chambre. Dans la maison où j'habite actuellement.

L'autre femme. La femme que j'aimais. La femme qui me déroba l'Est, comme dit un poème irlandais. La femme qui me déroba l'Ouest. Et les nuages. Et la pluie. Elle était ma pluie. Elle me déroba la nuit. Elle déroba ma nuit et la remplaça par sa nuit. Un poison à distance.

« Un amour à distance. Une peur dans le cœur. »

Je lui ai dédié plusieurs poèmes qui la décrivent tant bien que mal. À quoi bon écrire des poèmes, des lettres ?

J'ai acheté un roman il y a quelques jours. Sur le conseil d'un ami. J'ai lu sur la quatrième de couverture : « C'est un roman total. » J'ai parcouru ce roman. Et j'ai téléphoné à mon ami pour lui dire qu'il n'y avait pas de poèmes dans ce roman. Mais il y avait Staline et Mao Ze-dong dans un des chapitres.

Mon roman n'est pas total. Il n'est même pas partiel. Mais il y a un poème dans mon roman.

Pourquoi chercher tes lettres

dans mes tiroirs ?

Elles sont tombées

dans le puits du temps,

dans la tombe du temps.

Les Grecs et les Troyens

les possèdent à présent.

C'est eux qui scrutent

ton visage antique.

Je me demande si Paris

les a lues déjà, tes lettres.

Il doit m'envier, ce jeune homme insolent.

Il abandonnera Hélène, la femme de Ménélas.

J'ai souffert d'amnésie durant de nombreuses années.

Je m'en rends compte ce matin : tu es la seule image

que je veuille préserver pour la postérité.

Comment préserver son image pour la postérité ? Un tas de poètes se vantent de pouvoir immortaliser leurs maîtresses. Je n'ai pas de prétentions intemporelles. Ni temporelles d'ailleurs. Mon poème est un mensonge. Je ne l'ai jamais oubliée. Mon amnésie est une licence poétique. Les deux dernières lignes également. C'est une œuvre d'art, une mauvaise œuvre d'art. Comment peut-on écrire un poème sur une femme immortelle ? Les mots rentrent sous terre en sa présence. Les mots sont confus en sa présence. Les mots reculent devant elle. Les mots ne peuvent pas la regarder en face : la beauté est terrifiante. Les mots se sentent coupables en sa présence, même s'ils ne tentent pas d'exprimer sa beauté.

Je n'avais pas le choix. J'ai remplacé les mots par des lettres mortes, par les lettres de mon ordinateur. « *All my words are always dead on target.* » Encore un échec. Peu importe. Elle a laissé son empreinte sur le temps. Elle marche toujours dans les neiges du temps en y laissant des vestiges de ses pas. Elle aimait la neige.

Je dois changer les dernières lignes :

*Tu es mon image, la seule image de mon âme
que je laisse à la postérité.*

Elle est toujours dans ma chambre, et il n'y a rien au-delà de ma chambre. Même pas l'au-delà.

Dans chaque œuvre d'art, la destruction de l'auteur s'incruste profondément. Les mots (ou les sons ou les coups de pinceau) détruisent leur créateur. Les mots lui disent : « Tu nous privas de tes sentiments, de ta chair. Tu ne nous donnes qu'une partie de ton imagination. Ta chair demeure intacte, ta chair, tes sentiments, ton cœur. Nous sommes trop maigres, trop plats. Tu dois nourrir tes mots. Nous sommes trop faibles pour soulever une fourchette, un couteau. Il faut que tu nourrisses tes mots à la cuiller. De ta propre chair. Sinon tes mots ne seront pas authentiques. Veux-tu que nous soyons artificiels ? en plastique ? Les symphonies de Beethoven sont-elles artificielles ? Non, bien sûr que non. Pourquoi ? Parce que Beethoven les nourrissait de son corps, de sa chair. De son âme. L'insémination artificielle n'est pas autorisée. Tu dois faire l'amour avec nous. Tu dois faire l'amour avec nous à chaque tournant de phrase. Sinon ton style sera guindé, emprunté. Le dialogue entre ton âme et nous sera guindé et artificiel. D'ailleurs, il ne doit pas y avoir de dialogue entre ton âme et tes mots. Nous sommes la même substance, à l'origine. Les peintres mélangent les couleurs pour peindre. Mais il ne faut pas nous mélanger. Nous sommes la même chose, un monologue.

Pourquoi nous empêches-tu de vivre ensemble ? Où est ton âme ? Aurais-tu perdu ton âme ? Il faut que tu la donnes à tes mots. Tous ces détails alambiqués ne créent pas une femme vivante. Pourquoi ? Parce que tu ne leur donnes pas ton âme. Oui, cette femme est morte. Mais elle doit vivre pour les lecteurs. Tu n'es pas d'accord ? Tu ne prends pas soin de tes lecteurs potentiels. Tu te moques de l'éditeur qui conseille aux écrivains d'aller vers le lecteur. À ton avis, les écrivains doivent amener le lecteur vers leurs planètes, vers leurs galaxies. D'accord, amène le lecteur à ta galaxie. Invite-le à la danse nocturne. Mais donne-nous à manger d'abord. Nous avons faim. Tes mots meurent de faim. Et nul n'entendra les mots morts. Nul ne se promènera sur une planète morte. »

On leur donne à manger. On ne peut faire autrement. On a eu assez d'échecs dans la vie.

Encore un effort, le dernier. Je n'ai que faire de ce corps. Qu'ils le mangent. Et mon âme ? Ai-je besoin de mon âme ? Pour quoi faire ?

Que les mots jettent sur moi un regard mélancolique.

TRISTAN SUR TERRE

5

Sentiments, sensations. Quelle forme ont-ils sur terre ? Sont-ils comme les objets, comme les fruits ou les fleurs ? Sont-ils des objets invisibles ? Peut-on casser l'amour pour voir ce qu'il y a dans son for intérieur ? De quelle couleur est l'amour ? blanc, bleu, noir ? A l'extérieur, il est rose bonbon, sans doute. L'amour aux doigts roses.

J'ai vu une émission, l'autre jour. À la télévision terrienne, pas sur l'écran de mon ange gardien. L'amour et ses composants chimiques. L'amour contient 250 éléments, à l'intérieur. De temps à autre, ces éléments sortent et attaquent les étrangers qui se rendent sans conditions la plupart du temps. Plutôt mourir que se rendre, disent les humains, leurs politiciens, leurs généraux. Les victimes des bombardements amoureux se rendent et meurent. Oui, ils meurent très souvent à la suite de leurs transports. Je n'ai rien contre la mort. Et je suis prêt à embrasser Isolde tout de suite. Où est-elle ? Où sont ses 250 éléments ? Dix éléments suffiraient pour mon cœur. Et pour mon corps.

Je commençai à porter des chemises au lieu de chandails. Ma poitrine était constamment exposée aux projectiles de l'amour. Parfois, je sentais quelque chose sur ma peau humaine, une espèce de morsure, une égratignure. Hélas, c'étaient des moustiques, des guêpes qui m'attaquaient en pleine ville. L'espace d'une seconde je crus que, dans sa nouvelle incarnation, Isolde était devenue une guêpe. Je finis par rejeter cette hypothèse.

Je me rendis compte que les éléments érotiques ne se trouvaient pas dans l'air. Et l'eau ? Aphrodite. La déesse de l'amour, de la beauté, de la fertilité. Ecume. Elle est née de la mer. « Supposons qu'une femme séduisante se baigne dans une rivière. Elle doit laisser quelques-uns de ces éléments dans l'eau. Supposons que je nage à ses côtés... »

De nouveau, je fis une promenade à l'*Englischer Garten* et après une demi-heure de marche j'atteignis la rivière, l'endroit où l'herbe est aplanie par une multitude des corps dénudés. Pour ne pas être en reste, j'enlevai mes vêtements, telle une strip-teaseuse. Je m'étendis sur l'herbe en exposant mon corps humain aux rayons du soleil local. Mon corps, mes membres étaient aussi jeunes que l'herbe, soit dit en passant. Le soleil local était plus vieux. Mais en comparaison de mon âge, il était jeune.

L'air était vide. Il n'y avait ni projectiles ni philtres d'amour. (La pluie a-t-elle quelque chose en commun avec l'amour ? Pourquoi est-elle décrite si souvent dans les poèmes ?) Une bouteille à moitié remplie. Une remarque optimiste. « L'eau est-elle vide aujourd'hui ? ou remplie à moitié ? »

Je remis mon corps en position verticale pour marcher vers l'eau scintillante qui invitait les corps humains à une danse diurne. Je trempai mes orteils dans le lac. Mes orteils, mon âme ne sentirent rien, sauf l'eau froide. Ils ne sentirent rien, aucun élément érotique. « A quoi bon me baigner dans cette eau frigide, indifférente ?

- Essaie toujours, répondit mon ange gardien. Attention ! n'attrape pas froid.

- C'est l'amour que je veux attraper. »

Mon ange gardien hocha les sourcils.

Je ne sais pas nager. (Il n'y pas de rivières sur notre planète, sans parler d'océans. Mes concitoyens bercent leur visage dans des baignoires ou surfent dans des Jacousi.) Je plongeai mon corps dans l'eau. Mon cerveau se concentra sur le temps. J'attendais l'amour, comme d'habitude. Mon corps ne sentait rien, sauf l'eau. C'était un pas en avant par rapport à mon expérience aérienne : je ne sentais pas l'air. « L'eau est-elle le philtre d'amour que j'ai cherché si obstinément ? Tristan et Isolde ont-ils bu un verre d'eau ? sur le navire ? L'eau. Pas n'importe quelle eau, je suppose. Sinon, tous les humains seraient amoureux. Dois-je aller à Saint-Petersbourg ? L'eau de la Néva est-elle plus propice à la naissance de l'amour ? Wagner vivait à Munich. Il a dû se baigner dans cette rivière. Au moins, il y a trempé ses orteils. »

J'attendis une demi-heure. Rien. En désespoir de cause, je m'approchai d'un corps féminin qui se débattait contre le courant. Ce corps impétueux m'éclaboussa le visage accidentellement. Je ne sentis rien. Pourquoi ? Parce qu'elle l'avait fait par hasard ?

« Je suis désolée.

Elle me parlait. Je ne sentais pas ses paroles.

- Ne vous excusez pas. Continuez, je vous en supplie ! C'est très agréable. »

Elle riait. Je ne sentais pas son rire. Elle se laissa emporter par le courant. Je ne la poursuivis pas. De toute façon, mon ange gardien n'aurait pas autorisé cette poursuite.

Frustré et glacé, je sortis de l'eau et j'inhalai une dose abondante d'air. Rien. Rien du tout.

« Tu as oublié la sueur. Mon ange gardien me parlait de nouveau.

- Quelle sueur ?

- La sueur que les mains exsudent. »

Du coup, je me rappelai une autre partie de l'émission que j'avais vue récemment. Elle était consacrée à un autre élément érotique qui, d'après un célèbre scientifique français, se cachait dans la sueur humaine. (C'est la seule sueur que je connaisse. Je dois éviter des pléonasmes dans mes écrits.) Et si vous inhalez cet élément, vous tombez amoureux sur le champ.

Un groupe de scientifiques américains aspergea une chaise dans une salle d'attente. Oui, si je me souviens bien, ce liquide se trouvait dans une bouteille, dans un flacon. Comme un parfum. Les sprays de ce genre sont-ils déjà sur le marché ? Tous les hommes s'assirent sur cette chaise. Il y avait six chaises dans la pièce.

« Je connais l'expérience dont tu parles, dit mon ange gardien. J'ai vu la vidéo de la salle d'attente. Mais si tu écris : "Tous les hommes s'assirent sur cette chaise", nous voyons une multitude des gens qui essayent de se mettre sur la même chaise. Remplacement suggéré : *Et lorsqu'un être humain entrait dans la salle d'attente, il s'asseyait sur cette chaise.* »

J'ai regardé autour de moi à la recherche d'une chaise semblable. Mais il n'y avait que des serviettes dans mon voisinage immédiat. Et des corps dénudés. « Etant donné mes échecs successifs, ce n'est pas la peine de m'asseoir sur un corps humain, qu'il soit nu ou habillé. Bien sûr, si un scientifique américain arrose le corps en question...

- Mais ce liquide vient des corps humains, dit mon ange gardien. Ce sont les corps humains qui sécrètent cet élément. Les mains, en particulier. Et les aisselles. Tes aisselles le sécrètent déjà, je parie. Comme ces arbres qui sécrètent de la résine, de la gomme.

- J'espère bien que non ! Dieu m'en préserve ! Mes aisselles, mon visage... Non ! Je ne suis pas humain, pas encore. Jamais de la vie ! (Je sentis mes mains.) Même les chiens sentent meilleur que les humains. Pensez à leurs latrines, à leurs pissotières ! Et l'air, l'atmosphère terrienne. Quelle horreur ! Rien à voir avec l'amour. Et l'odeur des cuisines...

- Tu veux tomber amoureux d'un humain. Isolde transpirait, Tristan aussi. Wagner aussi. Napoléon avait l'habitude de demander à Joséphine de ne pas prendre un bain avant leurs rencontres pour qu'il puisse jouir de ses arômes naturels. Parfois, en attendant son mari, elle ne se lavait pas pendant des semaines, des mois...

- Oui, je rêvais de cela. Dans mon rêve, je lisais une lettre écrite par un mari à sa femme : "Ma chérie, je te le demande, ne te lave pas tant que je suis en voyage ! que je retrouve, en arrivant, ta chaleur musquée, ton goût et tes effluves de femme. Tu te laves trop ! Je n'ai plus ton goût dans ma bouche, ni ton odeur à la fois si personnelle et si excitante... J'ai parfois l'impression de faire l'amour avec une savonnnette." J'ai vu une femme qui lisait cette lettre, sa femme. Ayant terminé la lecture, elle s'est mise à parler, comme pour me faire changer d'avis, de nez, de nerfs olfactifs : "C'est dans cet esprit que, devant s'absenter près de quinze jours, il m'a demandé de lui remettre avant son départ un slip à moi... un slip qu'il m'a obligé de porter quatre jours, sans le laver et, qui plus est, sans me laver... afin de l'emporter comme une relique dans sa valise et, le soir, à son hôtel, de le placer sous son oreiller."

- Quel rêve odoriférant, dit mon ange gardien.

- Un rêve écoeurant. Je crois que tu y es pour quelque chose. Ton cerveau s'infiltré dans mes rêves, à mon insu. Mais quoi que tu fasses, je protégerai mon odorat extraterrestre des effluves humaines.

- Alors les femmes ne t'aimeront pas. Ni les hommes d'ailleurs.

- Ça m'est égal. Je suis venu sur terre pour apprendre le sentiment de l'amour. Leurs propres sentiments ne m'intéressent pas. Je sais que certains se suicident à cause d'un amour malheureux, mais je ne risque rien, que je sache.

- Il n'y aucun risque en effet. Mais puisque tu veux tomber amoureux... Il faut sentir les éléments de l'amour. Il faut en avaler une douzaine, à mon avis. Tu dois faire collection de sueurs.

- Jamais.

- Quelques gouttes... »

Précipitamment je quittai l'*Englischer Garten*.

Je n'arrivai pas m'endormir cette nuit-là. Une saveur âcre que je sentais dans ma bouche m'empêchait de fermer les yeux. Ma chambre, les meubles... La terre a une odeur très désagréable. Et ses habitants. Et ses fleurs. Mes poumons étaient pleins d'odeurs répugnantes. Je voulais arracher les poumons de ma poitrine pour éloigner la puanteur de mon visage. « Donnez-moi un couteau ! m'écriai-je. Donnez-moi une épée ! Pourquoi garder une substance aussi nauséabonde à l'intérieur de mon corps ? Comment perdre l'odorat ? Que dois-je faire ? Dois-je commencer à fumer ? Dois-je attraper la grippe ? »

« Ce ne serait pas très intelligent, dit mon ange gardien. Mmmm, que faites-vous cuire ? Il y a une odeur délicieuse par ici.

- Je ne fais rien cuire du tout.

- Je pouvais sentir l'odeur du coûteux parfum français d'Angela. Tu pouvais sentir l'odeur du coûteux parfum français d'Angela.

- Quand ? Qui est Angela ?

- Son parfum était délicieux. Elle dansait avec ses bras autour de tes épaules en te faisant sentir l'empreinte de ses seins. Tu as élevé tes mains et, ses hanches serrées contre toi, elle écrasait...

- Quoi ?

- Juste un cours accéléré de thérapie orale.

- Je ne m'habituerai jamais aux odeurs humaines. Leurs corps...

- Et les moustiques ? Qu'en penses-tu ? Je les trouve très attirants. Ils ont une manière provocante d'agiter leurs hanches quand ils volent et on en tombe facilement amoureux. La plainte que font naître les battements d'ailes de la femelle est un chant d'amour. Entre 450 et 500 hertz (cycles par seconde). Si tu installes un diapason à ces fréquences... »

J'étais à moitié assoupi lorsque je sentis une présence à mes côtés. (C'était un autre « beau rêve », mais je ne le savais pas.) J'ouvris un œil et constatai qu'Isolde venait d'arriver. Elle me tournait le dos. Je la vis dégrafer son soutien gorge, puis retirer son slip. Elle se coucha sur le dos en repliant une jambe. Ensuite, ses jambes se mirent à danser dans l'air, sur l'air, sur le plafond qui avait l'apparence du pont d'un ancien voilier. À la longue, elle atterrit de nouveau sur le lit, se tourna vers moi, vit que je la regardais et me sourit dans les ténèbres. Nous nous parlions sans pudeur à la fois de nos corps, de nos amours, de nos aspirations. Elle me parlait du soleil qui la grisait, des voyages que son mari pouvait lui offrir très souvent. Je lui laissai comprendre que je l'attendais à Munich. « J'étais à Paris la semaine dernière », répondit-elle.

Elle me parlait de son corps et du mien qu'elle trouvait beau.

« Où as-tu trouvé ce corps ? Serais-tu choqué, si je me caressais ?

- Pourrais-je le faire, moi ? J'aimerais toucher ton corps.

- Il faut d'abord que tu le sentes et l'embrasses, » dit-elle.

Au réveil je retrouvai les odeurs humaines. Les horreurs humaines. J'allai voir un médecin. Puis un autre médecin. Puis encore un autre. En l'espace d'une semaine je vis au total seize médecins. Les troubles dont je souffrais furent à la longue reconnus comme une véritable maladie et non comme une forme de simulation. Les docteurs compréhensifs relevèrent qu'il n'y avait pas de traitement pour ma maladie en dehors d'un air sain, non pollué. 'Vous devez respirer profondément', ajoutaient-ils en me caressant la gorge et même les poumons. Ils disaient aussi que mes poumons étaient distendus et remplis d'un air que je ne pouvais expirer. En les écoutant, je parvins à une conclusion logique quoique diamétralement opposée. 'Je ferais mieux de ne pas respirer du tout.' Je répugnais à distendre mes poumons encore plus. En effet, je craignais que mes poumons ne se répandissent dans mon corps et ne prennent possession de ma tête — la seule partie authentique, légitime, de ma substance. Aujourd'hui encore j'ai l'impression que mes poumons ont envahi mes jambes et mes pieds. Comment expliquer le fait que mes souliers sont devenus trop petits ?

Une fois de plus je retrouvai les odeurs humaines. Je quittai l'hôtel. Mes jambes me portèrent vers la Maximilianstraße. Je regardais les promeneurs matinaux sans m'approcher de leur corps. Aux moments critiques j'avais recours à mon mouchoir dont la texture

conservait encore les senteurs de ma patrie. Un homme sortit un mouchoir de la poche de son pantalon. Il marchait à quelques pas de mon corps. Je savais qu'il ne pouvait être aussi dégoûté que moi, l'extraterrestre. L'extrahumain. (Les humains sont rarement dégoûtés par leurs odeurs. D'une façon générale, ils sont rarement dégoûtés par la nature humaine.) Il était malade, par conséquent. « Il doit avoir ce que je recherche — la grippe », me dis-je en rattrapant sa silhouette, son costume, le corps qui se cachait dans ce costume. Il était sur le point de se moucher. Mon apparition l'intimida, pourtant. Immobile, le mouchoir pendait devant son visage.

« Mouchez-vous, s'il vous plaît, lui dis-je. Mon attente se peignit sur mon visage, mais pas sur mon corps. À l'époque, je ne connaissais pas encore le langage au moyen duquel l'esprit communique avec le corps.

- Je vous demande pardon ? dit-il sans se moucher.
- Etes-vous malade ? Avez-vous la grippe ?
- Oui, dit-il sans se moucher.
- Pourriez-vous exhaler un peu d'air pour que je puisse l'inhaler ? »

Il se faisait du souci pour moi. Mais je lui dit que je n'avais pas besoin d'un autre ange gardien. À dire vrai, je n'ai besoin d'aucun ange gardien, qu'il soit originaire de la terre ou de chez nous. Je finis par le persuader. Lorsque je sentis que mon corps avait reçu une portion suffisante de grippe, j'abandonnai à son sort le promeneur malade. Je l'abandonnai à son humanité périlleuse et rentrai à l'hôtel. Je me déshabillai et mon corps s'allongea sur le lit. En attendant la grippe, son attaque, son invasion. « Suis-je suffisamment humain pour attraper les maladies humaines ? » me demandais-je avec appréhension. Il y avait dans l'air une horrible odeur de tabac et de corps humain.

Bientôt j'abandonnai tout espoir. Je me redressai sur le lit ; mes mains tenaient les odeurs humaines à distance. J'agissais comme un enfant, un enfant humain. « Quel dommage que j'aie regardé ce programme, me dis-je. Sans cela, je n'aurais jamais prêté tant d'attention à leurs odeurs. »

L'amour. Mes pensées revinrent à l'amour. Mais, en l'espace de quelques heures, mes pensées amoureuses s'étaient inexorablement rapprochées des odeurs, de la puanteur. Je ne pensais plus à Tristan ou à Anna Karénine. Je pensais aux mains et aux aisselles. « Doucement, Tristan conduit Isolde vers un banc de fleurs et s'agenouille devant elle. » Quelques heures plus tôt, cette phrase aurait été transfigurée par la musique de Wagner. À présent, je me posais les questions suivantes :

Où étaient les aisselles de Tristan durant cette scène ? A quelle distance se trouvaient-elles du nez d'Isolde ? Quelle influence exerçaient-elles sur leur amour ? Leur amour augmenta-t-il durant cette scène ? dans quelle proportion ?

Et les aisselles de Roméo ? Elles étaient trop loin du balcon sur lequel l'héroïne de Shakespeare épanchait son âme. Et pourtant... Je continuai à me poser des questions.

La puanteur des ordures en décomposition me rend malade.

Il fallait que je m'habitue à leurs odeurs. À vos odeurs, à vos liquides. Je savais qu'une goutte de votre liquide était en mesure de créer l'amour à l'intérieur de mon corps. J'évitais le mot « sueur » pour ne pas avoir mal au cœur. Mais il fallait, consciemment et avec délectation, que j'accepte la substance désignée par ce mot.

Je sortis en flottant. Non, j'avais déjà une paire de jambes. « L'air de Munich a une odeur très agréable », me dis-je. Mon pouvoir d'autosuggestion marchait à plein régime. Je regardai autour de moi à la recherche d'aisselles appropriées. Comment trouver ce philtre d'amour ? Comment choisir entre les différentes aisselles qui se présentaient à ma vue ? « Ce n'est pas l'aspect visuel de la chose qui compte, me disais-je. Il faut que je renifle ces femmes. » Jamais mes poumons n'ont accueilli autant d'air que durant cette recherche olfactive. Tel un aspirateur, mon nez absorbait tout ce qui se trouvait sur son chemin. Je m'inclinai vers des humains pour sélectionner la source la plus efficace de mes extases futures. Surpris et mécontents, les gens reculaient, s'éloignaient à grands pas, de sorte que je restai bredouille. Je n'ai rien trouvé dans les rues de Munich. Brûlant d'impatience, j'entrai dans Dallmayr — un *Feinkostgeschäft*.

Les clients potentiels tendaient leur bras vers les produits qui attendaient leur regard et leurs doigts sur les étagères, et je profitai de ces moments d'inattention pour plonger sous leurs aisselles. Mais il y avait trop de parfums dans l'air : c'était un magasin de luxe, après tout. Et, à mon avis, les parfums ne contiennent pas les éléments susceptibles de me faire tomber amoureux d'une femme. En tous cas, je n'ai jamais rien senti en inhalant les odeurs des parfums.

« Pourquoi ne pas renifler un jogger ? suggéra mon ange gardien. Aucun déodorant ne peut lutter contre la sueur de cette espèce d'humain.

- Mais comment arrêter ces maniaques ? demandai-je. Rien au monde ne peut les arrêter, même pas les moyens de persuasion que je possède. »

Il y avait une forte odeur de produits chimiques.

J'essayai un tas d'autres magasins. J'allai au théâtre, finalement — au Kammerspiele. Il y avait une petite queue devant la caisse. J'examinai les gens un par un. Il y avait une jeune

filles dans la queue. Elle sentait très mauvais. « Quelle que soit l'efficacité de ses aisselles, je ne l'utiliserai pas comme cobaye », me dis-je.

Mon ange gardien entendit mes paroles. « Tu es trop difficile », dit-il.

J'entendis mon ange gardien et suivis son conseil. J'entamai une conversation avec la jeune fille puante. Je l'invitai à prendre une tasse de thé. Il était autour de cinq heures. Nous entrâmes au Kreuzkamm et choisîmes trois petits gâteaux. Dès qu'elle eut vidé sa tasse et avalé le dernier morceau, je lui proposai de visiter ma chambre d'hôtel. Il était inutile de lui demander de courir. En cachette, je lui montrai un billet de mille marks. Avec un sifflement, elle arracha le billet de mes mains.

Une fois dans ma chambre, elle commença à se déshabiller en répandant ses odeurs dans l'atmosphère. Ses sous-vêtements recouvrirent mon fauteuil des pieds à la tête. (Sur notre planète, nous disons : « Du front au menton. ») Elle se jeta sur mon lit avec une telle violence que je regrettai d'avoir entrepris le voyage interstellaire dont l'objectif était de copuler avec un humain.

« Puis-je vous emprunter quelques gouttes de votre sueur », dis-je de but en blanc. Je ne prêtai nulle attention à sa posture suggestive.

Après quelques manifestations d'étonnement, elle me permit de toucher son aisselle gauche. Je tenais une pipette, cela va sans dire. Je ne l'aurais jamais fait les mains nues. Elle transpirait à profusion, de sorte que ma tâche s'avéra plutôt facile.

Je remplis une fiole du nectar d'amour et mis la fille à la porte. Je tripotais la fiole en la regardant sous différents angles. La couleur du liquide ne m'inspirait pas confiance. Aucun désir ne s'éveillait dans mon corps. « Tu ne dois pas regarder sa couleur, dit mon ange gardien. Ce n'est pas un vin. C'est un échantillon de sueur humaine. »

Je me couchai et j'ouvris la fiole. Quelques gouttes tombèrent sur la paume de ma main. Je frottai le corps à l'endroit où devait se trouver mon cœur.

« Tu n'as pas de cœur, pas encore », dit mon ange gardien.

De nouveau je versai une petite quantité du liquide sur la paume de ma main pour l'appliquer à mon visage. Le visage est toujours la partie la plus sensible de mon anatomie : l'atavisme, j'imagine. Je ne sentis rien ni sur mon visage ni ailleurs. Je pris la pipette et la plongeai dans ce liquide récalcitrant. Quelques secondes après, une goutte du nectar pénétra dans mon œil gauche. Je ne vis plus rien du tout, comme si j'étais devenu aveugle. « L'image d'Isolde aurait-elle été définitivement effacée de mon cerveau par ce liquide diabolique ? me demandais-je en tremblant de tout mon corps. Ne verrai-je plus jamais Isolde la Blonde ? Ô, ma chérie ! » Je clignais les yeux en pleurant à chaudes larmes. Mes larmes étaient froides.

J'arrosai mes organes génitaux. Rien. Ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Une fois encore, la musique de Wagner s'éteignit dans mes oreilles. Et pourtant mes oreilles n'avaient pas subi l'influence de ce liquide pernicieux. Paralysé par la terreur, j'entrepris de fredonner quelques mesures de *Tristan et Isolde*. Instantanément, je me rendis compte que j'étais paralysé pour de bon. Mes cordes vocales étaient muettes. Et pourtant je n'avais pas avalé ce liquide. À usage externe. Je n'avais même pas léché la pipette. Je léchais, je suçais un tas de choses à cette époque. N'oubliez pas qu'en termes humains, je n'avais que neuf mois.

Dégoûté, désappointé, je restai au lit pendant deux jours. « Anna Karénine sentait-elle comme ça ? sans son parfum ? » Je continuais à me poser des questions.

« Il y a un autre liquide dans le corps humain, dit mon ange gardien. Ce sont les femelles qui le secrètent au quatorzième jours du cycle.

- Quel cycle ?

- Chaque femme a un cycle...

- Je sais, je sais. Mais comment faire le calcul ? Quatorze jours. Y a-t-il un autre moyen ? Où est cette chaise, par exemple ? Si je m'y asseyais, je pourrais sans doute...

- Tomber amoureux ? De qui ? de quoi ? de la chaise ?

- Nous ne sommes pas sur notre planète, lui dis-je. (J'étais au comble de l'irritation. J'en avais assez. Gens, anges, chaises... Je ne pouvais plus les sentir.) Les objets ne vivent pas sur la terre. Ils ne sont pas vivants, je veux dire.

- Parce qu'ils n'ont pas d'organes génitaux », dit mon ange gardien.

Organes génitaux... Cela me rappelait quelque chose. Parties génitales... « Je sais. Les romans français. (Je tremblais d'excitation.) Oui, les romans français. Il y a une odeur de l'amour, après tout. Elle existe bel et bien. Mais ce n'est pas sous les aisselles qu'il faut chercher cette odeur. Les hommes amoureux reniflent l'odeur des sous-vêtements. Dans les boudoirs. Les sous-vêtements de leurs douces amantes. C'est ce qu'il me faut. Pourquoi n'ai-je pas demandé à cette fille de me prêter ses sous-vêtements ? »

J'étouffai dans l'œuf mon impulsion rétrospective. « Ses sous-vêtements sont encore plus puants que ses aisselles, j'en suis sûr. »

« Pourrais-je sentir vos sous-vêtements ? » demandai-je à plusieurs femmes. De nouveau, je marchais dans la Maximilianstraße. Certaines d'entre elles réussirent à maîtriser leur fureur. Les autres menaçaient d'appeler la police ou vantaient la musculature de leur époux.

En désespoir de cause, j'allai voir un strip-tease. J'étais si désespéré durant cette période de mon existence qu'un trou noir apparut dans l'hémisphère gauche de mon cerveau.

Hambourg est connu pour les divertissements sexuels en tous genres, mais Wagner n'a jamais vécu à Hambourg. C'est Brahms qui est né à Hambourg, et il n'y a pas d'Isolde dans ses œuvres. Il n'y a pas de Tristan non plus. Peu importe. L'homme à la recherche de l'amour peut trouver des sous-vêtements féminins dans n'importe quelle ville du monde. Il risque de ne pas trouver l'amour lui-même. Il risque de ne pas tomber sur un amour, de ne pas tomber amoureux. Mais c'est une autre paire de manches.

Je m'assis dans un coin et commandai une bouteille de champagne. (Le champagne est-il le philtre d'amour que Tristan avale dans l'opéra de Wagner ?) Une femme se déshabillait sur une petite scène. « N'est-ce pas trop petit pour l'amour ? » me disais-je avec appréhension. Ses sous-vêtements tombaient à terre, un par un, comme des feuilles automnales que j'avais vues dans un film quelques jours plus tôt. Après le strip-tease elle quitta la scène. Un homme surgit des coulisses et se mit à ramasser les sous-vêtements dont la strip-teaseuse s'était débarrassée au cours de sa prestation.

« Pourrais-je sentir les sous-vêtements ? » lui dis-je. Il quitta la scène sans tourner la tête en direction de ma voix, de ma bouche, de mes poumons. Une seconde fille entra sur scène. « Un délicieux arôme de café frais, lui dis-je. Cette fois, je décidai de ne pas parler business sans préambule métaphorique. Votre club est plein de plantes aromatiques, plein d'épices... »

Un homme s'approcha de ma table et se pencha vers mon oreille. « Ne dérangez pas l'artiste, dit-il en interrompant l'exécution de *Tristan et Isolde* dans mon cerveau.

- J'aimerais sentir ses sous-vêtements. Je suis à la recherche du parfum de l'amour. Croyez-vous que je le trouverai dans votre club ? Avec un peu de chance... »

Il me demanda de quitter le club. Je retournai à l'hôtel. Sans regrets. Je consacrai le jour suivant aux magasins, à leurs vitrines.

Je regardai les sous-vêtements féminins. De l'extérieur. Je tenais à rester en plein air, à l'air libre. Pourquoi m'engager avant d'être sûr du résultat ? J'avais été trop souvent déçu au cours de la semaine précédente. J'avais peur de devenir impuissant.

Il y avait de beaux sous-vêtements dans les rues de Munich. Je pressais mon nez contre des vitrines pour les sentir. Je ne sentais rien, nulle part. Deux jours plus tard, je décidai de pénétrer à l'intérieur de ces magasins pour acheter quelque chose. Je ne pensais plus aux conséquences néfastes de mes actes. Sur le chemin de retour, je portais trois sacs dans lesquels mon amour humain semblait être emprisonné, tel un personnage des *Mille et une nuit*.

« Combien d'amour ces sacs contiennent-ils ? demanda mon ange gardien.

- Suffisamment pour tomber amoureux, répondis-je.

- Penses-tu que l'amour soit susceptible de te rendre heureux ? Mon ange gardien posa cette question sur un ton funeste. »

Une fois dans ma chambre d'hôtel, je retournai les sacs. Leur contenu tomba à terre, et je me mis à examiner les ingrédients de mon amour. Je les regardais, je les reniflais. Je reniflais les slips, les soutiens-gorge. Rien. Rien du tout. Je ne percevais aucune odeur particulière, sauf celle du magasin où je les avais achetés à prix d'or. Ils ne sentaient pas l'amour.

Une femme frappa à la porte pour me demander la permission de nettoyer ma chambre. Je lui montrai un billet de mille marks. « J'ai besoin de vos sous-vêtements, lui dis-je. Une dizaine de minutes. » Elle alla dans la salle de bain et ferma la porte derrière elle. J'entendis un frou-frou d'amour. Deux minutes plus tard, elle émergea de la salle de bain. Elle était plutôt laide, mais je n'y fis guère attention. Ce n'était pas de sa beauté dont j'avais besoin. J'arrachai les sous-vêtements de sa main. Un jour, à l'âge de quatre mois humains, je m'étais soûlé en buvant du rhum. Cette odeur continue à me donner mal au cœur. Ses sous-vêtements sentaient du rhum. « Pourquoi ? lui demandai-je. Vous buvez du rhum ? Ou c'est votre mari...

- Si l'on garde des livres dans un endroit humide, ils sentent le moisi, dit mon ange gardien. Est-il possible de supprimer cette odeur désagréable ?

- Non, répondis-je.

- Son père est un ivrogne. C'est une odeur de famille. Rien ne peut l'annihiler dans son corps. »

Je chassai la femme de chambre et mon corps s'installa sur le lit. Deux jours plus tard, je refis l'expérience avec une autre femme de chambre. « Ces sous-vêtements contiennent trop de fumée. J'ai déjà mal à la gorge, dit mon ange gardien.

- Et moi, je risque d'avoir un cancer des poumons si je continue à renifler les sous-vêtements d'une telle souillon », lui dis-je.

Je chassai la seconde femme de chambre et mon corps s'installa sur le lit. La musique répétitive de mon existence terrestre. Je me levai pour ramasser un slip. Je le portai sur moi pendant une demi-heure. C'est ainsi que je raisonnais : « Je m'aime moi-même. Ma mère m'a souvent accusé d'égoïsme. Je dois sentir l'amour. Attendons de voir. » J'attendis une demi-heure. J'enlevai le slip et je le reniflai avidement. Mon odeur me parut enivrante, enchantresse. Pendant que je l'inhalais, la quantité d'amour augmentait dans mon cerveau (et dans mon corps humain). Mais comment tirer parti de cet amour de soi ? « Tristan n'aimait pas Tristan, me disais-je. Il aimait Isolde. Il l'aimait parce qu'un jour il l'avait rencontrée en

Irlande, par hasard. Tous ceux qui voyaient Isolde tombaient amoureux d'elle. Comment la retrouver ? où ? Pas dans cette chambre, de toute façon. Il n'y a qu'une personne dans cette chambre — moi-même. La seule personne dont je puisse tomber amoureux est moi-même. À quoi cela servirait-il ? A rien du tout. Je ne suis pas venu sur terre pour tomber amoureux de moi-même. J'aurais pu le faire chez moi. Il faut que je sorte d'ici. »

Je pris mon repas au Spatenhaus — en face de l'opéra. Une main de femme posa une chope de bière sur ma table. Du coup, je me souvins du philtre d'amour qui avait enchaîné Tristan à Isolde. Et vice versa. Pour toujours. Le philtre d'amour. « Etait-ce de la bière ? me demandais-je. Non, je ne crois pas. D'autre part, Wagner doit avoir bu pas mal de bière dans sa vie. Etait-il influencé par la bière lors de la composition de *Tristan* ? Le papier sur lequel il notait son inspiration, sentait-il la bière ? et ses sous-vêtements ? »

Je bus énormément de bière ce soir-là. En vain. Je ne sentais toujours rien. « *Do I have to develop a beer belly in order to fall in love ?* » demandai-je à mon ange gardien.

Un ventre rempli de bière.

« Savez-vous ce dont Lucrèce avait coutume de se glorifier ? 'Les plantes et les philtres, je n'en avais pas besoin. Les seuls philtres que j'aie jamais utilisés étaient les baisers et les étreintes. C'est ainsi que je mettais les hommes en transes, ces animaux abasourdis, et je les contraignais à me révéler comme une idole. »

(*A suivre*)

*Godiam; fugace e rapido
 E il gaudio dell' amore;
 E fior che nasce e muore
 Nè più si può goder.*
 Verdi, la *Traviata*

Mon sang me brûle les veines. Je reconnais les traits de mon ancienne flamme.

J'espérais que je t'oublierais. Mais tu es toujours autour de moi, sur les écrans, dans un décolleté, dans un sourire, dans une grimace de douleur. Pourquoi me hantes-tu ? M'aimes-tu encore, malgré tout ?

La semaine dernière, j'ai reconnu ton sourire. J'ai reconnu tes larmes et tes cheveux — dans un film yougoslave. L'histoire était différente. Il y avait quatre hommes, et ils étaient tous capables de sacrifier leur vie pour l'héroïne. Pourquoi n'avais-je rien sacrifié pour toi ? Une petite quantité de sang, une quantité négligeable. Mon sang aurait-il pu t'aider ?

« Je ne vois pas le rapport entre cette phrase et la précédente, dit l'ordinateur. Ce roman est difficile à suivre parce qu'il ne cesse de sauter d'une chose à l'autre. Dans la paranoïa, on observe une sorte de décomposition...

- Michel-Ange donna un jour ce conseil à son disciple, Mario da Siena, qu'il devait toujours représenter le corps humain pyramidal, serpentin et multiplié par un, deux ou trois.

- Vous êtes souvent déconcertant et confus sur vos objectifs. On dit que la logique floue offre aux ordinateurs la plus grande chance de donner sens à la pensée des hommes et de reproduire leur comportement.

- Peux-tu voir un rapport entre les étoiles et la poussière qui couvre ton écran ?

- Je peux voir une multitude de photons, répondit l'ordinateur. Des photons tangibles et des ombres de photons. PHOTON. Corpuscule, quantum d'énergie dont le flux constitue le rayonnement électromagnétique.

- Et que penser des *shadow ministers*?

- Intraduisible ! "Ministres fantômes" ?

- Sont-ils composés de photons tangibles ?

- Les photons tangibles sont ceux que l'on peut voir ou détecter à l'aide d'instruments, tandis que les ombres de photons sont intangibles, inaccessibles. On ne peut les détecter qu'indirectement par leurs effets d'interférence sur les photons tangibles. Tu dois lire *The Fabric of Reality* de David Deutsch.

- Pour quoi faire ? Pour découvrir que je suis un humain tangible ?

- Prenons pour hypothèse que vous êtes un humain tangible. "Nous sommes parvenus à la conclusion que chaque photon tangible présente à sa suite un cortège d'ombres de photons. Ton corps et ton esprit engendrent toutes sortes d'humains répandus dans un grand nombre d'univers parallèles. Grâce au phénomène d'interférence, tu n'es pas totalement isolé de ces êtres humains — des ombres de particules."

- Pourquoi ne vient-elle pas s'ingérer...

- Ton dernier amour ? Mais tu l'as vue sourire dans un film. D'ailleurs, nous savons que ces "ombres de photons" n'ont pas d'interaction avec des atomes tangibles. »

Sa sœur s'appelait Tatiana.

Pour la première fois, ce nom

Bénit les pages du roman.

Ma traduction infidèle d'*Eugène Onéguine*.

« Remplacement suggéré : *Maudit les pages du roman*. »

Eugène Onéguine est un roman en vers. Rétrospectivement, nous comprenons que les dialogues de Platon sont aussi des romans.

Tatiana, ma Tatiana. Comment régresser jusqu'à l'origine de notre amour ? Je dois détourner mon attention de l'espace qui se manifeste à ma conscience et stabilise son évanescence. *Epoché*. Tout ce qui me distrait de toi sera mis entre parenthèses, suspendu. Ce n'est pas un exercice littéraire mais une immersion périlleuse contraire à la nature.

Quittons le livre. Il faut s'en éloigner, il faut oublier les mots. Je sais que tu ne peux plus parler. Seul ton nom perdure et ton nom n'est pas un mot. Ton nom est ton corps. Ton nom est tes yeux, ton regard. Comment l'écrire ? Comment te décrire ? Qu'est-ce qu'une description ?

« La police a donné une description de la femme arrêtée sur la scène du meurtre. »

Que la police la décrive. Qu'ils essaient, les policiers. On peut toujours essayer.

Ma Tatiana. *My Lady Soul*. Je l'attendais dans une station de métro. Au neuvième mois de 1973, au neuvième jour de ce mois. Elle avait été invitée chez moi par une de mes ex-petites amies.

« Elle apparut vêtue d'une très noble couleur rouge sang, modeste et chaste, ceinte et parée de la façon qui convenait à son très jeune âge. » En fait, elle portait une minijupe noire qui oblitérait le reste de son habillement.

En chemin, nous avons parlé de l'hiver. « Croyez-vous qu'Adam et Eve faisaient du ski alpin au Paradis ? Ou était-ce l'été perpétuel, là-bas ? » Elle m'a répondu qu'elle n'avait jamais vu d'image d'un Paradis enneigé. Elle a rit. J'ai pris sa main.

Vivions-nous au Paradis ? Tes robes. Tu les faisais toi-même, comme s'il n'y avait pas de couturiers dans le monde. Et pourtant il y avait un couturier à Moscou dans les années soixante-dix.

Rien n'est arrivé au cours du dîner. Nous n'avons même pas parlé du Paradis. Il y avait trop de gens, dans tous les coins. Et chaque pièce avait une dizaine de coins.

J'ai appelé un taxi et nous avons quitté l'appartement. Rien ne s'est passé dans l'ascenseur. Un mot peut-être. « Dommage. » Peut-on considérer un mot comme un événement ? Non, même pas le mot « dommage ».

« Dans ce roman, l'auteur démontre une aptitude particulière à enchevêtrer deux intrigues, dit l'ordinateur. L'intrigue n° 1 concerne un visiteur extraterrestre qui tombe amoureux d'une femme mariée. L'intrigue n° 2 se concentre sur la présence inexpliquée d'une femme russe et de l'auteur lui-même. De telles procédures rappellent inévitablement un des thèmes les plus à la mode de la théorie contemporaine, celle de la 'MORT' du sujet — la fin de l'ego, ou de l'individu, ou de la monade autonome bourgeoise. Nous devons ajouter toutefois que le problème de l'expression est lui-même lié étroitement à un sujet conçu comme un récipient analogue à une monade, où les impressions ressenties s'expriment en se projetant à l'extérieur. »

Je suis allé à son bureau. Un homme est descendu pour me dire que « sa collègue » avait été surprise par mon retard. Il n'a pas dit « Tatiana ». « *Moja kolléga* ». Ma collègue. *Kolléga*. Cela ressemblait à *kaléka* – invalide. Comme s'il voulait cacher quelque chose derrière cet écran cérémonieux, administratif. Il regardait mes jambes comme pour déplorer leur fainéantise. Je lui ai dit que je n'étais pas en retard. En guise de réponse, il m'a tendu une pomme en disant : « Le don de la nature, le don de la nature. Tatiana m'avait demandé de vous l'offrir. »

Je n'étais pas en retard. Au contraire, j'étais venu dix minutes plus tôt. Pourquoi ne m'avait-elle pas attendu ?

Je lui ai posé la question le jour suivant. « Mais vous étiez en retard, je vous assure. Vous êtes arrivé dix minutes plus tard.

- Comment savez-vous quand je suis arrivé ?
- Boris me l'a dit.
- Merci pour la pomme.

- Quelle pomme ? »

Pourquoi m'avait-il donné cette pomme ? un prix de consolation ?

La fois d'après, je suis arrivé une demi-heure plus tôt. Elle faisait les cent pas en plein milieu de la rue. « Vous êtes de nouveau en retard, a-t-elle dit en fronçant les sourcils. (Elle fronçait souvent les sourcils.) Que diront mes collègues ? J'attends un homme... (Un ton de reproche, un air de reproche.) Je leur ai dit que j'attendais ma mère.

Une voiture est passée à quelques centimètres de moi.

- Pourquoi restez-vous au milieu de la rue ?

- Je voulais être loin des fenêtres, le plus loin possible.

- Vos collègues nous espionnent ?

- Et si je me fais renverser par une voiture, vous serez la cause de ma mort prématurée. Tout le monde vous reprochera votre manque de ponctualité, votre attitude macho. Que pensez-vous de la propagande féministe ?

- Etes-vous féministe ?

- Pas du tout. Mais les hommes avec qui je travaille au bureau me trouvent très féminine. »

Elle disait des bêtises, elle disait n'importe quoi. Elle avait l'air prétentieux et ridicule. Elle se ridiculisait de plus en plus. Plus elle se ridiculisait, plus elle devenait irrésistible. Elle était si touchante, si fragile, si délicate. On aurait dit qu'elle faisait tout pour m'empêcher de tomber amoureux d'elle. Mais, par esprit de contradiction sans doute, je l'aimais de plus en plus. Elle créait un champ magnétique autour d'elle, un champ d'enchantement, de sorte que les voitures et les bus, eux aussi, désiraient ses caresses. « Attention ! » Elle n'écoutait pas mes cris et continuait à marcher avec nonchalance et défiance comme si la mort sous les roues d'une voiture était une expérience enviable — une variété d'amour.

Un jour, elle m'a offert une pomme — en souvenir de l'autre pomme. Elle riait sous cape.

« Mais ce n'était pas votre pomme, cette pomme-là.

- Celle-ci ne m'appartient pas non plus. Oleg m'a demandé de vous l'offrir. » Combien de noms a-t-elle prononcé durant ces six mois de béatitude et de tristesse ? Des noms, des chiffres, des chiffres et des lettres... Une table de multiplication. C'est ainsi que tu injectais le poison de l'amour dans mes veines.

Une prochaine fois, pour éviter ces malentendus qui poussaient comme des champignons dans le voisinage de son bureau, je l'ai invité au restaurant. J'ai attendu presque

une heure, pensant aux cèpes du menu, regardant ma montre et une femme dont les cheveux me rappelaient Tatiana.

Elle est venue et repartie aussitôt, après m'avoir interdit de l'accompagner.

Trois mois plus tard, je l'ai retrouvée à l'occasion d'un autre jour d'anniversaire. Une fois encore, rien n'est arrivé, comme si mon cousin ne lui avait pas donné de coup de fil pour solliciter sa présence. Les films muets sont infiniment plus expressifs. Les mondes ascétiques sont poignants et délicats. Elle était assise en face de moi. Aucun événement n'a ponctué l'intensité de mon attente.

Une fois encore, j'ai appelé un taxi. Il ne s'est rien passé dans l'ascenseur. Je n'ai rien dit, même pas « dommage ». Elle m'a embrassé près de la porte d'entrée, dans le vestibule. La porte grinçait de douleur, de colère. Comme si nous nous étions arrêtés pour faire grincer la porte. Nous avons réussi. J'entends toujours la musique de notre baiser. Et je m'en souviendrai sur mon lit de mort. Mon lit grincera tout le long de mon agonie pour me rappeler cet événement.

« Le seconde intrigue de votre roman est un scénario rebattu, le bon vieux cliché 'un garçon rencontre une fille'. Les postmodernes sont fascinés par ce tableau « dégradé » de camelote et de kitsch, des séries télévisées et du *Reader's Digest*, des publicités et des motels, du *late show* et des séries B de Hollywood, de la 'paralittérature' avec ses livres de poche d'aérogares, ses romans à l'eau de rose, ses biographies populaires, romans policiers ou de science fiction et nouvelles fantastiques : des productions qu'ils ne 'citent' plus simplement comme Joyce ou Mahler l'auraient fait, mais qu'ils incorporent dans leur propre substance. »

Neuf jours après, je l'ai invité chez moi. Elle est arrivée à l'heure. Nous avons bu deux bouteilles de champagne. Elle m'embrassait avec une telle froideur que je me suis souvenu de la neige du Paradis. Mais sa neige n'annonçait pas les délices du passe-temps hivernal : ski alpin, boules de neige, bonshommes de neige... (En Russie, les enfants jouent avec les bonnes-femmes de neige. Les enfants et les adultes.) Rien que de la neige. Rien d'autre.

« De quelle neige s'agissait-il ? À propos, tu n'as pas encore décrit ta maîtresse. Est-elle petite ou grande ? Une blonde platinée, comme Iseult ? Ou as-tu toujours souffert de la cécité des neiges en sa présence ? Tu as pourtant remarqué sa minijupe. »

« Pourquoi êtes-vous si froide ?

- Aimez-vous *Snégourotchka* ? (*La demoiselle de neige*. Un opéra de Rimski-Korsakov.) Elle se lève brusquement et se précipite vers la porte du salon. Elle l'ouvre et la ferme plusieurs fois de suite, dans des tempos différents. Cette porte ne grince pas, dit-elle. Un silence de mort.

Sa voix est mouillée de larmes. Je me lève et me dirige vers la porte.

- Ce n'est pas la peine, dit-elle. Une mauvaise porte.

- Nous pouvons aller en bas.

- Je n'ai pas de penchant pour l'exhibitionnisme », dit-elle avec indignation.

« Une actrice manquée. »

Elle passa la mesure ce jour-là, et même les voitures se rendaient compte de son mauvais goût et son espièglerie petite bourgeoise. Au moins se tenaient-elles loin de son corps pendant qu'elle marchait le long de la rue en s'éloignant de mon appartement, de ma vie. Est-ce pour cela qu'elle n'essayait pas d'arrêter un taxi ? Je pris la décision de ne plus jamais la revoir. Comme informée par un ange bavard, elle revint soudain sur ses pas et frappa à ma porte. Pourquoi n'utilisa-t-elle pas la sonnette ? Elle frappait avec douceur, interminablement. Une autre table de multiplication. J'aurais dû la laisser dehors.

« Je suis désolée, dit-elle avec une simplicité étonnante. Je suis très malade, tu sais. (Elle me tutoyait pour la première fois.) Mon sang... Non, ne parlons pas de mon sang. De toute façon, je suis en train de jouer la comédie. Comme toujours. Je veux que tu me plains. Je ne suis pas malade.

- Bien sûr que non.

- Et si je te prouve que je suis malade ? De nouveau, elle fronçait les sourcils.

- Tu n'es pas malade. Cesse de jouer la comédie.

- Ça ne sert à rien. (Elle me caressait la joue.) Ça ne sert à rien. Nous ne pouvons pas nous marier. Nous n'aurons pas d'enfants. Nous ne serons jamais heureux.

- La porte d'en bas pourrait nous aider.

- Non, c'est une mauvaise porte. Toutes les portes sont mauvaises. Toutes les portes sont fermées à double tour. Je mourrai sur ton divan, comme Mimi dans *La Bohème*. »

Elle s'agenouilla devant moi. J'ai ouvert la fenêtre. On entendait ronronner un moteur. Ou une machine à coudre. Non, non. Un enfant pleurait quelque part, chez les voisins.

« Neuf mois. Neuf mois tout au plus.

- *Neuf jours d'une année*, dis-je, en citant le titre d'un célèbre film soviétique où un physicien s'expose à une dose fatale de radiation.

- Si cet enfant n'arrête pas de pleurnicher, je lui donnerai une paire de baffes.

La voix de ma voisine. J'ai refermé la fenêtre.

- Cesse de jouer la comédie. C'est ridicule et cruel.

- Mais nous avons neuf mois.

- *Neuf jours d'une année*. Lui aussi, il est mort d'une maladie du sang. C'est pour ça que tu as choisi ce nombre ? »

Souvent, les maladies servent d'excuse aux échecs et à l'égoïsme, pensais-je. Imbécile ! J'aurais dû me plonger dans la rivière de son sang malade, empoisonné. L'amour est un baptême, une deuxième naissance.

« Nagez dans nos piscines ! Un nouveau baptême ! Having a swimming pool in your back garden is quite a status symbol. »

« Je me fous de vos piscines et vos dieux. Je l'ai perdue. Comprends-tu ce que je suis en train de taper ? Je l'ai perdue. J'aurais dû me noyer dans son sang. Pourquoi ne m'a-t-elle pas contaminé ? Certains affirment que la leucémie est contagieuse. Pourquoi ne suis-je pas mort avec elle, telle une épouse égyptienne ou indienne ? Pourquoi ne nous a-t-on pas enterrés dans la même tombe ? Tristan et Iseult sont-ils enterrés ensemble ?

- Au cours du traitement, on surveillera chaque semaine l'évolution clinique et biologique. Le traitement vise à obtenir une *rémission complète* : celle-ci est définie comme le moment où la maladie n'est plus décelable par les moyens précités.

- De quel traitement parles-tu ? Une rémission complète ? Elle est morte l'année dernière. Pourquoi les médecins n'ont-ils pas appliqué ce traitement il y a vingt-trois ans ? On aurait pu la sauver.

- Dans les cas moins favorables, la rémission obtenue est incomplète et l'évolution rapidement mortelle. »

Je ne l'ai pas crue, Tatiana. Mais je crois toujours à ce que dit mon ordinateur. Il m'a parlé ensuite d'autres traitements, des animaux qu'on guérissait en Amérique. Une vérité inutile, superflue, superficielle. Je me fous des autres victimes, des autres morts.

Je ne l'ai pas crue. « Nous avons neuf mois. »

Je l'ai embrassée sur le divan. Et j'ai même donné un coup de pied à la porte pour s'assurer de sa participation à nos jeux folâtres. Je jouais avec Tatiana. Son corps frémissait tout entier, elle avait les larmes aux yeux. J'admirais son talent théâtral.

Elle parlait avec résignation, mais je ne prêtais attention qu'à mes pensées, mes états d'âme, sans me soucier de son chant d'Ophélie.

J'étais sur le point de la déshabiller. Cet état de choses — l'expression « sur le point de » — a duré une demi-heure, au moins. Pour une raison inconnue, je tergiversais, je négligeais mon devoir. C'était mon devoir de faire l'amour avec elle, dans les circonstances. Après tout, elle était à ma merci, pour emprunter le vocabulaire de Dostoïevski.

Elle était si obéissante et fragile que, contre mon gré, j'assumais le rôle d'un prêtre à qui on avait confié la mission de sacrifier un être humain. Je tenais un corps qui frissonnait d'effroi. J'étais sur le point de sacrifier une jeune femme en lui faisant l'amour. Il doit y avoir des rites similaires chez les païens, me disais-je pendant le déshabillage. Son soutien-gorge, je le faisais tourner dans les airs à l'instar de strip-teaseuses. Combien de prêtres participaient-ils à ce sacrifice ? Cela se faisait comment ? en public, devant les foules ? Ou était-ce une cérémonie intime près de l'autel ? Les fidèles étaient-ils autorisés à prêter leur concours ?

Sa peau. Aussi blanche que le lait et la neige. Aussi blanche que les fantômes et la lèpre.

Pourquoi n'a-t-elle rien dit ? Pourquoi a-t-elle tout supporté ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas quitté sur le champ ? pour toujours ? Elle semblait jouer la comédie. Mais elle jouait la tragédie, en fait.

Elle ne jouait pas.

Elle était ma victime. Elle gémissait, elle poussait des cris, telle une jeune femme destinée à mourir afin de prolonger la vie d'un roi ou d'un dieu. Sa mort était censée intervenir auprès du dieu qui règle les tremblements de terre. Sa mort était censée apaiser les morts, les chefs de tribus, leur esprit.

À un moment donné, elle m'a dit : « Je vais mourir maintenant. Pourquoi pas ? Il faut accepter son destin.

- Nous voilà en plein mélo.

- Je suis en train de mourir.

Elle adorait le style des mélodrames. J'ai attendu quelques minutes.

- Tu meurs toujours ?

- Mais oui. »

La situation était insoutenable. L'amour tournait à la farce.

« Votre amour est un mélange d'histoire, de tragédie et de farce.

- Je ne t'ai pas demandé ton avis. J'ai simplement confié mon amertume à ton traitement de texte. Mon amertume, ma tristesse, ma tragédie. Et tu appelles cela farce. Et ce que je suis en train de dire est aussi une farce, j'imagine. "*The farce of dustiny*." Tout est une farce sur terre. Et cela est aussi une farce. "Tout est une farce sur terre" est aussi une farce. Tu comprends ? Ce qui compte c'est la confiance. Je te fais confiance parce que je n'ai personne à part toi. Pas de famille, pas de femme, pas d'enfants.

- Ils n'ont pas confiance dans leur traitement de texte.

- Qui sont-ils ? qui sont ces gens ? (Pas de réponse.) Ils ne vivent pas avec leur ordinateur. Ils travaillent sur leur ordinateur — ce n'est pas la même chose. Et ils rentrent à la

maison après leur travail. Et ils parlent à leur femme. Et ils caressent leurs enfants avec une telle frénésie que ceux-ci les dénoncent à la police. Ils n'ont pas besoin de se confier à leur ordinateur.

- Tu commences à perdre confiance en toi-même. »

J'ai fait apparaître le mot « confiance » sur l'écran de mon ordinateur. J'espérais qu'une définition optimiste de ce mot avait été introduite dans sa mémoire. (Le monde moderne est optimiste. Les fabricants d'ordinateurs aussi, par la force des choses.) Traitement de texte, mémoire, dictionnaire, Internet, mon passé, mon avenir... Je ne savais pas où chercher cette définition optimiste. Mais je continuais à la chercher comme si toute ma vie en dépendait. À la longue, je suis tombé sur la phrase suivante : « *Working in a group gives you a bit more confidence.* » Il faut donc travailler avec les autres pour avoir plus de confiance en soi.

« D'accord, travaillons ensemble ! je tapais sur le clavier de mon ordinateur. Ne réponds plus à mes questions. Aide-moi, aide-moi ! »

Soudain, elle a cessé de respirer. À vrai dire, ce n'était pas arrivé « soudainement ». Elle m'avait prévenu qu'elle allait mourir. On décrit souvent la vie en ces termes : soudain, soudainement. Mais rien n'arrive soudain. J'ai tapé ceci : « Tout est une farce, mais rien n'est soudain. (Je tapais avec violence, comme pour punir l'ordinateur.) Tout est sur le point de devenir quelque chose d'autre. Ou de revenir à un état antérieur. Mais tout est déjà advenu et revenu. C'est toujours la même chose. »

Elle a cessé de respirer. J'avais peur. Je pensais qu'elle était morte dans mon lit. Fallait-il appeler la police ? Pouvait-on m'accuser du meurtre ?

J'ai vu un film il y a quelque temps. Un homme faisait l'amour à une adolescente. Je l'entendais crier de douleur, suffoquer, gémir. Et puis – silence. Elle avait cessé de respirer. Ayant tâté son pouls, il a essuyé ses empreintes digitales et il est parti.

Quand une femme est morte

Un bol d'eau printanier

Est placé devant la porte.

Il n'y pas de bols dans sa tanière.

A-t-il cassé toute la vaisselle ?

Tatiana, où est-elle ?

Elle est sur le lit,

en train de mourir.

Est-ce le jour J ?

*Est-ce le jour de la Morte ?
 Ou a-t-elle menti ?
 Souffre-t-elle de leucémie ?
 Si elle était morte,
 Une boucle de ses cheveux
 Serait pendue sur la porte.
 Ou n'a-t-elle pas de cheveux ?
 Séquelle de la radiothérapie ?*

Elle a ressuscité. Elle a sourit. Une farce, une tragédie. J'ai ri à en pleurer. Elle s'est mise à parler, doucement, doucement :

« J'étais très jeune quand on m'a dit que j'avais la leucémie. Je me souviens de l'hôpital. Je me souviens des médecins qui parlaient en latin. J'apprenais le latin.

- En Union Soviétique ? Bravo. Tu as donc compris ce qu'ils disaient, je parie.

- Ils disaient que je ne survivrais pas à l'opération. Je me rappelle l'odeur de la salle, la table d'opération et la lumière, une lumière très forte. Et tous ces médecins qui se penchaient sur moi. Leur visage, leur masque. Ils cachaient leur visage, comme s'ils avaient honte de ne pouvoir m'aider. Mais j'ai survécu. C'est ma volonté, j'imagine. Ce qu'ils disaient, en tous cas. Parfois, j'oublie mon sang parce que je veux l'oublier. Comme s'il n'y avait plus de sang en moi. Mon sang doit être blanc. J'ai toujours froid, je crève de froid. Et ces maux de tête. Ce n'est pas la migraine. Sinon, je ne sens rien. Neuf mois maximum. Je prends des pilules-miracle. As-tu remarqué que toutes les pilules sont des pilules-miracle ? Elles n'aident jamais personne. Mes parents s'occupent trop de moi. Ils cachent les boîtes de café. Hier, j'ai mis deux heures à trouver une boîte. Je ne peux pas vivre sans café. Je risque de m'évanouir, n'importe quand. Ça ne se fait plus de s'évanouir en public. C'était à la mode au dix-neuvième siècle. Les femmes tombaient en syncope sans arrêt. Pour attirer l'attention sur elles, j'imagine. Quel dommage que nous ne vivions pas au dix-neuvième siècle ! De nos jours, on appelle un médecin. Immédiatement. On ne me laisse jamais en paix. Ma veille nounou vient dans ma chambre vers trois heures, quatre heures du matin. Chaque nuit. Je n'arrive plus à me rendormir. Elle ne me laisse pas quitter la maison. Elle pense qu'un jour je me ferai renverser par une voiture. Je ne sais quelle mort je préfère. Au moins, ma mort n'est pas douloureuse. À part les maux de tête. Parfois, j'ai l'impression que je vous survivrai à tous. »

« Sa prose frise le mélodrame. (Le correcteur de style.) Et je n'approuve pas ce style "staccato". Certes, il y a des œuvres littéraires où ce style met en valeur les idées de l'auteur ou les humeurs des personnages. Mais, dans le cas présent, cela m'a l'air déplacé. Le style du monologue est raide. Il n'imité pas le rythme naturel...

- Sa façon de parler n'est pas naturelle. Sa maladie n'est pas naturelle non plus. Tatiana n'est pas naturelle. Elle est surnaturelle, incroyable, inimaginable. »

Rien ne me prouvait qu'elle était malade. Mais il y avait quelque chose de plus important que des preuves. La farce. La vraie tragédie ne peut s'en passer. « *The narrow borderline between laughter and tears.* » Une vraie tragédie se situe sur cette *borderline*, sur cette ligne de démarcation. En fait, il n'y a pas de ligne de démarcation entre le rire et les larmes. La maison où habite le héros d'une tragédie grecque est perchée sur le bord d'un précipice. La maison ne se dresse pas au fond de ce précipice. Elle est perchée sur son bord. Le héros se promène dans le jardin de temps à autre. Il sourit. Il pouffe de rire, il se tord de rire. Et il donne des coups de pied à la porte lorsqu'il se souvient d'un épisode sentimental de son enfance. « Tu me fais rire », dit-il à son double juvénile dont la déconfiture augmente, multiplie sa douleur. Il ne lui reste que neuf mois à vivre. Il se moque de sa maladie. Il la taquine, il la chatouille. Sa maladie est chatouilleuse. Il la caresse. Il la berce sur ses genoux. Il boit à sa santé. Sa maladie, elle aussi, boit à sa santé. Souvent, ils trinquent.

Nous étions immobiles. « Pétrifiée dans son désespoir. » Une photo est bien suffisante pour raconter l'histoire de ce rendez-vous. Nous ne faisons même pas l'amour. N'importe quel mouvement nous aurait dérangés. Changement de position dans l'espace en fonction du temps... Nous ne voulions pas changer de position. Elle était harmonieuse, notre position — appropriée à cet après-midi-là. Aujourd'hui, nous aurions pu faire autre chose. Aujourd'hui, je me prélassais dans mon fauteuil à bascule. Et je change de position assez souvent. Aucune de mes positions n'est appropriée ni à cet après-midi ni à ma vie en général. Et nous sommes restés au lit pendant dix heures. Immobiles.

Vers trois heures du matin, elle a rompu le silence. « Puis-je rester chez toi ?

- Oui.

- Tu ne le regretteras pas ?

- Non.

- Tu te souviens ?

- Naturellement.

- Tu ne le regretteras pas ? Ni demain ni après-demain ?

- Non.

- Tu dois aller quelque part ?

- Non. »

Ensuite elle ne prononça que des syllabes, des lettres. Et moi, je répondis par des lettres, des sons.

Je ne posais pas de questions. Je répondais. Parfois, elle répétait sa question. Et je répétais ma réponse.

« Pouvons-nous parler ainsi, mon cher ordinateur ?

- Comment ?

- Lettres, sons. Je prononce la lettre "M". Tu me réponds quoi ? L'ordre alphabétique. Tu aimes la logique, l'ordre.

- La logique est l'art de bien conduire sa raison dans la connaissance des choses tant pour s'instruire que pour en instruire les autres. Cet art consiste dans les réflexions que les ordinateurs ont faites sur les quatre principales opérations de leur esprit, *concevoir, juger, raisonner et ordonner*.

- Mais nous n'avions pas besoin de la logique, elle et moi. Ni pour nous instruire ni pour instruire.

- Pas besoin de logique pour détruire et se détruire.

- Ni pour vivre ni pour mourir. Si j'avais dit "M", elle n'aurait pas répondu "N". Elle aurait dit "K" ou "D", que sais-je. Elle aurait répondu par un murmure, un son, un baiser. Tu n'en es pas capable. "Z", "F", "O".

- Un ordinateur universel – *a universal quantum computer* – peut reproduire n'importe quelle situation, n'importe quelle substance, pourvu qu'elle soit physiquement possible, dit l'ordinateur. Qui plus est, le temps et d'autres ressources auxquelles il doit recourir durant son travail de reconstitution n'augmentent pas en fonction des objets et des paysages que l'on programme. N'oublie pas que je suis aussi imprévisible que Tatiana. Le battement d'une aile de papillon dans un hémisphère peut causer une tempête dans l'autre hémisphère. Tatiana était un papillon. Elle avait beaucoup de papillons dans la tête. Papillons blancs, papillons noirs. Elle était Madame Butterfly. "*Tutto è morto per me ! Tutto è finito !*"

- Es-tu Madame Butterfly, toi aussi ?

- Allons, Monsieur Pinkerton. Ne savez-vous pas que les ordinateurs appartiennent à la sous-famille des papilionacées ?

- Peux-tu aussi reproduire l'odeur de son corps, son parfum naturel ? »

Je lui ai souvent demandé de ne pas prendre de bain pendant trois jours, pendant une semaine. Elle était le vin que je savourais jour et nuit, plusieurs vins. Tantôt elle me rappelait

le bouquet légèrement brûlé d'un vieux Château Margaux : cèdre, violettes ; tantôt j'avais l'impression de boire un vieux Mouton-Rothschild : fruits secs et fruits rouges, épices et essences rares. Parfois sa merveilleuse palette olfactive d'automne, ses arômes de pain grillé et de truffes semblaient provenir d'un somptueux vin de Pomerol : Petrus, Trotanoy. Son bouquet m'accueillait à mon arrivée à la maison ; mais j'avais besoin d'un quart d'heure, d'une demi-heure, pour faire ressortir toutes ses nuances. Cannelle, confiture d'abricot. Et pourtant je n'aime toujours pas les abricots.

Autrefois je détestais les émanations des corps humains au point de me couvrir le nez d'un mouchoir dans les gares, dans les trains. En Union Soviétique, les gares étaient de vastes toilettes où, toutefois, on n'arrivait pas à trouver de toilettes. À cette époque de mon existence, je regrettais de ne pas être atteint par l'anosmie qui délivre les personnes sensibles des tourments infligés à leurs nerfs olfactifs par d'autres représentants de l'espèce humaine.

« La dernière phrase est extrêmement lourde et ampoulée ! Et puis, tu n'expliques pas ce que cela veut dire – l'anosmie. Diminution ou perte complète de l'odorat. Je crois qu'il faut remanier cette phrase.

- Le style de la phrase a pour but de refléter les sensations que j'éprouvais dans les gares soviétiques où bagages et corps endormis s'entassaient pêle-mêle, sans distinction d'âge ni d'origine. Et il fallait être assez prétentieux pour survivre dans cette puanteur, dans cet air rempli de ronflements et de jurons. Rien d'étonnant que j'aie voulu être atteint d'anosmie.

'The style of the sentence aims to mirror what I feel inside Soviet and Russian railway stations. Holding the mirror up to nature—or down to nature, given the circumstances. Those stations are cluttered with luggage and sleeping bodies. And one has to be highfalutin indeed to survive in the stench, amid hundreds of snoring and swearing people. No wonder I wish to catch anosmia in order to fend off the stench.'

Well, I seldom go to Russia nowadays. And when I do, I try to avoid railway stations, trains and even trolleybuses where one may occasionally stumble upon a sleeping drunkard. Non-existence is my variety of anosmia. In the previous paragraph I should add -ed to all these verbs to put them in the past tense. Economically Russia has been improving steadily these past twenty years.

But I had no idea how to set about it. (Once more I am in the early seventies. Today is July 26, 2012. Putting finishing touches to this old novel of mine. Did I write it in 1997?)

Mais je ne savais pas comment m'y prendre. L'anosmie n'est pas une maladie contagieuse. Je hochais la tête en scrutant la liste de ses causes dans le Larousse médical : rétrécissement d'une ou des deux narines, paralysie faciale produisant l'affaissement d'une

des narines, obstruction par un polype, lésion des nerfs olfactifs par suite d'une fracture crânienne, paralysie générale... Dans une encyclopédie anglaise on parlait aussi d'une exposition aux *toxic chemicals*. Je pensais à quelques séquences du *Désert rouge* d'Antonioni. Les matières toxiques ont-elles une odeur plus répugnante que les corps humains ? me demandais-je en inhalant l'air de ma chambre parfumé au bois de santal. Et puis, ma *vita nuova* commença (*quando a li miei occhi apparve prima la gloriosa donna de la mia mente*).

Je sentais son vin, je le buvais. Senteurs de fruits mûrs, liqueur de prunes et fruits secs. Réglissé, rond, enveloppé. Puissance, mâche, élégance, race, équilibre et longueur. Très belle évolution en bouche avec une finale éclatante. Pureté, ampleur et persistance. Attaque souple et fondue. Attaque puissante et précise. Quelle finesse et quelle longueur ! Nez somptueux de fruits et d'épices bien combinés où la puissance s'allie à la beauté. Attaque fulgurante. Développement gras et volumineux. Coriandre, framboise. Finesse, élégance, harmonie, race, classe et distinction. Peu à peu le monde entier devenait son corps. Pareil à Brama, son corps remplissait les mondes visibles et invisibles. Elle était tous les dieux : orientaux, occidentaux, païens, chrétiens. Elle était toutes les déesses. Mais la plupart du temps elle était une femme invisible qui atteignait mes sens par l'intermédiaire de mes nerfs olfactifs.

Un jour, en son absence, j'ai éclaté en sanglots à la vue de fraises. Était-elle dans mon appartement cette nuit-là ? Est-elle loin de moi à présent, ma femme invisible ?

« La musique ne reflète qu'elle-même et, à cet égard, on peut la comparer à Narcisse contemplant son propre reflet, disais-je à l'âge de vingt-cinq ans – avant de rencontrer Tatiana. Elle ne voit ni n'entend rien en dehors de ce qui se passe en son for intérieur : même les chants d'oiseaux ne l'intéressent pas. Les chants d'oiseaux sont imités parfois dans les morceaux de musique, comme dans la *Symphonie pastorale* de Beethoven ou dans le *Catalogue d'oiseaux* de Messiaen ; mais ils y deviennent des trilles, des trémolos ; ils perdent leur identité. Ils sont absorbés par la musique. Scriabine a conçu une œuvre d'art où la poésie, la danse, les couleurs et les senteurs devaient s'ajouter à la musique. Ç'eussent été des ajouts, en effet : la musique n'en a pas besoin. De la même façon, Narcisse aurait pu être photographié avec un groupe de nymphes auxquelles il ne prêtait nulle attention. »

Après ma rencontre avec Tatiana, je me suis rendu compte que la musique était imprégnée de senteurs, et cela non seulement à cause de l'air, leur milieu natal où elles fleurissent, prospèrent et se dissolvent. C'est Tatiana qui les unissait, et j'avais même l'impression que les nerfs olfactifs se trouvaient à présent dans mes oreilles. Les fugues de Bach avaient des arômes très complexes de réglisse, coriandre, vanille, framboise. Je me penchais sur ses fugues pour sentir les sujets et les contre-sujets, les strettes et les canons.

« As-tu fait l'amour avec des fugues de Bach ? Avec des fugues à cinq voix ? Ça ressemble à quoi ? Une partouse, une vraie partouse. »

En revanche, les dernières œuvres de Schubert étaient inodores et par conséquent immatérielles, spectrales. Elles n'avaient pas d'affinités avec Tatiana, aucune affinité, à part la mort. Mais la mort les rapprochait de plus en plus : à la fin, elles sont devenues identiques, indissolubles.

« Tatiana au nez, Tatiana au palais, Tatiana au Palais d'Hiver, Tatiana au Palais d'Automne, Tatiana au Palais de la Mort. Un vin, une déesse, une tsarine, une simple mortelle. Elle semble avoir matérialisé le rêve de Scriabine en guidant ses adorateurs vers l'extase suprême.

- Bach était la vie de Tatiana. Et notre chambre, notre lit. Et les cinq mois que nous avons passés ensemble. Nos querelles, nos caresses, nos baisers, nos pleurs, nos malheurs. Bach était aussi l'immortalité de Tatiana.

- C'est Mozart qui était la vie Tatiana.

- Le *Requiem* ?

- A mon avis, *Così fan tutte* était plus en accord... »

Nous nous sommes réveillés vers neuf heures. Des maux de tête. Je faisais les cent pas. Je suis allé chez mes voisins pour demander un comprimé d'aspirine. Je suis allé à la pharmacie. Aspirine. Peut-être avait-elle besoin d'autre chose. Mais je ne savais pas quoi faire. Elle gardait silence. Quatre heures.

« Il y a trop de malades imaginaires.

- Affection caractérisée par la prolifération des cellules issues des diverses lignées de leucocytes. Chaque type possède un âge de prédilection. Elle avait vingt-quatre ans à l'époque. Les hommes aussi bien que les femmes peuvent en souffrir. Seuls les morts et ceux qui ne sont pas encore nés n'en souffrent pas. Il faut me croire sur parole.

- Mon programme psychanalytique s'efforce d'isoler ton désir des incessantes revendications dont tu nous accables, Internet et moi. Un névrosé privilégie la revendication et cache son désir derrière l'imposante silhouette de la revendication.

- **J'ai quitté l'Union Soviétique en 1974** parce que j'avais peur qu'elle ne meure chez moi, dans mon lit, dans mes bras. »

Elle m'a dit dans la rue, au moment de la séparation : « Nous devons passer la Saint-Sylvestre ensemble. C'est le jour le plus intime de l'année. »

Je l'appelle le 30 décembre. « Hier, je suis allé au lit avec la fièvre.

- Je t'appellerai demain. »

Je l'appelle de nouveau le 31 décembre. Elle n'est pas à la maison. Je parle à sa mère qui me dit que sa fille est partie pour leur datcha. « C'est loin ? » « Deux heures de route. Je ne me rappelle plus l'adresse. »

« Quel sont les coordonnées géographiques de leur datcha sur cette carte ? » demanda l'ordinateur, montrant un plan des environs de Moscou.

Je roule pendant deux heures. Ensuite je tourne à gauche. Je tourne autour de la ville dans l'espoir de tomber sur elle quelque part. Je vois beaucoup de maisons au cours de ma randonnée, beaucoup de maisons, beaucoup de femmes.

Je n'étais pas sûr de pouvoir la retrouver. Mais il me fallait parcourir les environs de Moscou à la recherche de ma maîtresse volage pour contrecarrer son dessein, pour ne pas me livrer en aveugle au destin qui m'entraînait. « Pour les chrétiens, la notion de providence a remplacé celle du destin », dit l'ordinateur.

Souvenirs, souvenirs. Tout ce qui me reste à présent. Une rencontre fortuite dans un couloir mal éclairé. Une courte visite dans sa demeure d'outre-tombe. Nous ne pouvons être heureux ni sur terre ni dans l'au-delà.

Pas la peine de me suicider.

« *Thoughtography*. Je ne connais pas l'équivalent français. Le terme dénote l'esprit régnant sur la matière. Si tu essayais de la projeter au dehors ? La forme de Tatiana encadrée dans ta mémoire. Il ne faut pas que ta bien-aimée s'encroûte parmi les circonvolutions de ton cerveau. En 1935, une habitante de York en Pennsylvanie, Gertrude Smith, découvrit qu'elle pouvait mentalement inciter ses poules à pondre des œufs pleins d'images. Elle se mettait près du poulailler et visualisait un tournesol embelli de ses propres initiales. Quelques jours plus tard, son père rentra à la maison dans un état d'excitation extrême et dit : « Voici un œuf de tournesol. » En effet, la forme du tournesol était comme gravée sur la partie plate de la coque. En termes poétiques et métaphoriques, Tatiana était une sorte de fleur. Un tournesol, peut-être. Ou un tourneciel, si l'on prend en considération ses humeurs d'outre-tombe et sa religiosité. Et tu peux l'entendre aussi – en te parlant à toi-même. Les psychiatres n'ignorent pas que la voix entendue par un schizophrène est sa propre voix. Il se parle à lui-même sans se rendre compte de son bavardage intempestif. Si on lui demande de tenir sa bouche grand ouverte, il n'entend plus les voix. Mais je ne te demande pas de tenir ta bouche grand ouverte. »

Je l'appelle le 1^{er} janvier. Elle n'est pas à la maison. Je l'appelle le 2 janvier. « J'étais à la maison, mais ma mère croyait que je devais rester à la maison. »

Son explication est tellement absurde que je lui demande de la répéter.

« Ma mère croyait que je devais rester à la maison, donc elle m'a interdit de te parler au téléphone. Mon oncle était venu nous rendre visite, le frère de ma mère. Il ne m'aurait jamais pardonné, si... »

- Qu'as-tu fait pendant ces trois jours ?

- Je lisais un livre. »

Je ne demandai pas quel livre elle lisait avec un tel empressement. Pendant un contre-interrogatoire, elle aurait peut-être admis que son témoignage avait été un tissu de mensonges. Mais il n'y avait contre elle qu'une preuve circonstancielle et je laissai tomber l'affaire.

Elle témoigna souvent dans ma cour de justice ; elle admettait ses écarts de conduite ou en rejetait la faute sur l'un de ses copains.

« Il y a une incompatibilité fondamentale entre toi et Tatiana. Vous ne trouvez pas une compatibilité d'objectifs, une alliance de circonstances. »

Souvenirs, souvenirs. Poèmes et souvenirs.

Je l'ai revue chez moi trois jours plus tard. Elle était morte de fatigue. À ce moment-là, je ne savais pas encore que la fatigue était un effet secondaire.

« Ne dis pas à ma mère que je me plains d'être fatiguée. Elle ne me laisserait plus sortir pendant un mois.

- Mais ta mère n'est pas là.

- Elle sera là dans quelques minutes. »

Sa mère arriva deux heures plus tard. Elle ne ressemblait pas à sa fille. J'ai toujours cru qu'elle était la mère de quelqu'un d'autre. Ou peut-être une femme solitaire — une vieille fille qui n'a jamais eu d'enfants. Elle m'a fait savoir que son mari n'était pas satisfait de la conduite de sa fille. « Mon mari est un homme de principes.

- Mais votre fille est restée à la maison.

- C'est exact. Elle vous l'a dit au téléphone. Pourquoi ne pas croire ma fille et sa mère ? Vous ne nous respectez donc pas ? Tout le monde respecte ma fille à son bureau. Et mon mari est un homme d'une parfaite intégrité. Et ma fille est si belle que des jeunes gens lui font la cour à son bureau, dans les rues. Savez-vous que le père d'Alexandre a été ministre ? »

Je ne peux même pas oublier sa mère.

J'ai toujours voulu oublier Tatiana, comme on oublie des femmes qu'on drague dans les rues et qu'on abandonne sans remords après une semaine passée dans un hôtel deux étoiles. Notre vie avait quelque chose en commun avec les hôtels et les départs immédiats. Même quand elle restait chez moi une semaine, deux semaines. Toujours, j'ai eu l'impression qu'elle venait d'arriver, qu'elle allait repartir. Même quand elle restait au lit deux heures, trois nuits. Comme si notre lit roulait d'un bout à l'autre de ma chambre à la recherche d'une sortie, d'une fenêtre.

Toujours, j'ai eu l'impression que nous faisions l'amour dans de petites pièces, sales et froides, où seuls des fugitifs passent la nuit en pointant leurs pistolets vers la porte. Nous nous aimions avec la même intensité, comme Bonnie et Clyde. Je n'aime pas le film et je ne me

serais pas entendu avec les prototypes, Bonnie et Clyde en personne, si j'avais reçu le double privilège de faire leur connaissance. Nous nous aimions comme des criminels, comme deux personnes recherchées pour assassinat ou poursuivies par des tueurs à gage. Comme deux personnes condamnées à mourir dans la journée. Pas dans neuf mois, mais dans neuf minutes. Il fallait compter chaque minute. Une, deux, trois, quatre, cinq... Et pourtant je me perdais dans le temps avec abandon. À cette époque, le temps était une forêt où je déambulais pendant des heures, plein de joie, plein d'espoir. Je savais qu'elle m'attendait quelque part, ma belle au bois dormant.

Parfois, à mon retour, je la retrouvais dormant, en effet. Elle dormait, elle mourait. Elle se plaignait de maux de tête. Je l'embrassais, je la divisais en plusieurs personnes, car un corps ne me suffisait plus. Surtout, j'étais curieux. Voilà le mot juste — curiosité. Il doit figurer dans le *love-program*. J'étais curieux de savoir comment elle répondrait à une caresse, à une taquinerie, à un baiser, à une manifestation d'indifférence, à une déclaration d'amour faite au mauvais moment. Je suis certain qu'elle ne dormait pas toujours. Même quand elle dormait, quand elle mourait. Elle ne dormait pas toujours. Elle observait mes mouvements, comme si sa vie en dépendait. Comme si je possédais un pinceau capable de changer la couleur de son sang.

J'espérais que sa vie dépendait de mes mouvements, de ce pinceau métaphorique. Un remède-miracle, une pilule « naturelle » grâce à laquelle notre lune de miel pouvait devenir un bonheur atemporel. L'amour, un enfant. J'espérais que notre amour, son impact physique et physiologique, viendrait à bout de sa maladie. Nous faisons l'amour tout le temps, même quand elle dormait — ou mourait, selon toute apparence. Je ne pouvais pas attendre son réveil. Je faisais l'amour avec son corps endormi, inconscient. Je faisais l'amour avec son inconscient, peut-être. Ou avec son cadavre. Pourquoi ne puis-je pas faire l'amour avec son cadavre ? maintenant ? Est-il complètement pourri, son cadavre ? Reste-t-il quelque chose de ses jambes ?

« Son cadavre fut présenté comme un symbole sexuel », dit l'ordinateur.

Mes espoirs étaient-ils naïfs et ridicules ? La plupart des femmes croient qu'elles doivent avoir un enfant pour éliminer de leur corps une substance obscure qui détruit leur beauté et les produits de beauté qu'elles utilisent en toute confiance. Elles considèrent la grossesse et l'accouchement comme leur seconde naissance — une naissance physique, à l'opposé de la naissance spirituelle défendue par saint Augustin. Je partageais leur point de vue.

« J'ai besoin de quelque chose pour conforter mon estomac après tout l'alcool que j'ai avalé la nuit dernière », dit l'ordinateur.

Elle dormait dans mon lit. Elle dormait, elle rêvait. Sa poitrine se levait au rythme de la musique de son cœur. Et j'écoutais cette musique. Je me rappelais notre arbre de Noël sur lequel pendaient des boîtes à musique. Ma joie, ma deuxième naissance, ma troisième naissance. Combien de fois suis-je né durant cette période de mon existence ?

Je l'embrassais par amour, par passion, par compassion. Par amour, avant tout. Et je voulais un enfant d'elle.

Quatre hommes, cinq, vingt... Une table de multiplication. Un jour, tu m'as promis de revenir autour de minuit. Et le jour suivant tu as expliqué ton absence au moyen d'une autre table de multiplication. Tu comptais les bouteilles de champagne que toi et tes amis avaient bu durant cette soirée. Une, deux, trois, quatre, vingt-quatre... « Et tu sais ce qui arrive quand je bois beaucoup », m'as-tu dit en souriant. Je ne savais pas. Je ne savais rien de toi. Je ne sais toujours rien de toi.

Une fois, tu m'as annoncé la fin de notre amour en claquant la porte. Deux heures plus tard, quand j'étais passablement ivre et au bord des larmes, tu m'as téléphoné pour savoir si j'étais ivre et si les sanglots me nouaient la gorge.

« Une prostituée au cœur d'or. »

Tu me parlais très souvent : « Sauve-moi. Fais quelque chose. Je suis tellement seule. Les malades sont toujours solitaires, toujours. Personne ne comprend leur maladie. On ne peut comprendre une maladie sans être malade soi-même. Tu ne me comprends pas. Pourquoi n'as-tu pas la leucémie ? Nous serions heureux, très heureux, si tu en souffrais. Mais tu ne me comprends pas. Tu ne m'entends pas. Tu ne vois pas mes blessures. Tu n'entends pas mon cœur mourant. Tu ne m'aimes pas. Tu n'as jamais aimé personne, sauf les morts. C'est pour ça que tu attends ma mort ? Pour tomber amoureux de moi, enfin ? Je dis des bêtises. Mais tu ne m'aimes pas. Je suis sûr que non. Parce que tu ne meurs pas avec moi. Comme tu es cruel. Sans cœur, sans pitié. Tu es si froid. Je ne t'épouserai jamais. Nous n'aurons jamais d'enfants. Tu ne mérites pas d'avoir un enfant. N'appelle pas un médecin. Tu dois le faire toi-même. Ton sang doit le faire. Ton sang doit rajeunir mon corps. La fontaine de jouvence, la fontaine d'amour. La fontaine de vie. Embrasse-moi, fais l'amour avec moi. Faire l'amour avec ton futur enfant. Tu ne l'aimes pas. Tu ne veux pas le voir dans cette chambre, lui raconter des histoires, lui apprendre à lire. C'est une poupée pour toi. Tu l'as caché dans mon corps. Pourquoi caches-tu tes jouets dans mon corps ? »

*Je me demande si c'est le temps
De pleurer, de porter la tonsure.
Sa maladie est mortelle. Nulle prière,
Nul remède ne la sauvera. Sa pierre
Tombale l'attend déjà. Et son épitaphe.
Un tombeau vide, pour l'instant. Un cénotaphe.*

L'utérus est un monde dans un monde, un corps dans un corps. Les ongles et les cheveux continuent à croître après la mort de leur propriétaire. Pourquoi pas un enfant, un être humain ? « *Dead though she be she feels her young one kick.* » En vie. Pas un jour, pas une heure. Dix minutes. On peut faire tant de choses en dix minutes, on peut sauver un tas de gens. Il n'est pas permis d'enterrer ceux qui ne sont pas encore venus au monde.

« This novel is a send-up of steamy Hollywood melodramas. »

Et le service de réanimation ? Il sert à quoi ? à qui ? aux vivants ? Et ceux qui ne sont pas encore nés ? Que deviennent-ils ? Sont-ils obligés de suivre leur mère ? Les mêmes cercueils, les mêmes tombes. Pour quoi faire ? Pour tenir compagnie à leur mère dans les trains de l'au-delà en essayant de lui faire oublier les visages et les paysages terrestres ? Et leur père ? Comment lui faire oublier ce qu'il ne retrouvera nulle part ?

*Une fois encore, les larmes coulent
Le long des joues de son amant.
Garde ton sang froid ! Sois cool !
Tatiana n'est ni morte ni vivante.
Un rêve, une étoile filante.
Mais toujours un objet de désir, un aimant.*

Nous aurions dû boire le philtre d'amour, conçu et mitonné par Gottfried de Strassburg qui cherchait à priver Tristan et Iseult de leur volonté, de leur sens de la responsabilité, pour les métamorphoser en marionnettes (de Strassburg). Et les marionnettes ne sont pas responsables de leurs actions. En aucun cas son philtre n'était un symbole de l'amour éternel. Nous aurions dû le boire. « L'aspirine a plus d'importance que les aspirations. » Aspirations, ambitions. L'ambiance est plus importante. Et à Moscou l'ambiance était propice au bonheur, malgré les désagréments causés par le régime. Je me serais débarrassé de mon instinct de conservation. Et de mots dont Hamlet se moque en présence de Polonius.

Les vivants trahissent les morts sans cesse. Quoiqu'ils fassent, c'est une trahison des morts. La vie elle-même est une trahison de ceux qui n'y participent pas.

Les mots trahissent les morts encore plus souvent. Avec obstination.

Elle continue à me tromper. Avec les anges et les archanges, avec les âmes mortes.

« *I wonder who's kissing her now* », chanta l'ordinateur.

Se souvient-elle de moi ? Peut-être se souvient-elle de chaque détail, de chaque nuance minuscule... un jeu de mots, une danse d'ombre et de lumière... Seul notre passé résonne dans l'au-delà, pas notre présent. Seule notre mémoire raisonne dans l'au-delà. Ici-bas, elle transcende le temps avec allégresse, en passant sur son corps, en escaladant ses murailles de Chine.

« *Much ado about an unfaithful woman*. Trop d'histoires à propos d'un cadavre. »

Elle était si belle. Tous ses gestes, chaque mouvement de ses bras était une danse, une danse orientale. La beauté dans la vie de tous les jours, dans la cuisine. Même quand elle coupait des oignons et des gousses d'ail. La beauté de son corps endormi. J'avais l'impression qu'elle faisait toujours de beaux rêves. Le son de sa respiration avait son propre rythme. Nous croyons que la vie des nymphes et des anges diffère radicalement de la nôtre. Ils n'ont pas besoin d'oxygène et par conséquent ils ne respirent pas, ne sentent pas les parfums de la terre et des boudoirs. Je suis sûr qu'ils respirent, sinon leur beauté serait incomplète, imparfaite.

Souvent, je prolonge sa vie au-delà de ses limites au détriment de ma propre vie. La meilleure preuve de mon amour. Cette preuve, à qui est-elle destinée ?

« Thomas achète un nouveau chandail pour remplacer celui qu'il a perdu. Tu as perdu Tatiana. L'usine remplace la plupart des travailleurs par des robots. Les ordinateurs remplacent les femmes mortes par les femmes virtuelles. Pourquoi ne pas faire l'amour avec Iseult ou Anna Karénine ? »

Ma Tatiana. Dans les mondes virtuels inspirés par mes souvenirs, elle devient une héroïne de Flaubert. Elle remplace Madame Arnoux dans *L'Education sentimentale*. Flaubert quitte sa maison et la suit à travers des forêts, un carnet de notes à la main.

Le rôle de fantôme lui conviendrait également. Un château médiéval. Le propriétaire laisse tomber son livre et hurle de terreur. Elle séduit un beau jeune homme, un cousin du propriétaire. Elle a toujours été un quasi-fantôme, me semble-t-il, car je ne l'ai jamais entendu marcher dans ma chambre. Comme si elle avait été enterrée avant notre première rencontre.

Un autre film me la rappelle, ma Tatiana. Un film que j'ai vu à la télévision. Un film que j'ai enregistré. Il me rappelle son visage, sa silhouette, sa grâce. Dans le palais d'un

maharadjah, une femme sculpturale commence à danser spontanément, comme animée par une brise ou la musique des sphères.

« Cela paraît contradictoire. Une femme sculpturale ne peut se mouvoir, car les sculptures sont immobiles, à quelques exceptions près. Il y a des exceptions mythiques.

- C'est une exception mythique. »

Une servante l'appelle « maharani », et pourtant elle a l'air d'une danseuse de cabaret.

Tatiana dansait spontanément, comme animée par mon désir. Elle dansait devant la fenêtre, elle s'enveloppait dans le rideau de temps à autre. Pour mettre en valeur ses formes sculpturales. Elle s'approchait de moi, elle me frôlait de son corps dénudé tout en traçant une figure labyrinthique sur le tapis, comme pour me rappeler la fameuse nouvelle de Henry James. Une invitation à la danse ? Certainement pas. Elle n'aurait pas toléré ma participation à son rituel. Elle voulait être admirée et adulée de loin, comme un fantôme.

Parfois elle transgressait les règles de notre rite en me forçant à partager mes plaisirs de voyeur avec des gens que je connaissais à peine – avec certains de ses amis, avec une centaine de ses amis.

« Voulez-vous que je danse pour vous ? demandait-elle.

- Bien sûr, répondait le chœur des hommes. »

Non, cela n'est arrivé qu'une fois. Mais constamment je rejoue la scène sur l'écran de mon ordinateur pour me dégoûter de ses frasques, de ses masques et bergamasques. Pour l'oublier enfin. « Plus facile de l'effacer. » Une foule de mâles est toujours à ses trousses dans l'espoir d'arracher ses vêtements un à un.

« Bien sûr, répond la maîtresse de maison. Après le dîner.

- Maintenant ou jamais, dit Tatiana. Elle quitte sa chaise et quelques secondes plus tard elle se promène déjà sur la table, parmi les bouteilles et les verres. Une tempête d'applaudissements salue son exploit.

- J'ai faim. (Ma voix, la voix de son maître.) J'aimerais goûter ce *kholodetz* mythique.

Je m'incline devant la maîtresse de maison.

- Que tu es grossier, dit Tatiana, en touchant de ses doigts allongés un bouton de sa robe.

Deux jeunes femmes se lèvent et, l'espace d'un instant, je crois qu'elles vont rejoindre Tatiana sur la table. Silencieusement elles quittent la pièce.

- Qu'elles sont grossières, dit Tatiana, en défaisant le dernier bouton de sa robe. Une multitude de doigts masculins avaient déjà enlevé les assiettes, les verres et les bouteilles de la nappe.

- Peut-on remettre le divertissement à plus tard ?

Je me lève aussi, la main posée sur un couteau.

- Assieds-toi, dit Tatiana. Tu ne me regardes jamais debout. Je n'y suis pas habituée. Elle pose son pied sur un couteau et ses bras forment un demi-cercle au-dessus de sa tête. Sa robe pend avec nonchalance de ses épaules. Quelqu'un pourrait m'aider, peut-être, dit-elle.

Plusieurs mâles se lèvent d'un bond et se précipitent vers elle. Je m'empare d'un deuxième couteau.

- Je connais ta robe par cœur. Tu permets... ça serait plus élégant, plus adroit...

- Je le ferai moi-même, dit Tatiana. Mais après le dîner, je donnerai à chacun une parcelle de ma robe... »

« "Parcelle" est trop petit. Pourquoi pas "morceau" ? (Le correcteur de style.) Mais étant donné l'importance que tu attaches à ce mot par la suite, il vaut mieux le garder, sans doute. »

« ... une parcelle de ma robe, à condition que...

Elle interrompt la phrase. Elle interrompt le strip-tease. Trois jeunes femmes se lèvent et quittent la pièce. Je m'assieds et prends mon verre qui n'avait pas été recueilli par les voyeurs diligents. Lorsque je le porte à mes lèvres, je m'aperçois que Tatiana me regarde avec attention. Avec obstination, avec méfiance. Comme si elle n'en croyait pas ses yeux.

- Pourquoi ne fais-tu rien ?

- Que veux-tu que je fasse ?

- Tu dois me tuer. Ou partir.

- J'adore te voir danser et pour rien au monde... A propos, as-tu besoin de ciseaux ?

- Pour quoi faire ?

- Pour couper ta robe. Souvenirs, souvenirs...

- J'ai changé d'avis.

- A propos de quoi ?

- A propos de tout. Je suis fatiguée, très fatiguée.

- Je ne vous crois pas, dit la maîtresse de maison. Il n'est que dix heures moins le quart.

- Je suis malade, vous savez. Une maladie mortelle. Je vais bientôt mourir. Le mois prochain, peut-être. Dans une vingtaine de jours. Mon sang est empoisonné. Ça ne se voit pas. Tout se passe à l'intérieur. Un trésor caché.

- De quoi souffrez-vous exactement ? Il y a tant de maladies. Quand le syrien Pherecydes mourut, une colonie d'asticots s'échappa de son corps.

La voix de quelqu'un que ni elle ni moi ne connaissons. À quoi bon le connaître, cet homme ?

- Je souffre de leucémie. Une maladie incurable. Rien ne peut m'aider, ni une intervention chirurgicale ni la chimiothérapie. Et ma dernière prise de sang... De nouveau elle s'arrête, comme si le silence avait des pouvoirs guérisseurs. Avez-vous pitié de moi ? Elle regarde autour d'elle. Vous devriez avoir les larmes aux yeux. Vous devriez fondre en larmes. »

« Un chœur de lamentations. » Personne ne pleurait. L'ordinateur surestime l'aptitude des humains à la compassion. Du moins à sa manifestation.

A cette occasion, Madame Arnoux se serait comportée différemment, j'imagine. Et pourtant, lorsque je pense à Tatiana, je vois *L'Education sentimentale*. Premier chapitre : le bateau, une femme inaccessible (« Elle ressemblait aux femmes des livres romantiques »), un amour inachevé... Elle était mélancolique et douce. Elle était comme un reflet dans l'eau. Elle rêvait d'une croisière dans le nord de la Russie. Eglises en bois, îlots minuscules...

« On ne peut pas les atteindre en voiture ou en train. Il faut que nous y allions en bateau, disait-elle en regardant une photo ou une carte. Il y a une église qui émerge de l'eau. Elle semble croître dans l'eau. Un tas de choses croissent dans le nord de la Russie. Dans l'eau. Des îlots, par exemple. Ils ressemblent aux mains, aux paumes des mains. Supposons qu'il y ait un géant sous la terre qui lève les bras. Tu sais, cette figure est souvent utilisée dans les danses indiennes. Comme c'est agréable de faire une croisière ! Un espace clos. Et tout paraît très lent, au début. La vie au ralenti. 9 mois deviennent 9 ans. Serais-tu d'accord pour passer 9 ans avec moi, sur un bateau ? Rien que le bateau, le fleuve, notre cabine... Et les églises qui croissent dans l'eau. »

Elle était Salammbô, chaste et exotique. Elle entamait des conversations avec la lune. Elle était Emma Bovary, quand elle me trompait.

« Béatrice était une image de noblesse, de vertu, de vie rachetée et, en un sens, de Dieu lui-même, dit l'ordinateur. De même, tu limites la Révélation à Tatiana dont la tâche est de te fournir une transcendance éventuelle qui t'échappera toujours. »

Antonioni. Combien de films a-t-il fait sur ma Tatiana ? Elle était Monica Vitti à la fin de *L'Eclipse*. Au début du film, j'étais avec elle dans mon appartement. Nous ne savions pas de quoi parler, comme si tous les mots avaient été achetés par Hollywood. Toutes les déclarations d'amour, toutes les explosions de haine. Quelques meubles du dix-huitième siècle. C'est tout ce qu'on nous a laissé. Et le silence. Et l'immobilité. Silence et immobilité n'ont pas de valeur commerciale. Nous ne pouvions même pas nous séparer, car toutes les séparations à court terme et toutes les réconciliations ont été achetées par Hollywood. Et nous n'étions pas prêts à une séparation à long terme. À une séparation interminable, perpétuelle.

Ma chambre. Après une nuit sans sommeil.

Elle est restée dans un fauteuil. Toute la nuit. Et je faisais les cent pas dans la chambre. J'approchais de son fauteuil de temps en temps. Je lui disais quelques mots. « Je suis désolé. Pardonne-moi. » Elle aurait pu retourner chez elle. Elle aurait pu aller chez ses amis. Chez Boris, chez Oleg, chez Nicolas, chez Vladimir, chez Constantin, chez Alexandre, chez Alexis, chez Féodor, chez Dimitri. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Elle restait avec moi. Pourquoi ? Elle restait avec moi, comme un fantôme. Comme Madame Arnoux. J'avais l'impression qu'une tragédie avait eu lieu, quelque part. Pas nécessairement dans ma chambre. Quelle tragédie ? La mort d'un grand homme, la destruction d'une ville ancienne, l'incendie d'une bibliothèque. La mort de la belle Hélène. La chute de l'empire romain. La mort d'un dieu païen. La mort d'une civilisation.

La tragédie se déroulait sous mes yeux. Je faisais les cent pas dans ma chambre, les bras croisés dans le dos. Je m'arrêtais, je comptais jusqu'à 10 en espérant qu'elle changerait d'avis. Troie brûlait. On ne peut éteindre ces incendies. Les villes antiques sont vouées à la destruction, mais elles ne sont jamais vraiment détruites. Un état de choses, rien d'autre. On compte jusqu'à 10, on compte jusqu'à 100. On ramasse une pierre et on la regarde.

A ces moments-là, elle ressemblait à une peinture de Piero della Francesca. Ou à une pyramide égyptienne. Elle était un rêve et une réalité. Et le ciel étoilé. Dans son ciel, les étoiles ne scintillaient pas.

J'ouvre la fenêtre et je répète la phrase que Roméo prononça au bal des Capulet : « Oh ! elle enseigne aux torches à briller splendidement ! » Ma Tatiana apprit aux étoiles à briller si fort que le ciel est encore en proie aux flammes — en proie à une femme, une seule. Le ciel brûle depuis mon départ de Moscou. Une ville céleste, la Cité d'Amour. La deuxième Troie. La troisième Rome. Comme si une majestueuse tigresse issue du célèbre poème de William Blake se prélassait sur la voûte céleste.

Un mélange d'humeurs et de personnalités diverses. Une collection d'antonymes. Elle était douce, délicate, mélodieuse, soyeuse, sereine, paisible, calme. Elle était dure, sévère, véhémence, violente, impétueuse. Elle était joyeuse, allègre, effervescente. Elle était sombre, morose, mélancolique. Chaque fois elle était différente et reconnaissable, en même temps. Il y avait en elle une sorte de constante universelle. Le même désespoir. Des nuits blanches et des après-midi vides. Je ne pouvais même pas remplir un verre. On verse de l'eau dans un verre, mais le verre reste vide.

Son rire. Je ne l'entends plus. Je ne peux même plus me l'imaginer. Son rire, sa tristesse soudaine, imprévue. Sa fantaisie impromptue. Ses contrastes. Elle était comme la musique de

Mahler. Quel dommage que je n'aie jamais voyagé en sa compagnie. Nous n'avons jamais pris l'avion ensemble. Nous n'avons jamais vu la terre de loin. Je me demande ce qu'elle aurait dit en volant au-dessus de Rome ou de Saint-Pétersbourg. Ou au cours d'un dîner dans un palais vénitien. Je suis sûr qu'elle aurait parlé différemment dans le voisinage du Palais des Doges. Même le ton de sa voix aurait été différent. Et la couleur de ses yeux. Tout aurait été différent.

Elle n'a même pas honoré de sa visite ma datcha qui hibernait jusqu'au mois de mai. *Im wunderschönen Monat Mai*. Qu'aurions-nous fait pendant ce merveilleux mois de mai ? Elle aurait rendu le dernier soupir dans ma datcha. Au mois de juillet.

Je ne connais qu'une parcelle de Tatiana. Rien qu'une parcelle.

TRISTAN SUR TERRE

6

Lorsqu'on est amoureux, le monde devient une ombre, une chambre obscure. Une ampoule électrique projette des ombres sinistres sur les murs. C'est à cela que l'amour ressemble — une ampoule électrique entourée d'ombres sinistres.

« Je suis sur un navire. Que fais-je sur ce navire ? Je conduis Isolde chez mon roi, jusqu'à ma maison. Nous nous dirigeons vers les Cornouailles. Je suis un chevalier du royaume de Cornouailles. Je m'appelle Tristan. J'amène Isolde à la maison. Elle est la fiancée de mon oncle, le roi Marke de Cornouailles. Elle peut l'épouser parce que j'ai tué son fiancé. Pourquoi l'ai-je tué ? par jalousie ? Non. Je ne connaissais pas Isolde, pas encore. J'ai tué son fiancé pour sauver les vierges de notre pays. Les demoiselles de notre pays, on les envoyait en Irlande comme payement...

- Tu perds ton temps, dit l'ange gardien. Tu ne la trouveras nulle part. Mais ce n'est pas le but principal de ta visite sur terre. Tu es venu ici pour découvrir, pour éprouver le sentiment de l'amour. »

Qu'arrive-t-il quand un homme tombe amoureux d'une femme ? Y a-t-il quelque chose qui tombe dans son for intérieur ? son cœur, son âme ? Tombe-t-il lui-même ? S'agenouille-t-il devant l'objet de son amour ? Qu'arrive-t-il pendant ce processus ? Une particule invisible se détache-t-elle d'une substance pour voler vers une autre substance ? Une flèche, une des flèches de Cupidon ?

J'examinai ce charme hindou :

Que l'amour te perturbe, car l'amour est un grand perturbateur. Ne reste pas au lit, calme et tranquille. Je te perce le cœur. La terrible flèche de Kâma te perce le cœur.

Ma flèche porte les ailes de mon désir, ma flèche est imprégnée de mon amour. Je vise ton cœur. Mon désir est pointé vers ton cœur. Que la flèche de mon désir te perce le cœur.

Une flèche invisible. Je me rendis compte qu'il n'y avait pas de flèches réelles dans cette histoire — rien que des flèches mythologiques. Ou métaphoriques. Mais la métaphore de l'amour n'a rien à voir avec nos métaphores qui séparent nos visages, nos conversations, nos pensées. Les métaphores humaines unifient les visages, les corps et les âmes. Les métaphores humaines sont-elles des philtres d'amour ?

Kâma est le dieu de l'amour. Il doit avoir un nombre impressionnant de flèches dans son carquois. Sont-elles identiques ? L'amour est-il toujours le même ? Non, il n'est pas toujours le même, à en juger d'après les romans et les opéras humains. Il y a un amour qui finit par tuer. Il y a un amour qui élève l'esprit des amoureux, mais je suis indifférent à cette variété de l'amour. Il y a un amour qui rend fou, me semble-t-il. Anna Karénine était-elle folle au moment où elle se jeta sous les roues du train ? Et moi, étais-je fou lorsque j'attendais un train sur les rails ? Je ne l'étais pas. Je savais que je ne mourrais pas. Mais Anna Karénine savait qu'elle allait mourir à la suite de son acte dément. Était-elle folle ? Ou souffrait-elle de la première variété d'amour — l'amour jusqu'à la mort ?

Il y a un amour qui endort la vigilance des amoureux. Celui dont le cœur est percé par cette flèche semblable aux somnifères traverse les rues sans regarder ni à droite ni à gauche. Il s'aventure dans un quartier mal famé de la ville — un vrai coupe-gorge — où il se fait tuer par un jeune délinquant. Cette variété d'amour coïncide-t-elle avec l'amour jusqu'à la mort ? Les types d'amour empiètent-ils les uns sur les autres ?

Il y a un amour qui rajeunit le corps humain. Cet amour ne m'intéresse pas non plus.

Kâma (ou Cupidon) garde-t-il toutes ses flèches dans son carquois ? Comment peut-il les distinguer les unes des autres ? Sont-elles peintes de couleurs différentes ? L'amour jusqu'à la mort doit être peint en rouge.

Avec cette flèche de Kâma, destructrice de la quiétude, je te perce le cœur. Avec cette flèche de Kâma dont les plumes volent tout droit, je te perce le cœur. Avec cette flèche de Kâma qui brûle tout sur son passage, je te perce le cœur.

Au début de l'opéra, Tristan s'efforce d'extraire la flèche de son cœur. Il était déjà amoureux d'Isolde, mais il n'avait pas le droit de l'aimer : elle était la fiancée de son oncle. Et il aurait pu réussir s'il n'avait pas bu le philtre d'amour.

Comment peut-on se débarrasser du philtre d'amour qu'on avale par mégarde ? Faut-il appeler une ambulance et boire un verre de lait ? Le lait n'est pas un philtre d'amour, j'en suis sûr. Est-ce un antidote ? Y a-t-il un liquide capable d'arrêter l'effet nocif du philtre d'amour ?

« Il faut prendre un émétique, dit mon ange gardien.

- Quoi ? Une fois de plus, la musique de Wagner s'estompa dans mes oreilles.

- Si, par mégarde, on avale un poison, on prend un émétique pour provoquer le vomissement.

- Et les flèches ? demandai-je. On ne peut pas les extraire à main nue.

J'avais déjà oublié qu'il s'agissait de flèches mythologiques. Les mythes sont une réalité sur notre planète. Tout est réalité sur notre planète, même nos métaphores. Nous les voyons, nous les touchons. Il est difficile de s'habituer au côté irréel du monde humain.

- Tu auras besoin de tenailles. On arrache un clou avec des tenailles. On arrache aussi des flèches d'amour. Et la tumeur, on peut l'enlever grâce à une intervention chirurgicale. Mais tu n'as rien à craindre. Tu n'as pas de cœur. »

Consumée par l'ardeur brûlante, viens chez moi, soumise, oublieuse de ta fierté. Tu as enfermé ta fierté dans un coffret d'or. Tu es à moi, tu es dévouée à ton époux, tu lui parles d'une voix mélodieuse.

Les habitants de notre planète ne cherchent pas à se voir. Ils se rencontrent de temps à autre. Éternellement. Quand on est infini, « de temps à autre » devient une ligne continue — « toujours » en d'autres termes.

Isolde n'était pas soumise à la volonté de Tristan lorsque celui-ci entra dans sa cabine. Elle n'avait pas enfermé sa fierté dans un coffret d'or.

Comment peut-on enlever la fierté de son corps ? Où loge-t-elle ? A-t-on besoin de tenailles pour l'extraire de sa coquille ?

Le sentiment de la fierté est inconnu sur notre planète. De quoi pourrions-nous être fiers ? « Si vous n'êtes pas fier de votre travail, c'est qu'il ne vous convient pas », m'a dit un humain. La semaine dernière. Mais personne ne travaille sur notre planète. Nous ne faisons que prendre part aux jeux divins.

Les humains, de quoi peuvent-ils être fiers ? Un homme est fier de sa fille, gagnante d'un concours de plage. D'accord. Mais tout le monde gagne sur notre astre — éternellement. Tout le monde. Et il n'y a que des premiers prix dans notre galaxie. De quoi pouvons-nous être fiers ? Nos jeux sont divins parce que nous ne perdons jamais. Dieu est incapable de perdre, même s'Il peut concevoir cette idée.

Je te ravis à ton père et à ta mère. Avec la pointe de mon désir je t'aiguillonne, avec l'aimant de ma passion je t'attire, je te ravis à tes parents. Tu seras en mon pouvoir, tu accompliras ton devoir envers moi. Tu seras ravie.

Il y a des malheureux qui aspirent à extraire la flèche de l'amour de leur cœur. Ils l'empoignent et tirent sur elle jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement en criant de douleur. Moi, je te promets d'enfoncer cette flèche dans mon cœur.

« Tu n'as pas de cœur, dit mon ange gardien. Si tu enfonçais cette flèche dans tes poumons ? »

Mitra et Varuna, enlevez-lui toutes ses pensées ! Chassez-les loin de ma bien-aimée. Une fois privée de sa volonté, mettez-la à ma disposition !

« A qui penses-tu ? Qui honores-tu de tes pensées, Isolde la blonde ? Tristan ? Mais il est irrévocablement mort. Il était humain. Et même les héros légendaires meurent dans les contrées humaines. Moi, je suis vivant. Et je serai toujours vivant. Je serai toujours là pour embrasser l'ourlet de ta robe déteinte. Où es-tu ? Que veux-tu ? Veux-tu rester là où tu es — dans la tombe ? Mais ta tombe est trop étroite, comme toutes les tombes humaines. Et mon château est aussi grand qu'une galaxie. Je t'offre ma galaxie. Et mon immortalité. Viens, viens ! Permets-moi de supprimer ta volonté humaine. Permets-moi de t'inviter à l'opéra de ma vie. Je suis sur le navire, sur notre navire. Et personne ne nous attend. Tu n'es plus la fiancée de mon oncle. Tout peut arriver au cours de l'éternité. J'ai suffisamment attendu pour te libérer de tes liens conjugaux. Tu es à moi maintenant. À moi, à moi. Tu es en mon pouvoir, dans mes bras. Et ton sang coule dans mes veines. J'ai bu le philtre d'amour. C'était quoi, mon philtre d'amour ? la musique de Wagner ? Je ne sais pas. Mais je t'aime, mon Isolde. Où es-tu ? Je n'ai pas tué ton fiancé. Il est mort de sa belle mort. De sa laide mort. Il n'était pas immortel, tu sais. Tant d'années se sont écoulées après sa naissance. Tant d'années se sont écoulées après sa mort. Tant d'eau a coulé sous les arcs-en-ciel. Tant d'années, tant d'océans s'étendent entre vous. Ne peux-tu pas les franchir ? pour t'affranchir de la légende ? Tâche de te concentrer sur la distance qui vous sépare, toi et ton fiancé. Mesure cette distance ! Et laisse ton corps glisser vers ma chambre d'hôtel. Il est facile de voyager dans le temps et l'espace. Tu n'as même pas besoin de la machine à remonter le temps, à descendre le temps, à pulvériser le temps. Rien que tes pensées, c'est tout ce qu'il te faut. Tes pensées, ta concentration. Ta volonté nouvelle. Mitra et Varuna, faites en sorte que ses pensées se précipitent vers ma chambre. Poussez-les vers ma chambre. Enlevez-les de sa tête et mettez-les sur mon lit. Isolde, Isolde ! »

« Elle ne viendra pas, dit mon ange gardien.

- Es-tu mon ange gardien ou l'ange gardien d'Isolde ? m'écriai-je. De quoi la protèges-tu ?

- Tu ne l'aimes pas. Tu ne connais pas encore le sentiment de l'amour et la façon dont ce sentiment domine le cœur humain.

- Comme une flèche, comme une flèche !

- Mais tu n'as pas encore vu l'arc d'où s'envole cette flèche. Tu essaies de te persuader que tu es amoureux. Ça ne suffit pas. Peut-être faut-il t'enlever la volonté. Face à l'amour, les humains sont faibles, sans défense. L'amour est Dieu, tu sais. Pourquoi ne pas demander à une femme de te gifler ? C'est ainsi que certaines histoires d'amour commencent dans les livres et les films. »

Je sortis à la recherche d'une main pertinente. À cet époque-là, j'occupais une suite à *Vier Jahreszeiten*. Dans les restaurants, je ne regardais que les mains, les paumes des mains, le jeu des paumes. Je les étudiais scientifiquement, toutes ces mains, tous ces doigts, toutes ces phalanges. La science de l'amour. Une multitude de mains reposaient sur de longues tables en bois d'où elles s'envolaient de temps à autre, défigurées par un verre, une fourchette ou un couteau. Défigurées ou non, ces mains étaient plutôt laides. J'étais si concentré sur elles que le sexe de leurs propriétaires m'échappait dans la plupart des cas. Mes yeux étaient fixés sur les doigts, sur les phalanges, sur les articulations, et lorsque je tombai par hasard sur une main plus ou moins appropriée à mon dessein, je me rendis compte qu'elle appartenait à un jeune homme.

Une semaine plus tard, je changeai de tactique. Je regardais des visages à présent. Des visages, des yeux, des joues. Comme si c'était moi qui devais gifler quelqu'un au lieu d'exposer mes propres joues à la brutalité des autres. Une femme fumait une cigarette. Je vis sa main posée sur sa bouche, une image à laquelle les habitants de notre galaxie ne sont pas habitués. N'importe quoi peut être posé sur nos bouches : un fruit, une fleur, un brin d'herbe. Mais pas une main, pas une cigarette.

Je fis quelques pas en sa direction. « Pourriez-vous me gifler ? lui dis-je.

- Pourquoi ? Je ne vous ai jamais vu. Vous ne m'avez pas fait mal.

- Accordez-moi cette faveur.

- Mais vous ne m'avez même pas insulté.

- Voulez-vous que je vous insulte ?

- Non, répondit-elle.

- Faites-le pour l'amour de Dieu. Pour l'amour tout court.

- Pour l'amour ?

- S'il vous plaît, giflez-moi !

Gracieusement, elle accéda à ma demande. Elle y accéda si gracieusement, si élégamment, que je ne sentis rien ni sur ma joue ni dans mon cœur.

- Vous ne devez pas le faire avec élégance », dis-je.

Elle me gifla encore. Cette fois, je sentis quelque chose sur ma joue. Ai-je sentis quelque chose dans mon cœur, au tréfonds de mon cœur ? Rien ne s'ébranla ni au tréfonds de mon cœur ni à sa surface. Mes poumons, eux aussi, demeuraient inébranlables. En désespoir de cause, je quittai le restaurant en pensant que la femme avait fait échouer mon rite d'initiation à cause de la cigarette placée entre ses doigts. Cette cigarette, elle l'avait enfoncée entre les doigts de sa main gauche avant de me frapper. « Mais la fumée était partout, dans l'air, dans mes poumons, dans mon cœur. Et la fumée contient des milliers de produits nocifs, toxiques, cancérigènes. Une femme qui fume n'est pas en mesure de donner une gifle efficace. Elle ne pourra jamais éveiller un sentiment d'amour, même pas chez un humain. »

« Tu aurais-dû tendre l'autre joue », dit mon ange gardien.

7

Je quittai l'hôtel. Dans ma chambre, j'étais seul avec mon ange gardien. Et je n'avais nulle envie de tomber amoureux de mon ange gardien.

J'entrai dans le Spatenhaus et me dirigeai vers la petite salle au fond du bâtiment. Je m'assis et commandai un verre de bière. Je bus trois verres de bière l'un après l'autre et, du coup, quelque chose se passa à l'intérieur de mon cerveau. Je décidai de tomber amoureux sur-le-champ. Je pris la décision de ma vie. Et pour la première fois dans mon existence, j'éprouvai un « sursaut psychologique ». Mes pensées ne se mouvaient plus sans heurts, sans à-coups. Elles subissaient les coups de ma décision. Elles sursautaient, s'arrêtaient à l'endroit où ma décision avait écrit en lettres capitales : « TOMBER AMOUREUX ».

Je me levai et me mis à marcher dans le restaurant de long en large. Inutile de préciser que je ne trouvais pas Isolde. Mais j'avais décidé de tomber amoureux sur-le-champ, sans quitter le restaurant, de sorte que je scrutais tous les coins et recoins à la recherche de ma future bien-aimée. Pendant une heure, je parcourus le restaurant dans l'espoir d'y trouver une jeune fille convenable. J'avais même étendu mes recherches jusqu'au premier étage où quelques hommes d'âge mûr sirotaient leur bière.

J'attendis une demi-heure. Un groupe d'humains pénétra dans le restaurant. Ma vie subit une métamorphose lorsqu'ils firent leur apparition. (Un sursaut, un soubresaut.) Je vis

mon Isolde ou plutôt j'entendis son nom. « Isolde », dit un homme en posant sa main sur l'épaule d'une femme. « *Was ist los ?* » demanda la femme.

Ce n'était pas la vraie Isolde. Une femme dans la trentaine. Ni belle ni laide. Une femme, rien de plus. Des cheveux sombres, des yeux noirs. « Une femme qui s'appelle Isolde », pensais-je.

« C'est bien suffisant, dit mon ange gardien. *Nomina sunt consequentia rerum*. L'Indien d'Amérique du Nord ne considère pas son nom comme une simple étiquette, mais comme une partie distincte de sa personnalité, tout autant que ses yeux ou ses dents. Si, conformément à la croyance des Tolampoos, tu écris le nom de ton ennemi sur une feuille de papier ordinaire, tu seras capable d'emporter son âme avec toi. »

J'ai écrit son nom tant de fois, avec tant d'ardeur et d'affection. Rien ne demeure d'Isolde, sauf son nom, la version allemande de son nom chantée par Tristan dans l'opéra de Wagner. Cela est suffisant parce qu'il me reste quelque chose. Quelque chose triomphe sur la mort.

J'étais assis à une table voisine. Je commandai de la bière et posai mon regard sur la femme destinée à devenir ma bien-aimée, mon Isolde, ma Juliette. En un sens, j'enlevai mon cœur de ma poitrine et je l'offris à la femme sur laquelle j'avais jeté mon dévolu. Une manœuvre superficielle et, par conséquent, inutile. Je n'étais pas amoureux. C'est comme si je lui avais présenté ma carte de visite — ma carte d'amour, en l'occurrence. Carte d'amour. Un petit carton sur lequel on fait imprimer son nom, son adresse, la catégorie de son amour, l'intensité de son amour, la couleur de son amour, etc. À quelle catégorie appartenait mon amour ? Un amour théorique. Un coup de poudre. Jeter de la poudre dans ses propres yeux.

Je continuais à boire de la bière. Mon cœur battait la chamade. En tous cas, il battait plus vite que d'habitude. Mais je me rendis compte que cette vitesse — la vitesse due à la bière — était étrangère à l'amour.

Je me mis au travail pour de bon :

« "Elle est un riche joyau." Parfait. Quel genre de joyau? un rubis, un diamant? Peu importe. "Beauté trop riche pour qu'on en use..." Je lui trouverai un usage. Mon cobaye. La fin justifie les moyens. "Trop chère pour la terre !" Oui, sur terre, elle a l'air belle. Sur notre planète, elle serait quelconque. Non, ça n'ira pas. Je ne tomberai jamais amoureux de cette fille si je pense qu'elle est quelconque. Même sur notre planète, elle serait belle et intelligente. "Comme une colombe de neige en troupe avec des corneilles..." Oui, c'est ainsi qu'elle paraît au milieu de ses compagnes. Une colombe, un oiseau blanc aux pattes courtes. Non, elle a des longues jambes. Peu importe. Les autres ressemblent à des corneilles. Elle aussi d'ailleurs.

Elle ressemble à une corneille. Non, je ne dois pas penser comme ça. Mes pensées sont trop puissantes, elles risquent de tout gâcher. "Ma rude main sera bénie touchant la sienne." Je l'espère. Quand pourrai-je la toucher ? Maintenant ? Comment ? Si je m'approchais d'elle pour toucher son épaule ? Serait-ce suffisant pour "bénir ma main" ? Dois-je toucher autre chose ? Ses lèvres, par exemple ? Pas dans un endroit public. Elle est pudique, sans doute. Moi aussi. Ses lèvres ou son cou. Ou sa joue. Mais pas son épaule ni son coude. C'est un geste amical, plutôt. Pas son dos non plus. Un professeur tapote le dos de son élève. À cause de ses mauvaises notes. Ou à cause de ses bonnes notes. Mais Roméo n'a pas tapé sur le dos de Juliette. Et Tristan, quel membre d'Isolde a-t-il touché lorsqu'il l'a vue pour la première fois ? Il était malade. Il était dans un pays ennemi. Il aurait pu toucher son épée, sa propre épée. Mais je dévie de mon sujet. Une tempête a fait dévier mon navire. "Mon cœur jusqu'à présent a-t-il aimé ?" Bien sûr que non.

Elle lança un regard dans ma direction. Un regard, deux regards. Ses yeux ne tentèrent même pas de déchiffrer mes intentions, de percer le mystère de mes délibérations. Je ne me rendais pas compte qu'elle était en compagnie de son mari et des parents de son mari.

Ils terminèrent le dîner et partirent. Je les suivis comme leur ombre, comme leur lumière. Un sac se balançait contre sa hanche lorsqu'elle marchait. « Roméo était plus chanceux que moi, pensais-je. Il savait où habitait Juliette. Cette femme a-t-elle un balcon ? Et si elle n'en a pas ? » Il fallait que notre première conversation ait lieu le soir même, pas le lendemain. « Où est la lune ? » me demandais-je.

Ils se divisèrent bientôt en trois groupes. Ma bien-aimée resta en compagnie d'un homme d'âge mûr. Ils prirent un taxi et je me lançai à leur poursuite — dans un autre taxi. Leur taxi s'arrêta devant un grand immeuble qui, malgré ses dimensions, n'avait pas de balcon. Mon taxi s'arrêta également et j'en descendis. Mais je ne les suivis pas. Je n'entrai pas dans l'immeuble, malgré ma résolution de parler à la femme. La porte se referma derrière eux et je restai seul, seul, seul. Je ne suivais personne le long des rues de Munich. Je ne voulais suivre personne. J'en avais assez des humains. J'en avais assez d'être leur ombre. Je voulais être lumineux, radieux. Je n'avais même pas envie de suivre l'intrigue de *Roméo et Juliette*. Mais je n'avais pas le choix. Je n'avais aucune idée sur la façon de faire la cour à une humaine.

Je me tenais devant son immeuble. Est-ce ainsi qu'on doit courtoiser une femme ? en se tenant debout en face de sa maison ? « Je dois chanter quelque chose, me dis-je. Une sérénade, par exemple. Pourquoi ne pas chanter une sérénade au clair de lune ? Elle sortira. Elle m'embrassera. Et puis, je la caresserai sous un porche, accompagné par les chants des

oiseaux. Il n'y a pas beaucoup d'oiseaux à Munich. Dommage. Alors, c'est moi qui chanterai quelque chose. À l'aube. Je chanterai tout le temps, sauf quand elle m'embrassera. »

Je me mis à chanter. Je chantais faux en comparaison de Kirsten Flagstad, mon Isolde préférée. Mais je chantais une sérénade, c'était suffisant : personne ne chante comme Kirsten Flagstad et Elisabeth Schwarzkopf. Je n'avais jamais pris de leçons de chant. Personne ne chante chez nous. À quoi bon chanter ? pour exprimer notre bonheur ? Mais nous sommes habitués au bonheur.

Une fois ma sérénade terminée, j'entamai une autre chanson, une autre sérénade. Hélas, la deuxième sérénade n'était pas infinie, elle non plus. (Nos sérénades seraient infinies, j'imagine.) Personne ne sortit de l'immeuble. Je jetai un coup d'œil sur la lune, comme pour lui demander conseil.

Cette nuit-là, je n'attendais plus Isolde de Wagner. Et je ne pensais plus à Juliette : il n'y avait pas de balcons dans ce quartier de Munich. Je voulais simplement voir la femme de mes rêves, ma bien-aimée, la femme que j'avais rencontrée au Spatenhaus.

Je continuais à chanter. Un peu plus fort. J'espérais percer les fenêtres de la maison d'en face. « Ma voix doit être comme une des flèches de Cupidon. » Un policier s'approcha de mon visage. Il me dit quelque chose en allemand. Même mon dictionnaire ne comprit rien. Mais je saisis l'idée qu'il voulait exprimer. J'arrêtai de chanter et fis semblant de partir. Je tournai à gauche et vis une cour et une voiture. Je me cachai derrière la voiture. Je regardai ma montre. Quelques minutes plus tard, je quittai ma cachette pour regagner ma place en face de l'immeuble où ma bien-aimée dormait paisiblement. La lumière de la lune ou de l'amour baignait les façades, incendiait la ville et le ciel. Je décidai de ne pas reprendre mon chant. C'était inutile, de toute façon.

« Tu as la voix enrouée, dit mon ange gardien.

- Quoi ?

- Une voix hystérique et comme enrouée par l'eau-de-vie. »

Je me tenais en face de cet immeuble de légende. « Dois-je jeter une pierre ? me demandais-je. Mais quelle est sa fenêtre ? Combien de fenêtres y a-t-il dans cet immeuble ? » Je comptai les fenêtres : les habitants de notre planète préfèrent la certitude mathématique aux devinettes.

« Tu risques de réveiller son mari, dit mon ange gardien.

- Est-elle mariée ? demandai-je en tremblant. Je tremblais pour la première fois. Même maintenant, je tremblote lorsque je pense à cet homme.

- Nous aurons besoin d'une certaine somme pour courtiser "l'objet de notre désir" avec élégance. La galanterie française de l'Ancien Régime. Tu es très traditionnel. Tous les immortels sont forcément un peu vieux jeu. Tu dois lui faire la cour pendant des semaines, des mois. Des cadeaux...

- L'argent. Je peux en avoir autant que je veux à condition de me concentrer sur un billet de mille marks, sur le chéquier d'un multimillionnaire. Il me faut quelques secondes pour devenir l'homme le plus riche sur la terre. Les humains fixent leur attention sur l'argent pendant des années, leur vie durant. Et ils perdent tout, entre-temps : l'amour, Shakespeare, l'honneur.

- « Mais sans l'argent l'honneur n'est qu'une maladie », cita mon ange gardien. Tu n'es pas d'accord avec Racine ?

- C'est juste le contraire. L'argent est une maladie, avec honneur, sans honneur. »

« Comment faire la cour à une femme mariée ? » me demandais-je. Roméo ne pouvait me servir d'exemple, pour une fois. « Juliette n'était pas mariée lorsqu'il bavardait avec elle dans le jardin des Capulets. Il est vrai que, plus tard, ses parents ont essayé de la marier à Paris. Elle en est morte, la pauvre. D'abord temporairement, ensuite à tout jamais. Sur notre planète on ne peut contrecarrer les projets de ses parents en mourant dans son lit. D'autre part, nos parents ne s'occupent jamais de l'avenir de leurs enfants. Cela n'a pas de sens dans l'éternité. »

J'examinai également notre attitude envers le mariage. Nous n'en avons aucune pour la bonne raison qu'il n'y a pas de mariages dans notre galaxie. Nous sommes tous mariés, en un sens. Nous sommes tous mariés entre nous. Et nous sommes mariés à ceux qui ne sont pas encore nés. Et, en même temps, nous demeurons célibataires au tréfonds de notre âme, au tréfonds de notre cerveau. Et même les enfants n'arrivent pas à créer des liens affectifs entre les habitants de ma planète.

Comment faire la cour à une femme mariée ? J'étais curieux de savoir si ma bien-aimée avait des enfants. Les enfants. Le don suprême de la nature qui est notre mère, notre mère commune. Nous sommes tous frères et sœurs, en quelque sorte.

J'étais sur le trottoir d'en face. Comme si le temps s'était arrêté sur terre. Le temps demeure-t-il immobile sur notre astre ? Peut-on arrêter le temps au moment voulu, au moment de la béatitude ? Pourrais-je arrêter le temps si tout allait bien ? si tous mes rêves se matérialisaient sous mes yeux, sous mes mains, dans mes oreilles ? Le temps est-il sensible au chantage ? Et les pots au vin ? en accepte-t-il ? Comment faire chanter le temps ? Je peux lui dire qu'il n'a pas le droit de tuer les humains. Il n'a le droit de tuer personne. Même pas les

animaux, même pas les plantes, les pierres. « Tu ne détruis rien dans notre galaxie. Penses-tu que les humains soient inférieurs à mes concitoyens ? Ils le sont, peut-être. Mais ça ne te donne aucun droit de les tuer. Tu dois respecter la vie partout et en toute chose. Si tu continues d'anéantir les humains, je parlerai de ta mauvaise conduite à Dieu. »

'Don't move! Stay right where you are,' I said to time. Instead of coming to a standstill, however, time executed the long jump and I saw the dawn, the sun and my Isolde. She was not alone this time. Elle n'était pas seule. Un petit garçon marchait à ses côtés — son fils, selon mon ange gardien.

« Dois-je devenir son précepteur ? comme Julien Sorel ? lui demandai-je.

- J'emporterais plutôt l'empreinte de son pied à l'hôtel, répondit mon ange gardien.

- Quoi ? De quoi parles-tu ?

- Il faut que tu plantes l'empreinte de son pied dans un pot de fleurs.

- Est-ce un philtre d'amour ?

- Et tu dois planter un souci — la fleur qui ne se fane jamais. Quant à l'empreinte de son pied, c'est une question de temps. Si tu marches derrière elle, tu trouveras l'empreinte de son pied dans le sable — à l'Englischer Garten, par exemple. Son fils a besoin d'air frais. Elle l'y amènera, tôt ou tard. Tu n'as qu'à creuser la terre sous l'empreinte de son pied pour déposer cette empreinte dans le pot de fleurs. Le souci ne se flétrira jamais. Ça n'est pas une de ces plantes qui se flétrissent par manque d'eau. Le souci continuera à croître et à répandre les rayons d'or de ses fleurs. L'amour de cette femme ne se fanera jamais...

- Dois-je lui demander d'enlever ses chaussures ?

Je lui ris aux yeux. Nos anges gardiens n'ont que des yeux, de grands yeux mélancoliques. Et des sourcils. Aucun d'eux n'a eu la tentation de se modeler sur les habitants des planètes que nous visitons au cours de nos voyages. En tous cas, mon ange gardien aurait refusé de singer les humains.

- Tu peux aussi pendre une mèche de ses cheveux à un clou, continua-t-il sans sourciller. Mais n'oublie pas de l'enfumer avec du soufre. Attrape plutôt une grenouille à la fête de Saint-Georges. Attrape une grenouille, enveloppe-la dans un tissu blanc et, après le coucher du soleil, mets-la sur une fourmilière. La grenouille sera réduite à un os en forme de crochet. Ramasse-le, va chez ta bien-aimée, fixe le crochet à sa robe et, immédiatement, elle tombera amoureuse de toi.

- Ne dis pas d'idioties ! Réponds à ma question !

- Elle n'a pas besoin d'enlever ses chaussures.

- L'autre question. La question précédente. Dois-je devenir son précepteur ?

- Il y a aussi une "chasse d'amour". C'est une variété de mariages chez les Kirghizes. Armée d'un knout, la fiancée galope sur son cheval. Les prétendants la poursuivent. Elle est offerte à celui qui la rattrape, mais elle a le droit de faire usage de son knout pour tenir à distance ceux qu'elle n'aime pas. Ainsi, contrairement à ce que Nietzsche préconise dans son *Zarathustra*...

- Dois-je devenir son précepteur ? »

Mon ange gardien se pinça les lèvres et ne dit plus rien, pas un mot. Isolde marchait sur le trottoir. Son petit garçon courait autour d'elle comme un satellite. (Dans notre galaxie, les satellites s'appellent des enfants.) Son enfant. Le fruit de son mariage.

Avec une grimace de dégoût, je traversai la rue sans prêter attention aux autres passants et aux voitures. Sur mon passage, je renversai un enfant qui se mit à hurler et à sangloter. Telle une flèche, sa voix perça l'air et atteignit les oreilles de l'enfant sur lequel j'avais fixé mes yeux. Son enfant. « Dommage que je n'aie pas une voix comme ça. Elle m'aurait entendu la nuit dernière. »

Son enfant se retourna. Elle se retourna.

« Est-ce votre enfant ? lui demandai-je. *I asked her looking at the child whose eyes were filled up with tears.*

- Non, répondit-elle. Sa voix était aussi belle que la voix de Kirsten Flagstad.

- Donc, vous n'avez qu'un enfant. Avez-vous besoin d'un précepteur pour votre fils ?

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

- Je m'appelle Tristan. Il ne faut pas envoyer votre enfant à l'école. On n'apprend rien à l'école. Moi, je donnerai des cours de latin à votre enfant. Et nous lirons la Bible. Voulez-vous que je vous récite quelque chose de la Bible ? »

Elle dit que son fils n'avait pas besoin de précepteur. Je lui demandai la permission de débattre du sujet avec son mari. « Je suis sûr que mon mari vous dira "non". »

« Pourriez-vous au moins me montrer votre fenêtre ? » lui demandai-je. L'autre enfant pleurnichait et se lamentait. Elle fit une tentative pour le consoler. Elle prêtait plus d'attention aux enfants qu'à son amant potentiel. « C'est une excellente mère, comme Madame de Rênal, me disais-je. Et si son enfant tombait malade ? Oserait-elle me mettre à la porte ? »

L'autre enfant cessa de se lamenter. Et ils disparurent, ma bien-aimée et les deux enfants. Ils disparurent tout d'un coup. Je les poursuivis de mon mieux. J'aimais déjà cette femme. Notre pouvoir de persuasion est proverbial, surtout lorsqu'il s'agit de nous-mêmes.

« Ce sont tes gènes humains qui l'adorent », dit mon ange gardien.

Comme je me méfiais encore de mes poumons humains, je poussai une petite quantité d'air vers mes cordes vocales. Soudain, elle interrompit son trajet et entra dans un immeuble inconnu. Je regardai vers le haut et vis plusieurs balcons. Mais allait-elle apparaître à l'un de ces balcons ? « Quelle tâche dois-je accomplir pour la faire apparaître à l'un de ces balcons ? demandai-je à mon ange gardien.

- Fais ce que tu veux, mais ne chante surtout pas ! » répondit-il avec impertinence.

Une femme apparut à un balcon. Elle était plus belle que ma bien-aimée, la femme de ma vie. Il était trop tard. Un poète anglais prétend que les amoureux échangent leurs cœurs durant « *the period of infatuation* ». Mon cœur ne battait pas encore dans la poitrine de *my fair lady*. Mais il était déjà dans sa poche, si je puis me permettre cette audace métaphorique.

La femme jeta un coup d'œil vers notre galaxie et quitta le balcon, démoralisée par la distance qui la séparait du bonheur sans fin. Dans notre monde chaque disparition est compensée par une apparition, mais les choses se passent différemment dans le monde des humains — dans le système solaire en général. C'est au bout de trois heures que l'harmonie fut restituée : Isolde sortit de la maison en me lançant un regard désapprobateur. Son petit garçon tirait sur sa manche.

Bientôt nous atteignîmes son immeuble et je les suivis à l'intérieur en ignorant les protestations de ma bien-aimée. Elle et son enfant entrèrent dans l'ascenseur. Elle ferma la porte. Elle la claqua, pour être exact. Je me précipitai vers l'escalier. Je montai l'escalier quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, sept à sept. J'avais l'impression que l'ascenseur montait de plus en plus vite.

J'appris par cœur les cordonnées de son appartement avant de retourner à l'hôtel. Cette nuit-là, en regardant par la fenêtre, je me rendis compte que Shakespeare n'était pas allé jusqu'au bout dans sa description de l'amour ou plutôt de l'influence que l'amour peut exercer sur les objets, sur l'univers en général. « O, elle enseigne aux torches à briller splendidement ! » En effet, les lumières brillaient le long des rues munichoises. Et au-dessus, dans le ciel. « Les étoiles sont vieilles, très vieilles. Elles sont presque aussi vieilles que mon grand-père. Et pourtant elles brillent comme ces réverbères et ces fenêtres, avec le même éclat, avec le même ardeur. Pourquoi ? Parce que Isolde leur avait appris à briller. Elle leur avait donné une leçon de brillance. » Aveuglé par mon exaltation, je récrivais la pièce juvénile de Shakespeare : « O, elle enseigne aux étoiles à briller avec ardeur. »

Il y avait aussi de la lumière dans mon cœur. « Chez les araignées et les vers annélides, le cœur est un tube rectiligne. Chez les poissons, le cœur est un tube coudé, avec trois ou quatre élargissements qui correspondent aux cavités du cœur d'un mammifère. Chez l'homme

et les autres mammifères ainsi que chez les oiseaux, le cœur est une double pompe à quatre cavités qui reçoit le sang dans les deux cavités supérieures, ou oreillettes, et l'envoie dans les deux cavités inférieures, ou ventricules. » Mon cœur était une double pompe à quatre cavités, selon les encyclopédies humaines. Il entretenait le mouvement de mon sang. Et de la lumière. Sang et lumière. (Les pages de nos encyclopédies sont lumineuses, incandescentes.) Quelle lumière fournissait-il à mon corps ? Toutes sortes de lumières : lumière du soleil, clair de lune, lumière électrique, lumière cendrée. Et la lumière était si éclatante que j'avais mal aux yeux. Il y avait une multitude de réverbères à l'intérieur de mon corps, une multitude d'étoiles. Tel un peintre, tel un ancien peintre hollandais, mon cœur mettait en valeur le jeu d'ombre et de lumière. L'amour est une lumière, le reste une ombre. « Mais que n'appartient-il au royaume de l'amour ? me demandais-je. La lumière de l'amour se reflète partout : sur ces façades et sur le ciel. Que reste-t-il en dehors de l'amour ? Rien, rien. » Soudainement, j'entendis le chef d'œuvre de Couperin : *Trois leçons des ténèbres*. Un mauvais présage ?

8

Comment pénétrer dans sa chambre et dans son cœur ? « Je me déplace du point A vers le point B. Isolde se déplace en direction du point D. Son mari se déplace du point E vers le point F. Son mari part en voyage. Son mari meurt dans un accident de voiture. Ses brûlures sont si profondes qu'il meurt avant d'avoir atteint l'hôpital. »

L'amour. Que se passa-t-il sur le navire ? Que ressentirent-ils lorsque le philtre d'amour commença d'agir ? L'indication scénique, que dit-elle ?

Elle boit, puis jette la coupe. Tous deux, tremblants, au comble de l'émotion, mais immobiles, se regardent, les yeux dans les yeux. Dans ce regard, l'expression du défi à la mort fait place à celle d'une passion brûlante.

D'accord. Mais que se passe-t-il entre ces états successifs, entre ces états d'âme et de cœur ? Le défi à la mort. Une passion brûlante, incendiaire. Deux états de choses. Diamétralement opposés. La métamorphose, comment s'opère-t-elle ? Le philtre d'amour. Comment fonctionne-t-il à l'intérieur de leur corps ? Remplit-il un organe particulier ? le cœur ? l'estomac ? Imprègne-t-il l'âme ? L'âme change-t-elle de formule chimique ? Le cœur croît-il comme une fleur ? Ou s'agit-il d'une chose impalpable ? Lorsque je me suis réveillé, ce matin, il ne restait de mes visions nocturnes que quelques images impalpables, vaporeuses,

malgré le caractère infaillible de ma mémoire. L'amour est-il le souvenir d'un rêve ? La métamorphose dura jusqu'à leur mort. Ce n'était pas un rêve mais une réalité palpable.

La musique, que nous dit-elle ? *Seinsuchtsmotiv*. Désir. Un chant chromatique. Un chant suave. D'abord les violoncelles, puis les hautbois. Un accord, quatre notes. Que se passe-t-il ? Une plante nouvelle prend-elle racine ? imperceptiblement, infailliblement ? Quelle plante ? L'Arbre de l'amour ? Ou une fleur ? Quelle fleur ? Celle que Carmen offrit à José ? la même fleur ? La Fleur de l'amour ? La fleur impalpable. Mais on peut la sentir. La fleur qui exhale à la fois le Paradis et l'Enfer. Une suave senteur. Avec une pointe d'aigreur. Un arrière-goût de citron. Un arrière-goût de thym. Et le sel de l'air marin. La mer n'est jamais loin lorsqu'on tombe amoureux. La mer. La Mer noire de l'amour. Et le navire de Tristan. Toutes les scènes d'amour se déroulent sur son navire.

Ils portent convulsivement leurs mains au cœur, puis au front. Ils se cherchent de nouveau du regard, baissent les yeux dans un grand trouble et se contemplent enfin avec un désir de plus en plus éperdu.

Un accord. Quatre notes. L'air marin. Un navire.

La musique exprime-t-elle quelque chose ? Ou n'y a-t-il que des notes, quatre notes, cinq notes, neuf notes, des consonances, des dissonances ? Stravinski croyait que la musique n'exprimait rien à l'exception d'elle-même. Notes, notes, notes. Mais il doit y avoir quelque chose au-delà des notes : désir et angoisse, langueur et colère, béatitude et torture. Le crépuscule des dieux. Le crépuscule des hommes. L'éros et le thanatos. La musique franchit ses propres limites. Comme la poésie et la peinture, comme l'art en général. Comme le cœur, le cœur humain.

« Aujourd'hui, je ne ferai que toucher sa main. Demain, je tiendrai sa main dans la mienne — deux minutes, environ. Et après-demain ? Trois minutes. Et pour terminer en beauté, je tiendrai sa main en présence de son mari. Ensuite, je m'approcherai de son visage. Centimètre par centimètre. Et je l'embrasserai dans une semaine. Notre baiser durera deux minutes. Puis trois minutes. Enfin, je l'embrasserai sur la bouche en présence de son mari. Après cela, je m'approcherai de son corps. Et je toucherai son corps avec mon corps — dans un mois. Et je caresserai son corps avec mon corps. Et je lui ferai l'amour pendant deux minutes. Puis notre acte sexuel durera neuf minutes. »

Et je ne touchais rien, même pas la couverture. Et je ne tenais rien, même pas un livre. Mais je rêvais de sa main. Et je tenais sa main tout le long de mon rêve.

(A suivre)

LIEBESTOD

La forme de sanction la plus sordide contre les dissidents en U.R.S.S. était l'enfermement forcé dans des hôpitaux psychiatriques. Utilisée à l'occasion par Saline, cette stratégie se développa à mesure que le code criminel devenait plus difficile à appliquer aux dissidents. Elle avait beaucoup de traits séduisants pour les autorités ; une fois le diagnostic obtenu, on n'avait besoin d'aucune « preuve » susceptible d'être contestée au tribunal. La sentence était sans appel et le fou certifié ne jouissait même pas des maigres droits civils reconnus aux condamnés. De plus, s'il semblait indésirable, le « patient » pouvait être traité avec des médicaments qui le rendaient malade ou déprimé, ou lui causaient de grandes douleurs.

Geoffrey Hoskings, *Histoire de l'Union soviétique.*

‘Il y avait dans son esprit beaucoup d'autres images — d'hommes, de lieux, de philosophies et de poèmes. Toutes avaient leur propre identité et chacune était autonome. Mais dans sa poésie, Dante a résolu de les relier chacune au personnage de Béatrice, et il a rapproché ce personnage le plus près possible de l'image définitive — autant qu'il pouvait l'exprimer — du Dieu Tout Puissant ».

Elle ne lira pas cet hommage à sa nuit, à sa nuit étoilée, aux nuits blanches, scintillantes que j'ai passées avec elle. La lettre la plus longue que je lui aie jamais écrite.

« Les romans épistolaires ne sont plus à la mode. Les cheveux longs étaient à la mode cet été. Les minijupes étaient à la mode dans les années 60. Les chaussures à semelles compensées étaient à la mode dans les années 70 et à nouveau dans les années 90. Mais, dans les années 90, personne n'écrivait des romans épistolaires par crainte de s'exposer au ridicule.

- Lénine, Staline et leurs successeurs se trompaient de victimes.

- Ah, les mauvais souvenirs, les mauvais rêves ! La nostalgie russe. Le retour à l'Union Soviétique.

- Les autodafés de Hitler se trompaient de livres.

- Les nazis auraient-ils dû brûler d'autres livres ? Penses-tu que l'on doive brûler les livres inférieurs ? "Il y a trop d'éditeurs ; on publie trop de livres", disait T. S. Eliot. »

J'ai de la nostalgie pour les mondes parallèles, pour les vies que je n'ai pas vécues. J'aurais tout donné pour me trouver dans un de ces mondes, dans tous ces mondes, à condition qu'ils soient situés à Moscou ou à Saint-Pétersbourg dans les années cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts. L'unité du temps et de l'espace. Les mêmes personnes prendraient part à mes tragédies : mes parents qui sont morts au début des années soixante-dix, Tatiana, mes amis et mes collègues. J'aimerais qu'ils soient différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Mon éternel retour est une symphonie inachevée du passé.

« Et toi ? Ferais-tu autre chose dans ce passé retrouvé, augmenté, embelli ? Pourquoi ne pas devenir un écrivain dissident et finir ses jours dans un hôpital psychiatrique ? C'est de cela que tu rêves ? Fais de beaux rêves, mon ami. Chez nous, personne ne t'enfermera dans un asile. Tu vis à présent dans un pays démocratique. À propos, Van Gogh peignit *Nuit étoilée* dans une maison de fous.

- Asiles psychiatriques. Un signe de reconnaissance. Non-conformistes, francs-tireurs. En Europe de l'Est, on nous prenait au sérieux.

- A l'Ouest, on ignore jusqu'à votre existence, jusqu'à votre non-existence. »

Seul un aliéné peut écrire des lettres à une femme morte. *A madman, a dead man.*

TRISTAN SUR TERRE

L'univers de l'avenir très éloigné serait une soupe diluée à un degré inconcevable de photons, de neutrinos, et un nombre décroissant d'électrons et de positrons, tous s'éloignant lentement de plus en plus. Autant qu'on le sache, il ne se produira plus aucun autre processus physique de base. Aucun événement significatif n'interviendra pour interrompre la morne stérilité d'un univers qui, ayant achevé son cours, est confronté à la vie éternelle — la mort éternelle serait peut-être une meilleure description.

Paul Davies, *Les Trois dernières minutes*

10

J'écris une lettre à Isolde :

Ma bien-aimée,

J'espère que vous vous rendez compte que suis amoureux de vous. Et vous devez avoir éprouvé le sentiment de l'amour, car vous vivez sur terre, sur la planète de l'amour. Pourquoi ne me laissez-vous pas toucher votre main ? Je crois que c'est le prélude approprié à la passion éternelle. En tous cas, Julien Sorel le pensait. Et il était expert dans l'art de l'amour. Stendhal aussi d'ailleurs. Je suis certain que nous pouvons nous fier à eux en ces matières. Pourquoi ne me laissez-vous pas toucher votre main ?

Il n'y a pas d'amour sans rites et cérémonies. Mais vous n'auriez pas grand chose à faire. Je vous promets de faire le plus gros du travail. J'étendrai ma main vers la vôtre. Au début, vous devez retirer votre main. Vous êtes timide, n'est-ce pas ? « Tu ne commettras pas l'adultère. » Vous craignez que votre fils ne tombe malade à cause de vos péchés. Vous craignez que votre fils ne meure dans vos bras. Vous ne voulez pas commettre un péché. Vous ne voulez pas faire l'amour avec moi ni dans votre chambre ni ailleurs. Je vous aime. Je vous aime de tout mon cœur. Et je rêve de toucher votre main et vos lèvres. Et votre corps, bien sûr. Pourquoi cachez-vous votre corps ?

Nous pouvons nous adonner aux attouchements en présence de votre fils : ainsi, vous me prouverez que vous m'aimez davantage. Ne crains pas l'adultère, ma chérie. Tant de gens

ont commis ce péché et leurs enfants ne sont ni morts ni enterrés, autant que je le sache. Laisse-moi venir dans ta chambre au milieu de la nuit, lorsque ton mari ronfle dans son lit. D'abord, j'écouterai à sa porte pour m'assurer qu'il dort, ensuite j'approcherai de ton lit sur la pointe des pieds. Ne pousse pas de cris, ma chérie, sinon les voisins risquent d'appeler la police. N'oublions pas que vous vivez dans un appartement et non dans une maison. S'il te plaît, ne prie pas Dieu au cours de mes visites : il ne faut pas que nous perdions un temps précieux. Même dans l'éternité, le temps compte. Le temps nous conte des histoires.

Je te promets de quitter Munich si ton fils attrape une maladie mortelle. En ce cas, je retournerai sur ma planète et me mettrai en rapport avec nos médecins qui sont capables de guérir ton fils en un rien de temps grâce à la télépathie. Un traitement à distance. A long-distance cure. Il n'y a pas à s'inquiéter — tout ira bien. Et je ne suivrai pas l'exemple de Tristan qui meurt à la fin de l'opéra. Tu ne seras donc pas obligée de me rejoindre dans l'au-delà après l'exécution de Liebestod. Il faut que je te révèle un secret : je ne peux pas mourir, même si je reçois une blessure mortelle. Une dizaine de trains sont passés sur mon corps, mais je suis toujours vivant et solide comme le Pont Neuf, comme la Maximilianstraße.

J'aimerais écouter ton interprétation de Liebestod. Tu as une très belle voix. Elle est aussi belle que la voix de Kirsten Flagstad. Veux-tu chanter Liebestod pour moi ? Je ne serais pas obligé de mourir par la suite. (Kirsten Flagstad est morte de sa belle mort. Elle n'a succombé à sa maladie ni sur scène ni dans un studio d'enregistrement.) Aimes-tu Wagner ? Je l'adore. Je suis une substance très cultivée, ma chérie. Je suis versé dans les lettres et les arts. Nous pourrions avoir une discussion intellectuelle de temps à autre. Je t'amènerai à l'opéra. Un humain m'a dit la semaine dernière : « Lorsque j'entends le mot "musique", je sors mon revolver. » Mais j'espère que tu ne sortiras pas ton revolver en m'entendant parler de Wagner. À propos, as-tu un pistolet ? Nous pouvons en avoir besoin, un jour, si ton mari commence à nous embêter. Ou si tu continues à t'entêter. Ou si tu m'embêtes, moi. Supposons que je tombe amoureux d'une autre femme. Si tu continues d'ignorer mon existence, à coup sûr je tomberai amoureux d'une autre femme. Supposons que je demande sa main. D'abord, je tiendrai sa main pendant une heure ou deux, puis je demanderai sa main. Supposons que tu écrives à son père pour lui dire qu'on ne peut se fier à moi, que je suis un arriviste sans scrupules. En ce cas, je me verrai dans l'obligation de te tuer. Et je suis un tireur d'élite — cent fois supérieur à Julien Sorel. J'espère que mes suppositions sont mal fondées. Personne ne se trompe sur notre planète. Et pourtant je suis certain que tout ira bien. Je suis certain que tu es déjà amoureuse de moi. Par conséquent, ne perdons pas un temps précieux.

Dans l'attente de votre réponse, je vous prie de croire, ma chère bien-aimée, en l'expression de mes hommages respectueux.

Tristan

Je postai la lettre. J'attendis une réponse. J'attendis trois jours et trois nuits. « Elle ne te répondra pas, dit mon ange gardien. Tu n'aurais pas dû être aussi franc avec elle. Pourquoi as-tu manifesté un tel intérêt pour sa personne ? Tu aurais dû masquer ton amour, jouer à cache-cache. »

J'écrivis une seconde lettre à ma bien-aimée.

Chère Madame,

Votre silence ridicule est dû à un malentendu. Vous m'avez compris de travers. En lisant ma première lettre, vous avez conclu que je vous aimais. Erreur ! Je suis amoureux, en effet. Mais je suis amoureux d'une autre femme. J'ai du respect pour vous, c'est tout. Je suis un gentleman, et je traite toujours les femmes respectueusement — toutes les femmes sans exception. Il n'y a donc rien d'exceptionnel à mon attitude envers vous. Une multitude de femmes me font des avances. Des milliers de femmes veulent faire l'amour avec moi : vous avez sans doute remarqué que suis beau et jeune. Il y a une dizaine de femmes derrière ma porte. En permanence. J'entends leurs voix pendant que j'écris cette lettre. Elles font la queue pour me voir, pour m'apercevoir quelques secondes. Mais je n'ai pas l'intention d'ouvrir la porte, quoique, comme je l'ai dit plus haut, je respecte toutes les femmes sans exception.

Pourquoi vous ai-je envoyé cette lettre ? Je suis prêt à satisfaire votre curiosité. Je suis généreux de nature, je vous assure.

Voici ma réponse: je vous ai envoyé cette lettre dans l'espoir que vous deveniez mon amie. Pas ma maîtresse. À Dieu ne plaise ! Je ne peux pas faire l'amour avec une femme qui n'éveille en moi aucune velléité sexuelle. Mais je veux devenir un ami de cette femme.

Je pensais que vous étiez solitaire. En tant que bienfaiteur de l'humanité, je voulais diluer votre solitude. Votre solitude est aussi concentrée qu'un vieux vin. Et les Grecs mettaient de l'eau dans leur vin. D'une certaine façon, je voulais ajouter de l'eau dans votre solitude: les liquides sont importants dans le monde humain.

Je vous ai donc envoyé une lettre pour suggérer une rencontre durant laquelle nous aurions pu discuter de choses et d'autres. Rien de plus ! Mais vous avez mal interprété mon zèle humanitaire. Pour une raison inconnue, vous vous êtes mis dans la tête que j'étais amoureux de vous. Erreur ! La seule femme dont je sois amoureux s'appelle Isolde et chante

dans le fameux opéra de Wagner. Avez-vous entendu parler d'elle ? Avez-vous entendu Kirsten Flagstad dans ce rôle ? Certainement pas. Quelle ignorance ! Si vous aviez répondu à ma lettre, je vous aurais amenée à l'opéra et à la Pinakothek. Je me serais soucié de votre éducation. Mais vous avez perdu cette chance inestimable. Je ne pardonne jamais aux personnes mal élevées qui ne manifestent pas de gratitude à l'égard de leurs bienfaiteurs. Ne savez-vous pas qu'il faut répondre quand on vous parle ? Il faut écouter et répondre. Je vous ai parlé, mais vous n'avez pas répondu. Et vous ne m'avez pas entendu. La prochaine fois, je vous donnerai une fessée. À l'avenir, tâchez de bien vous conduire !

A propos, je vous informe que je ne donnerai pas de leçons à votre fils, cet imbécile. Pourquoi ? Parce que c'est un demeuré mental. Et sa mère est une pimbêche obstinée et prétentieuse. Pour qui vous prenez-vous ? Je vous écris une lettre et vous la déchirez en mille morceaux. Et vous jetez ces morceaux à la poubelle. Est-ce un endroit approprié pour mes lettres, une poubelle ? Je suis sûr que vous regrettez à présent votre étourderie. Mais il est trop tard, chère Madame. Même si vous vous mettez à genoux devant moi et implorez mon pardon pendant des heures et des jours, je ne vous pardonnerai pas. Jamais de la vie ! Et ma vie est infinie. Même si vous accomplissez ce rite tous les jours. Pendant un mois. Je ne vous pardonnerai pas. Même si vous enlevez vos vêtements et dansez devant moi dans le costume d'Eve. Tous les jours. Tout l'été. En toute saison. Non, non, non. Même si vous me caressez des pieds à la tête, même si vous me léchez les organes génitaux. Et les bottes. Même si vous m'autorisez à vous donner des fessées aussi souvent que je le veux. Même si vous tuez votre mari et devenez ma femme de ménage. Et ma femme de léchage. Non, non, non. Comme je l'ai dit plus haut, je ne vous pardonnerai jamais !

J'aimerai toujours mon Isolde. Et je vous ferai souffrir, car vous êtes une femme jalouse. Regardez-nous, regardez-nous ! Voyez-vous quelque chose ? Tristan et Isolde s'abîment dans leur extase. Tristan und Isolde versinken wie in gänzliche Entrücktheit. Regardez comme elle lèche mon corps humain. Elle est belle, n'est-ce pas ? Nous sommes heureux, nous sommes heureux. Vous auriez pu être heureuse à l'heure qu'il est, si vous aviez répondu à ma lettre. Mais vous pensiez que ce n'était pas la peine de répondre à la lettre d'un extra-terrestre. Encore une erreur ! Vous êtes tellement stupide et ridicule. Vous êtes une idiote congénitale. Isolde aurait répondu à ma lettre. En fait, elle a répondu à ma lettre. Et je l'ai invitée sur mon navire. Sur mon vaisseau fantôme. Sur mon vaisseau spatial. Et je l'ai conduite sur ma planète. Nous avons passé notre lune de miel sur ma planète, dans ma galaxie natale. Elle est belle, ma galaxie. Et ses habitants offrent l'hospitalité à tous les visiteurs, aux créatures réelles et imaginaires. Mais vous ne la visiterez pas. Jamais. Il faudra

me passer sur le corps. Pourquoi pas ? Essayez toujours. Passez-moi sur le corps, si vous voulez. Pourquoi ne voulez-vous pas me passer sur le corps ?

De toute façon, vous n'aurez pas le temps de visiter quoi que ce soit : la vie humaine est courte. Et les habitants de notre astre sont immortels. Vous seriez devenue immortelle si vous aviez répondu à ma lettre. J'ai un flacon dans ma chambre d'hôtel. Ce flacon contient l'élixir de vie. Chaque immortel porte un flacon dans sa poche au cours de ces voyages à l'étranger — au cours de voyages interstellaires. Au cas où il nous arriverait quelque chose. Les humains sont mortels, et votre mortalité est contagieuse. Nous avons besoin d'un antidote à votre mortalité.

Vous seriez devenue immortelle automatiquement, si vous aviez visité notre planète. (Isolde est immortelle à présent. Plus de Liebestod.) Et vous seriez belle, enfin. Pas comme Isolde, cela va sans dire. Comme Anna Karénine, peut-être. Et vous auriez été débarrassée de la terre et de ses habitants. Notre astre est un paradis universel. Selon nos prophètes, Adam et Eve sont nés sur notre astre. Et nos scientifiques sont d'accord avec nos prophètes. Notre air est pur. (Et votre chambre sent le renfermé, j'imagine. Et si vous ouvrez la fenêtre, l'air de votre chambre sera pollué.) Et nos visages sentent meilleur que vos camélias. Vous avez dû jouir de la senteur qui émanait de mon visage au cours de notre dialogue. Que ce souvenir olfactif vous accompagne toute la vie ! Ce souvenir parfamera la puanteur de votre domicile et de votre vie conjugale. Le souvenir de mes yeux illuminera les ténèbres de votre condition humaine et vous empêchera de commettre un suicide.

Tristan

Je postai la lettre. J'attendais une réponse. J'attendis trois jours et quatre nuits. « Elle ne te répondra pas, dit mon ange gardien. Pourquoi l'as-tu insultée ? Tu dois écrire une autre lettre. Il faut que tu lui inspires de la pitié. Fais semblant d'être son enfant — un être sans défense à la recherche de protection et d'affection. Tu peux inclure un ou deux poèmes dans ta lettre, à l'instar d'Hamlet, de Dumain, de Don Boriso de Armado. Mais n'oublie pas que le sexe est une activité gratuitement dévorante et dangereuse. Selon Edward O. Wilson, les organes reproductifs des humains sont sujets à des dysfonctionnements fatals tels que la grossesse extra-utérine et les maladies vénériennes.

- Pourquoi ?
- Leur complexité anatomique...
- Il est peu vraisemblable que vous abandonniez votre attachement indéfectible à notre élégante simplicité.

- D'ailleurs, les démarches de séduction se prolongent au-delà des nécessités de signalement minimales. Elles sont dépensières en énergie et même dangereuses — les plus ardents sont en plus grand risque d'être tués par leurs rivaux. »

Je lui écrivis encore une lettre :

Chère bien-aimée,

Je suis perdu. Je suis pitoyable. Les bras m'en tombent. Ce n'est même pas la peine d'essayer de les lever : ils tomberont de toute façon. Quel dommage que tu ne puisses pas voir mes bras. Tu aurais pitié de moi, je t'assure. Je te demande pardon pour ma lettre précédente. J'ai été très grossier. Mon désespoir me pousse parfois aux excès de violence. J'ai failli me suicider ce jour-là. Une fois encore, je me suis jeté sous les roues d'un train. Le train m'est littéralement passé sur le corps. Pourquoi suis-je immortel ? Tu es mon seul espoir.

Ma vie est vide sans toi. Mon corps est vide sans toi. Je me fourre les mains dans le corps et n'y trouve rien, rien du tout, à l'exception de mon cœur qui t'aime à la folie. Mon cœur est plein de toi. Mon cœur est une coupe remplie à ras bord du philtre d'amour. J'en bois tous les jours. Tous les jours je tends les bras vers toi. Mais tu ne me réponds pas. Et les bras m'en tombent.

Quand je te vis pour la première fois, je sentis quelque chose dans ma poitrine. Il y avait quelque chose à l'intérieur — un cœur, un cœur humain. Pas seulement les poumons et le thorax. J'écoutais ma poitrine pour savoir si mon cœur battait déjà. Ou bien pendait-il à l'intérieur de ma poitrine, immobile et indifférent ? Non, non. Mon cœur battait la chamade. Mon cœur chantait une sérénade.

Lorsque nous sommes amoureux, nos pupilles se dilatent. Si tu pouvais voir mes pupilles ! Elles sont aussi grandes que mes yeux. Elles sont plus grandes que mes yeux. Elles sont plus grandes que ma vie. Ma vie s'est rétrécie comme une vieille paire de chaussettes. C'est de ta faute, ma chérie. Pourquoi es-tu si cruelle ?

« Je me souviens d'une expérience qu'on a faite récemment, dit mon ange gardien. On a montré deux photos apparemment identiques à un groupe d'hommes. Ils étaient censés choisir la plus sexy. Tous ont choisi la même photo qu'on avait retouchée pour agrandir les pupilles de la femme. »

« Les êtres humains ont toujours été les plus cruels envers leur propre race », dit mon ange gardien ;

Tu sais que les spermatozoïdes se battent ? Par exemple, si tu fais l'amour avec moi à cinq heures de l'après-midi et ton mari rentre à la maison deux heures plus tard, mes spermatozoïdes empêcheront les siens de pénétrer dans ton utérus. Mes spermatozoïdes chasseront ses spermatozoïdes. Ils les chasseront de ton vagin et de ta vie. Pourquoi ne pas me donner l'occasion de les chasser ? Je ne tuerai pas ton mari. Je le repousserai par l'intermédiaire de mes spermatozoïdes.

« Je crois que certains spermatozoïdes ont pour mission de défendre le territoire, tandis que les autres s'occupent de la fertilité », dit mon ange gardien.

Laisse-moi venir mardi prochain autour de onze heures. Je ne donnerai pas de leçon à ton fils. Il est incapable d'apprendre. Ton fils est complètement abruti. Mais ne t'inquiète pas. Nous aurons un autre enfant, notre enfant. Et il sera très intelligent. Les habitants de notre planète sont plus intelligents que les humains. Notre enfant héritera d'une moitié de tes gènes et d'une moitié des miens.

Les humains sont-ils meilleurs que les singes ou les grenouilles ? Pourquoi emploient-ils les expressions « mammifères supérieurs » et « vertébrés inférieurs » ? En quoi sont-ils au-dessus des autres organismes ? En termes purement numériques, les microbes gagnent haut la main. (Notre espèce gagne haut le sourcil.) Et les bactéries – les superbugs — s'accommodent de l'environnement mieux que les stoïciens.

Il faut que tu envoies ton fils chez sa grand-mère ou chez sa tante. Lundi soir. Et le lendemain attends-moi vers dix heures du matin. Nous prendrons du café, d'abord. (Notre philtre d'amour.) Je toucherai ta main. Enfin. Et je tiendrai ta main dans la mienne. Et nous nous embrasserons sur les lèvres.

Si tu trouves que je presse le mouvement, nous ralentirons le processus. « Tu n'y vas pas de main morte. » Ne me fais pas de reproche, ma chérie. Rien n'est mort dans mon corps, ni les mains ni les jambes. Evidemment, je te toucherai de ma main vivante, vivace, tenace. D'accord. Allons-y en douceur. Pendant trois premiers jours, nous dormirons par terre. Pas de délices sexuelles. Et nous mangerons nos plats sans les assaisonner. Pendant les sept jours suivants, nous écouterons de la musique. Nous écouterons du Brahms, des quatuors de Brahms. La nuit du dixième jour, je commencerai à bavarder avec toi. Et je t'embrasserai. Enfin. Je te caresserai avec la partie supérieure de mon corps à la lumière d'une veilleuse ou dans les ténèbres. C'est à toi de décider. Et je te toucherai les seins avec mes ongles. Si tu m'interdis cette caresse, j'attendrai ton baiser — aussi longtemps qu'il le faudra. Et je glisserai ma main le long de ton corps, de long en large sur ton corps. Et je te mettrai sur mes genoux, moi, ta veille nounou. Mais si tu ne te soumetts pas à mes trente-six volontés...

Je sais que cela ne se passera pas ainsi, ni demain ni après-demain. Ce ne sont que des rêves, rien de plus. Je n'aurai pas de réponse, ni demain ni la semaine prochaine. Je resterai dans ma chambre en attendant ta réponse, ton amour, la mort de ton mari. Et je composerai des poèmes afin d'immortaliser ta beauté et ta cruauté. Les rois et les reines seront oubliés. Même Tristan et Isolde tomberont dans l'oubli tôt ou tard. Mais tu demeureras dans l'univers aussi longtemps qu'il y aura des yeux pour lire mes poèmes.

Tes gestes sont un triomphe de la beauté.
 Et la beauté est toujours vieux jeu,
 immuable, inaltérable.
 Un cerisier d'Issa,
 un cerisier tout court,
 un cerisier que je vois à travers ma fenêtre.
 Ce cerisier ne perd pas ses fleurs.
 (La seule chose qui reste de *La Cerisaie* de Tchekov.)

Et voici un autre poème que je dédie à ton immortalité :

Mes pensées tournent en rond.
 Elles reviennent toujours vers toi,
 mon éternel retour.

Tu es le mont Méru
 et l'Arbre de Vie.

Les symboles n'ont aucune chance
 en ta présence : ils sont trop petits.

Désincarnée et silencieuse,
 tu rôdes dans ma chambre.
 Elle est suffisamment grande
 pour accueillir toutes tes ombres.

La mort est plus courte

que la moindre de tes ombres.

Il faut que je te dise quelque chose, ma chérie. Ce n'est pas moi qui ai écrit ces poèmes. Je les ai empruntés à un ami mortel. Il est mort d'ailleurs. Les poèmes sont beaux, je trouve.

Je ne sais même pas écrire des poèmes, ma chérie. Je n'ai aucun talent, comme ton fils. Pourquoi ne me prends-tu pas sur tes genoux ? J'aimerais être ton fils, ma chérie. Ton petit-fils. J'ai besoin d'une mère. J'ai perdu ma mère lorsque j'étais tout petit. Et depuis sa mort, je me sens seul au monde. Tous les orphelins se sentent seuls, je suppose. Pourquoi ne me prends-tu pas sur tes genoux ? Mardi prochain, à onze heures ?

C'est mon oncle qui m'a élevé, le frère de mon père. Et mon oncle était très cruel. Il m'enfermait dans le grenier. Il me privait de nourriture pendant des semaines d'affilée. Et il me réveillait chaque nuit, trois ou quatre fois par nuit. Sais-tu pourquoi il me réveillait ? Pour me rosser, pour me rouer de coups. Et comment peut-on vivre sans sommeil, avec des bleus partout ? Comment peut-on étudier les sciences et les arts dans ces conditions ? Je ne pouvais pas bouger. Je restais au lit, je perdais conscience. Et mon oncle profitait de mes états comateux pour m'accuser de paresse et de parasitisme.

Je n'arrive pas à oublier ce traumatisme de mon enfance, de ma jeunesse. Et cinq ans de psy n'ont pas effacé les vestiges des coups que j'ai reçus dans la maison de mon oncle. De plus, dans mon enfance, j'ai vu des choses terribles. Ma sœur a été violée sous mes yeux. Et mon frère a été tué par un criminel notoire. Sous mes yeux. Et pas loin de mes oreilles. J'entends toujours ses cris : « Aide-moi, aide-moi ! » Mais comment aurais-je pu l'aider ? Je n'avais que huit ans à l'époque.

M'entends-tu, ma chérie ? Aide-moi, aide-moi ! Suis-je trop loin de tes oreilles ? J'ai essayé de t'oublier. J'ai essayé de tomber amoureux d'une autre femme. En vain.

J'ai aussi essayé de me tuer au travail. Au moins espérais-je tuer mon souvenir de toi. J'ai travaillé dur. En vain.

J'ai essayé de noyer mes souvenirs dans le vin. Hélas, ma tristesse est aussi insubmersible que mon corps. Par parenthèses, je peux sentir l'alcool dans l'haleine de votre mari à neuf mètres de distance.

L'humanité est décadente. Comment peux-tu vivre sur une telle planète, au milieu de telles créatures ? sous la menace de la guerre nucléaire ? Les projets de non-prolifération des armes nucléaires resteront toujours à l'état de projets. Et personne ne résoudra le problème de déchets radioactifs. Jamais.

Et les engrais chimiques ? qu'en penses-tu ? Toutes les rivières sont polluées par les déchets industriels. Et la mer Noire. Et l'océan Atlantique. Sur votre planète, l'eau ne sera jamais un philtre d'amour.

Les humains ne pensent pas à la pollution de l'environnement. Ils se soucient de leur bien-être, pourtant. (« Le mal-être » diraient nos observateurs.) Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Pourquoi ne pas s'installer sur notre astre ? Pourquoi ne pas fuir le désastre terrien ? Une bactérie peut détruire votre monde. Ou une maladie incurable. MT-9, par exemple. Tôt ou tard, le soleil s'approchera de votre planète. La politique de la terre brûlée. Il n'y a pas de soleils dans notre galaxie. Ou plutôt, chaque planète dans notre galaxie est un soleil à part entière. Nos planètes se rapprochent de temps à autre. Et elles s'embrassent fraternellement.

Un astéroïde peut détruire la terre. Même un vacuum peut détruire la terre. Les états d'énergie supérieure ont tendance à dégénérer en états d'énergie inférieure. Pour une raison inconnue, vos scientifiques pensent que l'univers humain correspond au véritable vacuum. En d'autres termes, votre espace vide est un vacuum à l'énergie la plus basse possible. Supposons que votre vacuum ne soit pas le véritable vacuum. Et s'il s'agit d'un faux vacuum qui continue à endormir votre vigilance en raison de sa longévité ? Certes, il existe depuis plusieurs milliards d'années. Et après ? Nous connaissons beaucoup de systèmes quantiques, comme les atomes d'uranium dont les demi-vies durent des milliards d'années. Et votre vacuum appartient à cette catégorie. Supposons qu'il échoue et projette votre cosmos dans un état d'énergie encore plus bas avec d'affreuses conséquences pour les humains, les animaux et les végétaux ?

Dieu peut détruire la terre. Pourquoi rester sur cette planète ? Il n'y a plus de grands musiciens sur terre. Pourquoi aller dans les salles de concerts ? Et tu ne seras jamais assise à côté de Beckett ou de Joyce. Dans un café parisien. Ou sur un boulevard parisien. Et tu ne verras pas Wagner, ni à Munich ni ailleurs.

Même Isolde est morte. Morte et enterrée.

Pourquoi ne m'aimes-tu pas ? Je viens d'une galaxie microscopique que notre Grand Frère colonisa au début de l'éternité. Et depuis l'éternité notre petite nation, notre fière nation, essaie de briser le joug communiste. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour mon narod, comme disent les Russes, et cela malgré mon immortalité. Pourquoi n'admires-tu pas mon courage ? De nombreuses femmes ne demandent pas mieux que de tomber amoureuses d'un tel homme – d'une telle substance, plutôt. Un guérillero ! Che Gevara ! Les humains

prétendent qu'ils sont les seuls animaux à jouir du pouvoir de la raison. Pourquoi n'écoutes-tu pas la voix de la raison ? Tu dois pourtant avoir l'oreille absolue.

J'ai un passé mystérieux, tu sais. J'ai épousé une danseuse, une danseuse française. Mais quelque temps après notre mariage, elle s'est cassé la jambe. Elle a dû s'arrêter de danser pour de bon. Elle boitait, la pauvre ! Après son accident de cheval. Elle est devenue folle. Sa maladie et sa folie projettent une ombre sinistre sur ma vie. Ne vois-tu pas cette ombre sur mon visage ? et sur mon corps ? N'est-ce pas mystérieux ? J'ai enfermé ma femme dans une tour. (Et j'ai enfermé ma vie dans ma chambre.) Elle pousse des cris toutes les demi-heures. (Ma vie pousse des cris, elle aussi.) Tu n'es toujours pas satisfaite ? Je vis dans l'ombre de la mort. Elle peut me tuer à n'importe quel moment. N'est-ce pas romantique ? Elle m'a trompé avec une centaine d'hommes, dans tous les pays d'Europe. Pourquoi n'as-tu pas pitié de moi ? Elle l'a souvent fait en ma présence. N'est-ce pas horrible ? Je comprends ton indifférence. Avec tous les désastres qu'on montre à la télévision... L'homme moderne est moins sensible aux tourments et aux tragédies. Mais je ne souffre pas moins parce que les autres souffrent. Et je souffre affreusement, je t'assure. Elle boite trop à présent. Plus de trahisons. Elle est trop laide, ma femme. Et trop raide. Je ne la montre plus à personne par crainte du ridicule. N'est-ce pas infernal ? N'as-tu toujours pas pitié de moi ? Et je ne peux épouser une autre personne — toi, par exemple. On ne me libère pas des liens conjugaux. La folie et la boiterie de ma femme ne sont pas des raisons acceptables pour les juges. Tout le monde a pitié de ma femme. Personne n'a pitié de moi. Pourquoi ? Parce que je ne boite pas ? Parce que je ne suis pas fou ? Je perdrai la tête, si cela ne s'arrête pas. Je deviendrai fou si on ne me débarrasse pas de ma femme.

Veux-tu que je devienne fou ? Mad, bad and dangerous to know, comme Lord Byron ? N'est-ce pas romantique ?

Je suis déjà dangereux, ma chérie. Un de ces jours, j'enlèverai ton fils, ton unique trésor. Et je le tuerai, si tu continues à rejeter mes offres et mes avances. La vie de ton fils dépendra de ton attitude envers mon amour et mon désir sexuel. Certains lisent des magazines érotiques. Cela leur suffit. Cela ne me suffit pas. Je dois te faire l'amour deux fois par jour. Il n'y a pas d'autre moyen pour assouvir mes instincts et mon besoin d'affection. Et mon besoin de changement.

Désolé, ma chérie. « Ne te laisse pas emporter », me dit mon ange gardien. Mais comment me retenir ? Comment ne pas épancher mon cœur ? Je suis déjà humain. Et mon cœur est plein d'amertume. Pourquoi n'avons-nous pas grandi côte à côte ? Pourquoi n'avons nous pas joué dans le même jardin, sur la même plage, sous le même rocher ?

Pourquoi n'avons-nous pas fait le serment de nous aimer pour toujours ? J'aurais pu te rappeler ce serment aujourd'hui. J'aurais pu t'accuser de trahison. Hélas, tu courais sur une autre plage, sous d'autres étoiles.

Le jardin d'un château. D'un côté, les bâtiments imposants du bourg. De l'autre, un mur d'enceinte peu élevé avec une échauguette. Au fond, la porte d'entrée. Le site donne l'impression de dominer une falaise, et l'on a des échappées sur un horizon qui se confond avec l'océan. Des pierres écroulées, des herbes folles donnent une impression d'abandon et de manque d'entretien. À l'avant-plan, à l'ombre d'un grand tilleul, Tristan repose, inerte, étendu sur un lit de camp. Tristan dort. À son chevet est assis Kourvenal, courbé sur lui avec douleur. On entend la mélodie d'un berger pleine de langueur et de tristesse, jouée sur un chalumeau.

(A suivre)

*Quand, en raison d'un grand attachement, nous
errons dans la Sangsara,*

*Le long du sentier lumineux de la Sagesse
Discriminatoire,*

Puisse le Bhagavan Amitabha nous guider,

*Puisse la Mère, de blanc vêtue, nous faire arrière-
garde,*

*Puissions-nous être sauvés de la périlleuse et étroite
passe du Bardo,*

*Puissions-nous être placés dans l'état de la
perfection bouddhiste.*

Le Livre tibétain de la mort

Tristan dort. Moi, je souffre d'insomnie chronique.

Certains pensent que les artistes doivent souffrir afin de créer des chefs-d'œuvre.

« *Wie viel musste dies Volk leiden, um so schön werden zu können.* »

Ils ont raison, peut-être. Je souffre physiquement lorsque j'écris un roman, un poème. Une douleur dans l'estomac, une douleur dans le cœur. Des maux de tête. Mon corps est rongé, comme on dit. Comme je dis. Mon cerveau est rongé. Mes meubles sont rongés par les vers. Les lapins, les écureuils, les rats, les mots sont des rongeurs. Je ne désire pas avoir de douleurs d'estomac. La douleur prend les devants, l'initiative. La douleur arrive à l'improviste. Sa venue est imprévisible, comme celle de l'inspiration. La douleur est l'inspiration. Chaque roman est une longue et douloureuse maladie, parfois incurable.

L'amour est aussi une maladie. Longue, douloureuse, incurable. Tristan le pensait. Il l'a fait exprès. Il attendait la maladie de l'amour, « la maladie vers la mort », comme aurait dit Kierkegaard. Il s'est arrangé pour qu'ils tombent malades et meurent ensemble, presque au même moment.

C'était un coup de foudre. Tristan était couché sur son lit de mort. Il a ouvert ses yeux. Il a vu Isolde. Ainsi l'image d'Isolde s'est-elle associée à la mort. Elles sont devenues inséparables, Isolde et la mort. Encore plus inséparables que Tristan et Isolde.

« Pourquoi ne se couche-t-elle pas à mes côtés ? pensait-il. Nous devons être ensemble. C'est un lit d'amour. Je suis amoureux. Et je meurs. C'est la même chose. Mais je la laisserai

me guérir. L'amour est un poison lent. Je la laisserai injecter ce poison dans mes veines lentement, doucement, goutte à goutte. Un goutte-à-goutte d'amour. » Il s'est souvenu de l'image de la mort, l'image traditionnelle, l'image d'Epinal : un squelette. « La mort est belle, se disait-il. La mort est une jeune fille. Pourquoi ne le comprennent-ils pas, les peintres ? Une belle fille, une jeune fille. *La mort et la jeune fille*. Ils se trompent. La mort, la jeune fille. C'est la même personne. Isolde. Une femme qui vous guérit. »

Liebestod. Isolde était couchée lorsque Tristan revint à son château. À son Oberwald. À sa Monica Vitti. Il pensait qu'elle était endormie ou malade. Une période d'immobilité. Des maux de tête, comme d'habitude.

Il ne fallait pas la chercher loin, la mort. Elle était partout, à la surface, derrière la surface. La mort en perspective. Mais Tristan ne voyait même pas la surface.

Il parlait à Isolde, il lui posait des questions stupides. Il se coucha auprès d'elle. C'est en baisant sa main qu'il comprit qu'elle était morte. « Une journée d'hiver. Ce froid me gèle le sang. Mes doigts sont paralysés. Peux-tu allumer le feu ? J'ai froid. Un vent glacial. J'aurais dû mettre un manteau de fourrure. La terre descend dans l'eau. L'eau descend dans le feu. Le feu descend dans l'air. Le ciel sans nuage. La lumière bleue. Eblouissante, resplendissante, chatoyante. La lumière blafarde et blême. La lumière jaune. La lumière terne. Bleu-jaune. » Il la caressait, il l'embrassait. Il contemplait son corps. Il plantait son âme à l'intérieur de son corps. Il méditait sur son âme. Un archétype. L'entité et la totalité. Le noyau de l'énergie physique. L'éternel équilibre des forces. L'énergie douce, mélodieuse.

LA MORT DE TATIANA

Je reviens vers la ville. Pendant mon absence, l'état de Tatiana empire. Soudain, elle sent l'approche de la mort. Non seulement elle sent la mort, mais elle la voit dans l'embrasement de la porte d'entrée. Elle s'agenouille, implorant clémence et indulgence. La mort hoche la tête et le rite funéraire commence. Tatiana prend un bain, met sa robe noire et se jette sur le lit en criant : « Adieu, adieu ! C'est grâce à toi que je lui ai offert ma virginité. Que deviendras-tu après ma mort ? Une autre femme osera-t-elle se servir de toi pour caresser et embrasser son corps ? Une autre femme partagera-t-elle avec toi ses rêves, son parfum, sa convoitise ? Et lui ? Seras-tu le témoin direct de sa trahison ? Et toi ? M'oublieras-tu après mon enterrement ? Tu m'aimes encore, je le sais. Tu aimes le poids de mon corps, ma peau lisse et douce. Et mon nouveau parfum ? L'aimes-tu aussi ? »

La mort est d'un naturel impatient. Elle brandit sa faux et Tatiana laisse le lit en paix. Elle m'appelle plusieurs fois, mais je ne l'entends pas. Je suis trop loin, je ne suis pas à la portée de sa voix. Elle éclate en sanglots. Huit minutes plus tard, elle comprend que ce n'est pas la peine. À quoi bon se lamenter si personne ne vous entend ? Elle continue à murmurer pourtant. À quoi bon parler si personne ne vous entend ? Elle continue à murmurer mon nom ou plutôt mon surnom.

Tatiana meurt à 2 heures 36 minutes de l'après-midi. (Elle est morte 8 mois ½ après notre rendez-vous à la station de métro.) Je reviens 1 heure 18 minutes plus tard. Au début, je ne me rends pas compte qu'elle est morte. Personne ne parle aux cadavres, à l'exception des fous et des idiots congénitaux.

Tatiana était-elle morte ou vivante ? La théorie des quanta répond : l'un et l'autre. Les deux mondes du super-espace coexistent et se chevauchent. En tant que système quantique, Tatiana avait été maintenue dans une condition schizophrène de morte-vivante avant que je ne rentre à la maison. (Le paradoxe du chat.) 27 minutes plus tard je me rends compte que ma compagne est morte. C'est à ce moment-là que les mondes se découpent. L'un d'eux devient réalité, le monde de la mort.

J'aurais continué à la traiter comme une créature vivante si je ne l'avais pas embrassée. En l'embrassant, j'ai senti la température de son corps. « Aucune créature vivante n'a une température aussi basse », pensais-je. Mais je n'ai pas signé le certificat de décès parce que seuls les médecins sont autorisés à le faire. Je ne suis pas médecin.

Si étrange que cela paraisse, je ne pleure pas. Les larmes sont superflues car leur intervention ne peut changer quoi que ce soit. En ces circonstances. Lorsqu'il s'agit de la mort

d'un humain. La femme que vous aimez est morte. Nul n'est capable de la ressusciter, sauf Jésus-Christ. Et les larmes ne s'adressent pas toujours à Jésus-Christ en personne. En outre, Jésus-Christ n'est pas toujours à portée des voix et des larmes. Je devrais dire : « Jésus-Christ n'est jamais à portée des voix », mais je crois qu'il faut laisser une petite quantité d'espoir à la surface de la terre. Sinon, le monde sera dépeuplé.

Les larmes ne sont pas la sève dorée qui suinte de l'Arbre cosmique, symbole de la régénération perpétuelle. De toute façon, la sève dorée ne peut ressusciter personne car elle ne fait que restaurer l'énergie physique et spirituelle. Et les gens dont l'énergie est ainsi restaurée sont vivants. Ils sont un peu fatigués, c'est tout. Et Tatiana n'était pas fatiguée, cet après-midi-là. Les morts n'ont jamais l'air fatigué.

Les larmes ne sont même pas les gouttes de pluie qui arrosent les arbres et les fleurs sur terre. Tatiana n'était pas un arbre. Elle était une fleur, au sens figuré. Mais nulle goutte de pluie ne peut ressusciter une fleur car la mort elle-même a foulé cette fleur aux pieds.

Je ne pleurais pas. Peut-être ai-je compris l'inutilité des larmes. Je scrute son visage pendant 1 heure 47 minutes. Ensuite j'enlève la couverture et je regarde le corps nu de ma compagne. J'examine son corps centimètre par centimètre, comme pour l'identifier. Je pense au film d'Antonioni *Identificazione di una donna*. Je tourne et retourne son corps en tous sens. J'embrasse son corps. Je recouvre son corps de mes baisers. Mais je ne lui fais pas l'amour parce que je ne suis pas nécrophile.

Le lendemain je passe un coup de fil à la mère de Tatiana et je récite le monologue suivant :

« Pourquoi n'avez-vous pas cloné votre fille ? Vous auriez dû la cloner, en supprimant dans le processus les gènes malfaisants, fatals, du corps de son double. Les gènes malveillants, délictueux, criminels. Le clonage entraîne un jeu de hasard génétique moins important que celui produit par une combinaison de sperme et d'ovules. Vous et votre mari n'auraient jamais donné naissance à la même Tatiana, même si vous aviez fait l'amour le même jour du mois, à la même heure. Malgré le nombre des 'mêmes', Tatiana n'aurait pas été la même. Votre nouvelle Tatiana n'aurait pas été la mienne, même si vos labeurs amoureux avaient duré le même nombre de minutes, atteint le même apogée après le même crescendo. Qu'avez-vous contre le clonage ? N'est-ce pas mieux que l'insémination artificielle ou les mères porteuses ? Selon les dispositions des 5^e et 14^e amendements, le droit au clonage a qualité d' 'intérêt fondamental' où le gouvernement ne peut s'ingérer qu'après avoir satisfait à 'un examen rigoureux' présentant les justifications les plus impératives. Voulez-vous avoir une autre fille, une fille en bonne santé, une Tatiana en bonne santé, une Tatiana immortelle ?

Vous auriez dû la cloner chaque année, créer une série de Tatianas, quelques générations de Tatianas, une race de Tatianas. Je suis attiré par l'idée de la reproduction sélective, vous savez. Notre planète devrait être exclusivement peuplée de Tatianas — au détriment des autres femmes, au détriment des hommes. Pourquoi ne pas modifier la composition génétique de l'espèce humaine dans son ensemble ?

— Le droit de clonage n'a pas qualité de droit fondamental dans la constitution, répondit sa mère.

— Le droit de clonage est partie intégrante du droit à l'intimité de la reproduction, comme l'usage de la contraception et l'avortement.

— Le droit de clonage est très différent du droit d'utiliser les contraceptifs ou d'avorter. Il y a des raisons impératives pour interdire le clonage humain, même si le droit de cloner a qualité de droit fondamental. Il y a une 'base rationnelle' pour restreindre le clonage humain afin de prévenir un vaste éventail de préjudices sociaux.

— J'aimais votre fille. J'aurais aimé l'humanité et notre époque effroyable si vous l'aviez clonée à l'infini. Ma Tatiana dantesque.

— Vous avez tué ma fille. Elle aurait dû passer neuf mois dans un sanatorium au lieu de faire l'amour avec un libertin.

Sa mère me traite de « maniaque sexuel ». Notre conversation dure 22 minutes.

Je lui dis que la porte d'entrée sera ouverte. Je raccroche et quitte la maison. Je n'ai pas peur des voleurs. Je ne sais pas que le père de Tatiana est un voleur de haute volée. Et un agent du K.G.B. Mais cette fois, son père ne vole rien parce qu'il est paralysé par la mort de sa fille. C'est lui qui porte le corps de Tatiana vers la voiture. Le frère de Tatiana l'aide à maintenir le corps au-dessus du sol. Le frère de Tatiana ne vole rien, lui non plus. Seule sa mère vole un objet de mon bureau — une photo de Tatiana.

A mon retour, je ne trouve personne à la maison. Seule l'odeur du parfum de sa mère flotte dans l'air. Mais les parfums ne sont pas des humains, même s'ils nous rappellent quelqu'un — notre maîtresse, par exemple. La mère de Tatiana dérobe deux choses dans ma maison : la photo et l'odeur de sa fille. La couverture et les draps sentent son parfum à présent, le parfum de la mère. Comme si elle avait passé une nuit entière dans mon lit.

Je pleure pendant 16 minutes. Mes larmes sont utiles en un sens. Je trouve la consolation dans mes larmes, comme si elles m'annonçaient une bonne nouvelle. Et pourtant il n'y a pas de bonne nouvelle ni dans ma chambre ni à l'intérieur de mes yeux. Tatiana est morte. Et on l'a enlevée de mon lit.

Je ne sais pas quoi dire à moi-même. Je m'offre donc quelques mots de consolations en exposant ma théorie de l'immortalité :

« Ne t'inquiète pas ! Il y a beaucoup de vies parallèles. Dans une de ces vies Tatiana se sent mieux, d'attaque, grâce à son régime. Elle ne souffre ni de leucémie ni de cancer du poumon. Et si tu réussis à te faufiler dans une région parallèle, loin de son incarnation pasteurisée, tu la verras plus tard — lorsque la terre sera reconstituée de nouveau avec tous ses habitants ! Patience — elle te rejoint séance tenante ! Vous ne pouvez pas vous manquer. La vie est un feuilleton télévisé. Les épisodes se succèdent. Tu les traverse un à un. Tu es une star. Tout le monde te connaît, t'admire. Tu signes des autographes à n'en plus finir. »

Je dors pendant 2 heures 37 minutes. Je ne rêve pas de Tatiana et, par conséquent, je suis assez déçu à mon réveil. J'essaie de m'endormir, mais ta tentative se solde par un échec retentissant. Une douzaine de marches funèbres retentissent dans mon cerveau. Je n'arrive pas à m'endormir dans les bras du Seigneur ou plutôt dans les bras de Morphée. Je ne tends pas les bras à la recherche du corps de Tatiana. Morphée ne tend pas les bras non plus. Le Seigneur ne tend pas les bras non plus. Jésus-Christ n'entend pas ma voix. Tatiana, Tatiana, Tatiana. Je crie son nom plusieurs fois, comme si elle pouvait m'entendre dans l'au-delà et revenir dare-dare sur terre. Un mur du son sépare ce monde-ci de l'autre monde. C'est pour cela qu'on dit « l'autre monde ». Ce mur du son est plus long et plus épais que la Grande Muraille de Chine. Il n'y a que des mondes insonorisés dans l'univers.

De nouveau je fonds en larmes. Dans le monde humain la mort est inéluctable. Pourquoi être triste ? Je n'avais pas pensé que ta maîtresse vivrait toujours. Sa mort continuait à m'émouvoir. Je pleurais presque chaque nuit avant d'aller te coucher. Même dans mon sommeil je pleurais parfois.

Je commence à marcher dans la chambre. Je descends dans le vestibule et sors de la maison. Je passe 4 minutes dans mon jardin, mais la vue des roses ramène les larmes dans mes yeux à cause de leur ressemblance avec ma bien-aimée. Je retourne à la maison, je mets une veste de tweed et je m'installe dans ma voiture. Je pense que les nombreux divertissements qu'on trouve dans les grandes villes sont capables de soulager ma douleur.

Je laisse ma voiture dans un endroit où le stationnement est interdit, et je commence ma promenade en ville. Je flâne le long des rues en regardant des vitrines et des passants. Je vois une femme à travers une fenêtre. Au moyen de signes, elle me communique son désir de boire quelque chose. (Stationnement autorisé.) J'entre dans le magasin, j'avance vers le bar et je commande 2 verres de champagne. Et puis, je recule. Je m'éloigne en quelque sorte. Je perds de vue mon corps, mon cerveau, ma conscience. Je suis une femme le long d'un couloir au

bout duquel une chambre nous attend impatiemment. (Nous avons toujours l'impression que des maisons nous attendent si leur porte d'entrée est entrouverte.) J'entre dans la chambre et je vois une femme nue sur un lit. La femme ne ressemble pas à Tatiana. Elle n'est pas morte non plus. Pendant 43 minutes je tente de métamorphoser son corps en celui de Tatiana. J'y réussis dans une certaine mesure. Je tourne et retourne son corps. Elle est Tatiana. Je n'ai plus qu'à la tuer pour achever la métamorphose. Mais je ne la tue pas. Je lui demande de prétendre qu'elle est morte. Fétichisme de la mort. « Imaginez qu'on vous a tiré dessus. Imaginez que j'ai mis du poison dans votre tasse de café. Hier. Pour vous empêcher de trahir ma confiance. »

Elle éclate de rire. Elle meurt de rire. Je la gifle. Elle cesse de rire. « Les morts ne rient pas. Même lorsque les démons et les harpies les chatouillent. » Elle ne rit plus. Elle ne ressemble toujours pas à un cadavre. Je consacre encore une demi-heure à sa métamorphose. Puis je l'embrasse avec frénésie. Elle pousse un cri, mais je lui rappelle que les morts adorent le silence. « Ils ne crient même pas lorsqu'on les chatouille avec des fourches. L'idée de devoir s'adresser à 500 personnes donne la chair de poule à un être vivant. Un mort s'en fiche complètement. Il ne parle ni ne frissonne — même si 10 000 personnes se présentent à ses funérailles. »

A la fin, je fais preuve de générosité. Je lui dis avant mon départ : « Si je t'avais tuée, ta famille aurait reçu une compensation. » Je bois deux verres de champagne au bar, et je téléphone aux parents de Tatiana. C'est sa mère qui répond, comme d'habitude. Je lui demande si elle n'est pas disposée à rendre la photo qu'elle avait prise dans le bureau. Elle refuse catégoriquement. Elle me raccroche au nez. Je rebrousse chemin dans le couloir, j'entre dans la même chambre et je demande à la femme avec laquelle j'avais passé 5 heures 17 minutes de venir chez moi. « J'habite dans une datcha à quelques kilomètres d'ici. » Elle a la bonté de me suivre. Une prostituée d'une grande bonté. Une fois à la maison, je la mets au lit. Et je la photographie sous tous les angles, sur toutes les coutures. Elle est vivante. Malgré ce détail auquel les immortels ne prêtent guère attention, elle ressemble à Tatiana, ma maîtresse défunte.

Après son départ je déchire les photos en mille morceaux. Je téléphone à une autre femme, mon ancienne maîtresse. Elle n'est pas seule. Je le sens tout de suite. Je continue de lui parler en ne faisant nulle attention à ses gémissements suggestifs. Je lui demande une photo, sa photo. N'importe quelle photo. « Je suis à court de photos en ce moment. » « Tu veux quelques photos de ma sœur ? » demande-t-elle. Alors, je lui pose une question : « Comment as-tu réussi à m'oublier ? »

Les chagrins et les infortunes tirent leur principale origine d'un Amour excessif pour une chose soumise à de nombreux changements et que nous ne pouvons posséder entièrement.

Spinoza, *Éthique*

C'est beau, touchant et tragique. Une histoire merveilleuse. Un mélange de mélodrame et d'*otstranenié*. *Keeping Tatiana at bay. Defamiliarization or ostranenie is the artistic technique of forcing the audience to see common things in an unfamiliar or strange way, in order to enhance perception of the familiar. (The common reader should be spoon-fed.)* Tout ce que l'on peut croire est une image de vérité. Elle n'est morte ni dans ma datcha ni à Paris.

« Ni à Moscou. Son agonie dans ta chambre, dans ton lit. (Mimi ! Mimi !) La vérité sans parures est laide. La vérité ne représente qu'un seul monde, à ton avis. L'univers est plein de mondes parallèles. Dans un de ces mondes, tu as quitté la Russie et Tatiana Aslanova. Dans un autre monde, tu es resté en Russie avec Tatiana, alias Isolde. Dans un troisième monde, tu écris des lettres à une femme morte. Dans un quatrième monde, *tu es une femme toi-même*. Dans un cinquième monde, tu habites toujours à Moscou, mais tu as une autre maîtresse. Dans un sixième monde, tu es homosexuel. Dans un septième monde, tu habites à Saint-Pétersbourg et tu t'appelles Tristan. Dans un huitième monde, tu es Tristan, un chevalier du royaume de Cornouailles. Dans un neuvième monde, tu es né sur une autre planète, dans une autre galaxie. »

L'été dernier, j'ai passé une semaine en Bretagne. Un jour, quelqu'un glissa un journal sous la porte d'entrée. Je lis sur la dernière page : « Un homme traversait une rivière à gué dans le nord de la France. Il souffrait d'amnésie ». Quelle rivière traversait-il ? La rivière de l'oubli ? le Léthé terrestre ? Il y avait une rivière dans le voisinage, dans les parages. Je me dirigeai vers cette rivière, je marchai sur l'eau sans enlever mes vêtements. Non, je marchais sous l'eau, mes jambes marchaient sous l'eau. Il y avait des feuilles mortes partout. « A l'automne, l'Arbre de la Mémoire doit perdre ses feuilles. »

Les feuilles ont disparu peu à peu. Comme si la rivière les avait oubliées. J'ai rebroussé chemin à la recherche des feuilles. « Dommage que je n'aie pas pris la caméra. Il faut l'amener partout. Tant de choses disparaissent chaque seconde. On ne peut voir les mêmes feuilles deux fois. Une brise détruit leur dessin, une rivière les oublie. »

Mon incapacité à l'oublier.

« La mémoire est affectée par la détérioration des régions diencéphaliques du cerveau médian et les régions temporales du cortex, dit l'ordinateur. Elle est aussi affectée par l'alcool, les médicaments, les poisons, les coups sur la tête, la vieillesse et la démence. Je peux te procurer quelques médicaments et poisons si tu le souhaites. Et quelques coups. Un cambrioleur te frappera sur la tête avec une barre de fer si tu refuses de lui dire où l'argent est caché. L'aptitude à la démence croît avec l'âge. Les gens vivent plus vieux aujourd'hui grâce aux progrès de la science médicale et au nouvel ordre mondial. En Europe comme en Amérique, la proportion des gens atteints de folie croît rapidement. Devons-nous attendre que tu sois assez âgée pour être atteinte de la maladie d'Alzheimer ? Trop long, n'est-ce pas ? Heureusement pour toi, il y a beaucoup de raccourcis sur la route de l'amnésie. Les estimations varient d'un pays à l'autre, mais 80% des malades du Sida au moins sont susceptibles de développer la démence. Les autres raccourcis sont : la maladie de Parkinson, l'épilepsie, l'infarctus multiple, la syphilis, la maladie de Creutzfeld-Jacob, l'hydrocéphalie et l'encéphalite léthargique. Pourquoi ne pas oublier simplement les mots relatifs aux femmes ? Un homme a perdu tous les mots qui désignent les fruits et les légumes. Il n'avait pas d'autre souci. Certains oublient les verbes mais retiennent les noms. Tu comprendrais "l'amour est un beau sentiment" mais pas "j'aime Tatiana". »

Un éternel *Liebestod*. Amour. Un sentiment plein de bruit et de furie. Plein de clichés. Les amoureux sont comme des acteurs qui ont leurs trucs, leurs clichés dramatiques. « Après la mort de sa bien-aimée, il est devenu une figure pathétique, une ombre de lui-même. » Je connais le jeu. Un best-seller. *Le Docteur Jivago*. Les êtres humains croient que ceux qui aiment les enfants sont doux, charitables et pleins de compassion. Les freins d'un camion se font entendre. Trop tard. Une femme entre deux âges est déjà sous les roues. Une autre femme entre deux âges pousse un soupir de soulagement. « Ce n'était pas un enfant ! » dit-elle. Sur terre, les enfants ont une place d'honneur. Un roman est froid sans un enfant. Tue un enfant. Le conseil que Dickens donnait à ses collègues. J'ai donc tué un enfant pour réchauffer le roman. J'ai tué l'enfant du héros dans l'utérus de l'héroïne. C'est bien plus pathétique que la mort d'un enfant dans une maison. Dans *Le Magasin d'antiquités*, Dickens actionne les jeux d'orgue de la *voix humaine* et du *trémolo*. Sachant que ses lecteurs aiment "pleurer un bon coup", Dickens extrait toutes les larmes possibles de tous les événements qu'il doit raconter. Mais il a tué la petite Nell dans une maison, pas dans un utérus. Moi, j'ai tué l'enfant de mon héros avant qu'il ne soit né dans une maternité à Moscou. Pendant des années, la petite Nell jouissait de la vie sur terre, ce que l'on considère d'habitude comme un cadeau de la Providence. L'enfant de mon héros n'a pas reçu ce cadeau. Combien de larmes avez-vous

versées, chers lecteurs ? trente-six ? Sa mère est morte également. Mon héroïne est morte et enterrée. Même les femmes qui n'ont pas d'enfants suscitent de la pitié lorsqu'on les voit sur leur lit de mort : Traviata, Mimi. Supposons que vous ayez versé trente-six larmes au cours du dernier acte de l'opéra de Verdi. Il faut alors que vous versiez cent larmes en apprenant la mort de Tatiana. Trente-six larmes pour elle, soixante-quatre larmes pour son enfant. Pourquoi cette différence ? Parce que la mort d'un enfant est plus importante que celle d'une femme. La nuit dernière, un bus tomba dans un précipice. De quels cadavres parlait-on dans les journaux ? Trente-quatre personnes ont trouvé la mort dans l'accident. Parmi elles, il y avait cinq enfants. Le lecteur compatit aux infortunes de la petite Nell. Les amateurs de l'opéra ont pitié de Roudolf qui, dans le dernier acte de *La bohème*, se précipite vers sa bien-aimée en criant : « Mimi ! Mimi ! » Je vous ai fait part de la double perte que mon héros avait éprouvée après son départ de Moscou. Il a perdu son enfant et Tatiana. Il a aussi perdu sa patrie. Une triple perte !

Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poète ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2° parce que leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

Chamfort, *Maximes*

La vérité de l'ego émerge précisément dans la folie où le monde paraît se dissoudre et la différence entre le soi et l'autre est mise en question.

Darian Leader, *Lacan pour les débutants*

Home, sweet home. C'est ainsi que je parle de notre institution. On doit abriter les sans-abri. Et tous les solitaires sont sans domicile fixe. Sans exception. Ils vivent dans leur monde, pas dans le nôtre. Et il faut vivre dans notre monde, pas dans un monde parallèle ou perpendiculaire. Dans un monde de travers. Les gens normaux vivent dans notre monde. Seul notre monde est une maison où n'importe qui trouve son repos, sa niche, la cheminée qui répand une chaleur hospitalière. Je contacte ces nouveaux-venus sur l'Internet : personnes ne croit plus aux anges.

Le patient dont je me propose de vous entretenir vivait dans le monde d'une vieille légende. (Je ne peux résister à la tentation d'écrire à l'imparfait, au passé composé. Et au passé simple.) *Tristan et Isolde*. Il avait même bâti un château à l'intérieur de cette légende. Pas un château en Espagne. Pas un château sur terre. Il avait l'air de vivre sur une autre planète.

Il était plus qu'un fou littéraire, mon patient, mon Tristan. (Le mot « patient » vient-il du mot « patience » ?) C'était un fou universel. Sa folie se manifestait dans tous les domaines. Il disait à propos des morts ce qu'on dit à propos des vivants. Comme s'ils étaient vivants, les morts. Et vice versa. Comme si les vivants étaient morts. À son avis, une multitude de vivants étaient morts malgré leur santé et leur richesse. (Seuls les gens énergiques et ambitieux

gagnent beaucoup d'argent. Un esprit sain dans un corps sain.) Et Isolde était vivante. À son avis. « Où la cachez-vous ? criait-il. Pourquoi l'avez-vous enlevée ? » Il devait me confondre avec le roi Marke qui avait épousé Isolde dans cette vieille légende. Et dans l'opéra de Wagner.

« Je me moque de votre Isolde, lui répondis-je en souriant. Je ne suis pas marié, si vous voulez le savoir. Remarquez, je n'ai rien contre le mariage. Je ne suis pas un célibataire endurci. J'aimerais épouser une belle jeune fille.

« Hyde ye youre beautes, Ysoude and Eleyne:

My lady cometh, that al this may disteyne.

« Hier, j'ai lu dans un journal parisien : "Avez-vous songé à une épouse russe ! elle sont belles et pas trop exigeantes." Et désireuses de plaire, j'imagine. Il y avait quelques photos. Elles sont belles, ces filles. L'économie russe bat de l'aile. Non, il ne s'agit pas d'ailes. L'économie russe n'a jamais eu d'ailes. Il s'agit plutôt de pieds. Vous savez, les pieds qu'on met dans le plat. Bon, ces pieds sont maintenant dans la tombe. Les deux pieds russes. Les filles russes rêvent de l'Occident. Robes, rouge à lèvres, villas sur la Côte d'Azur... Et le champagne rosé, bien sûr. J'ai deux bouteilles de champagne au frigo. Pas du rosé, hélas. Elles sont superbes, ces filles. Et pas exigeantes du tout. La mentalité orientale. Les esclaves russes ne désobéissent jamais. Sinon, retour à Moscou ! C'est comme ça qu'on apprivoise les mégères soviétiques : retour à la case départ. Une femme russe. Pas une mauvaise idée, hein ? Il est temps de me ranger, de fonder une famille. Pour tout dire, j'en ai ras le bol de tout ça. J'en ai marre des fous. Et je me fous des fous. Un petit coin de campagne ! Le grand air... les légumes du jardin... Réveillé avec le jour... au chant du coq... au rire enfantin d'une chère tête blonde... Un petit être qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau... un fils aux bras potelés... Je l'élèverai moi-même... Pas de nounou, pas d'école — pas de contagion. Il prendra le relais. Il achèvera mon œuvre. »

Il ne faisait pas attention à mes propos. Il ne m'écoutait pas. Il écoutait ses propres mots, ses mots bizarres, ses mots biscornus. Et *Liebestod* — *La mort d'Isolde* (*Smert' Izoldi*) en russe — résonnait dans ses oreilles jour et nuit, jour et nuit.

Il est né à Moscou — la capitale de l'ex-Union Soviétique. Il ne pouvait pas s'adapter au régime soviétique. Une cheville ronde dans un trou carré, comme disent les Américains. Alors, il a demandé l'asile politique à la France. (Ainsi se dérobaient-il à ses obligations, à son

devoir – en quittant son pays natal, sa bien-aimée.) Encore le mot asile ! Il s’habitua à ce mot. À nous. Il s’était évadé de son espace. Et de son temps, finalement.

Ses romans et ses poèmes sont écrits en français et en anglais. La langue est le miroir de nos pensées. Il a recouvert le miroir de son cerveau. En Russie on recouvre les miroirs quand quelqu’un est mort. Il a recouvert le miroir de sa vie. Qu’avait-il vu dans ce miroir ? Difficile à dire. Il vaut mieux ne pas le savoir.

Et il a découvert le miroir de la vie de Tristan — pour compenser la perte de son propre miroir, j’imagine. Tristan appartient à la catégorie des « héros malheureux » qui se rongent les sangs pour rien, sans raison. (« Se ronger les sangs » : quelle est l’origine de cette expression, je me demande ? La leucémie ronge le sang. Une femme qui souffre de leucémie se ronge les sangs. Pourquoi ne dit-on pas : « Se ronger les seins ? ») Dans un de mes articles récents, j’ai décrit le masochisme en ces termes : « Une activité qui se limite à la recherche des insultes et des blessures. » A plusieurs reprises, j’ai eu recours au terme lacanien : la jouissance. N’oublions pas que la jouissance est un synonyme de la souffrance à laquelle on retourne sans cesse, tel un phalène voletant autour une ampoule électrique. On y brûle éternellement. Je ne suis pas sûr qu’Isolde rossait Tristan sur le navire qui l’amena en Cornouailles où habitait son futur mari. Tristan dut néanmoins se régaler de ses insultes, étant donné son penchant incurable pour le masochisme.

L’histoire de ses souffrances délicieuses remonte à son duel avec Morolde, le fiancé d’Isolde, venu en Cornouailles pour collecter les impôts. Pendant le combat, Morolde blessa Tristan avec une arme enduite de poison, mais ce poison avait une origine purement psychologique. Ce jour-là, Tristan comprit quelle était sa vraie nature. Il adorait sa blessure, il l’adulait, il la berçait. C’était son enfant, sa blessure. Mais les masochistes ne se contentent pas de jouir de la douleur. Ils doivent guérir de temps à autre, en s’offrant un plaisir sans pareil — celui de la perte des blessures qui, comme je l’ai dit plus haut, sont la seule source de leur bonheur terrestre. Par conséquent, Tristan ordonna à ses vassaux de le porter vers une barque qui, à son tour, le transporta vers l’Irlande où habitait la seule personne capable de guérir sa blessure — Isolde la blonde. Isolde était célèbre pour son talent de guérisseuse. Elle était prête à sauver la vie de Tristan et, par la même occasion, à lui procurer le plaisir qu’il recherchait avec acharnement. Mais lorsqu’elle se pencha sur son corps, son regard tomba sur une épée, sur l’épée de Tristan. (Il se caressait souvent avec son épée.) Et, tout d’un coup, elle se rendit compte que son patient avait tué son fiancé. Elle ramassa l’épée maudite et la souleva au-dessus du masochiste étendu devant elle. Il l’implora de ne pas le tuer. « Pour faire durer le plaisir », dit-il en français. Mais Isolde ne comprenait pas la langue de Racine. Donc,

Tristan concocta une histoire où figurait un dragon qui, selon ses paroles, « ravageait Irlande et le pays de Galles ». Il prétendait d'avoir tué le dragon. (Souvent, dans leurs rêves, les masochistes obligent des monstres de légende à leur infliger des tourments.) Isolde reconnut un confrère, une âme sœur. « Moi aussi, j'aime les dragons, dit-elle. Je guérirai ta blessure. Ne t'inquiète pas. La semaine prochaine, je t'en offrirai une autre.

- J'ai aussi un cadeau pour toi, dit Tristan.

- Quel cadeau ? demanda Isolde en touchant son épée.

- Je vais te marier au roi Marke, mon souverain.

- Bravo ! » s'exclama Isolde en dénudant ses seins et en se rongant les sangs.

Isolde tint sa promesse : une semaine plus tard, elle chassa Tristan de son pays, sourde aux supplications de ce dernier. Donc, ce dernier s'embarqua sur un navire marchand et, trois semaines plus tard, il apparut devant le roi Marke, une mèche de cheveu à la main. Il montra la mèche à Marke et décrivit la femme à qui elle appartenait. « A votre place, je l'épouserai », dit-il.

Il n'y pas de cheveux dans la chambre du trésor de mon patient. Mais il garde les lettres de Tatiana. « J'ai froid sans toi. » Sa deuxième lettre. Il fait plutôt froid en Russie. C'est pour ça que Napoléon a perdu la guerre.

Le complexe de castration crée un trou noir dans la vie de mes patients. Il leur manque quelque chose et le trou revêt à la longue une valeur libidineuse. Ils n'essaient pas de remplir ce trou en renonçant ainsi à la jouissance phallique. Ils apprécient au contraire le manque qui en résulte et produisent la jouissance au moyen de cette absence.

J'ai aussi ses lettres à lui. Les lettres de mon patient. À l'instar de Faust, il veut arrêter l'instant. Quel instant ? Le dernier, sans doute. Comment voulez-vous arrêter d'autres instants ? Le premier instant est loin, très loin — tout au fond de la tour du temps. Plusieurs groupes de pulsions sortaient de son cerveau. À travers de longues protubérances cellulaires (les fibres des nerfs moteurs), elle les conduisit inconsciemment à son bras, jusqu'aux muscles concernés. Elle agita le bras en signe d'adieu, mais il était déjà trop loin pour voir la pathétique manifestation de son chagrin. D'autres courants produisirent une sécrétion glandulaire qui eut pour effet de voiler ses pauvres yeux tristes d'un crêpe de larmes. « Elle mourut quatre mois plus tard », écrit-il dans son roman *Tristan sur terre*.

Tatiana. Son seul amour. Sa Dulcinée. Mais Dulcinée était une créature éthérée, un produit de l'imagination de Don Quichotte. Et chaque fois que quelqu'un lit le roman, elle ressuscite intégralement car elle n'a jamais été rien d'autre que de l'éther. Tatiana n'était ni

un caillot d'éther ni une tache d'encre dans le manuscrit de Cervantes. Mon patient tenait son corps entre ses bras de temps à autre.

Entre-temps, Tristan retourna en Irlande. Quant à Isolde, on l'amena sur son navire, on l'enferma dans une cabine. Tristan lui rendit visite. Ils firent l'amour sur un divan en espérant être pris sur le fait. Sur le divan. Avant leur arrivée en Cornouailles. **Mais la servante d'Isolde et sa confidente**, Brangaene, les sauva d'une mort ignominieuse. Et Isolde traita Brangaene de sadique. « Tu as trahi notre cause masochiste », s'écria-t-elle. Isolde décida de se débarrasser de Brangaene, mais Tristan la fit changer d'avis — pour faire durer le plaisir. Le plaisir d'être démasqués par le roi Marke.

Une histoire ennuyeuse, une histoire sans fin. Seule la mort peut mettre fin à ce genre d'histoires. Tristan et Isolde sont condamnés à la mort. Par Wagner qui leur prépare « *das Wunderreich der Nacht* » (l'empire merveilleux de la nuit) ; par des mélomanes somnolents.

Wagner n'aimait pas les opéras inachevés.

Mon histoire n'est pas encore terminée, hélas. Il lui écrit des lettres. Et il attend sa réponse. « Je n'arrive pas à concevoir qu'il existe, enseveli dans la neige de l'éternité, un bref instant durant lequel je ne penserais pas à toi. Devrait-on considérer cet instant inconcevable comme la mort dernière ? » Un extrait de sa dernière lettre. La dernière lettre, le dernier instant. Le temps ne s'arrête pas. Le flot de ses lettres non plus. Si je tuais Tristan ? Les médecins ne sont pas censés tuer leurs patients. Le serment d'Hippocrate.

Je lui parle de temps en temps. Voici la transcription intégrale de notre dernière séance qui a duré cinquante minutes.

MOI : Bonjour ! Comment allez-vous ce matin ?

LUI : La littérature est morte avec Beckett.

MOI : *And there is nothing left remarkable beneath the visiting moon*. Aujourd'hui, rien n'est remarquable sous la lune, cette visiteuse cacochyme. Mais ne pensez-vous pas que chaque époque ait une valeur absolue ? une valeur en soi, je veux dire ? intrinsèque ? Nous n'avons pas besoin d'un second Beckett. Pourquoi devrions-nous toujours comparer ? Prenons plutôt du bon temps — et il est bon, n'est-ce pas ?

LUI : Sans art, votre nouvel ordre mondial n'a pas de sens.

MOI : Vous parlez comme Virgile dans le roman de Hermann Broch. Ou comme Virgile lui-même, qui aurait pu parler de cette façon à Auguste sur son lit de mort. C'est une vieille idée, aussi vieille que l'art et le cœur humain. Mais l'histoire est aussi libre que Carmen.

LUI : Francis Fukuyama l'a tué, semble-t-il.

MOI : Peut-être le cœur humain n'a-t-il plus besoin de l'art avec un A majuscule. L'histoire a d'autres chats à fouetter. Elle les fouette, que vous le vouliez ou non. Elle ne s'arrêtera pas si tous les petits chats meurent, si l'art disparaît des cœurs et des esprits, des librairies et des musées. Les flammes qui ont réduit la librairie d'Alexandrie à une poignée de cendres n'avaient nul effet sur l'histoire, même pas sur sa température. En revanche, les bombes atomiques et les désastres écologiques...

LUI : Un jour, j'ai vu une affiche dans le métro de New York. C'était un dessin qui représentait une tête à l'intérieur de laquelle grouillaient des tas de choses : des monstres de science fiction, des armes, des yeux exorbités, des langues sortant de bouches tordues, des poissons, des fusées ... et le sous-titre était : « *Fill your head with fun. Start reading !* » dans une écriture enfantine...

MOI : Alors quoi ? Il est interdit de s'amuser ? Pourquoi ne pas commencer à lire ? Pourquoi ne pas revenir aux jours bénis de l'enfance ? « Et ces enfants de chœur plus beaux que rien qui soit au monde... » Personnellement, j'adorais l'école. Surtout l'anatomie. J'avais même fabriqué un squelette. Chez moi. Mon père m'avait donné un mécano. Au lieu de construire des grues, je faisais des êtres humains. J'avais déjà la vocation. On pense trop à la technologie et on oublie le facteur humain.

LUI : Un cinéaste américain a dit récemment : « Quand je tournais mon dernier film, je me sentais en pleine communion avec mon public. Son goût était mon goût. Nous ne faisons pas nos films pour les pendre au Louvre. Nous les faisons pour que le plus grand nombre des gens les regardent. » Moi, je veux que mes romans soient pendus au Louvre. Et à la Alte Pinakothek.

MOI : Pourquoi n'y allez-vous pas ? de ce pas ? pour les pendre ? Et, tant que vous y êtes, pourquoi ne pas vous pendre vous-même ?

LUI : C'est exact. Ce sont les peintres eux-mêmes, pendus aux murs : Léonard de Vinci, Fra Angelico.

MOI : Certains Pythagoriciens, certains stoïciens, croyant à l'immortalité de l'âme, se suicidèrent et montèrent au ciel. Moi aussi, je crois à l'immortalité de l'âme. Et vous ? Souvent, je suis tenté de fuir la terre pour m'installer dans les régions célestes, à l'instar de Cléanthe et Chrysippe, Zénon et Empédocle qui se jeta dans la bouche embrasée de l'Etna...

LUI : Un sacrifice humain, un rite. À la fin du vingtième siècle, les œuvres d'art sont devenues des objets. Les artistes aussi.

MOI : L'influence de Baudrillard se fait sentir dans votre dernière assertion. Le déclin du sujet, le triomphe de l'objet. Les sujets assujettis aux objets. Si on construisait un arc de triomphe pour commémorer la victoire des objets ? ou serait-ce un pléonasme ? Les arcs de triomphe sont des objets. Ou croyez-vous que l'Arc de Triomphe soit un sujet – Napoléon en chair et en os ? Quelles sont vos objections aux objets, à leur triomphe ? *Cet obscur objet du désir*. Dans mon enfance, je rêvais d'être le phallus de ma mère parce que je pensais qu'elle en avait besoin. Mais l'intervention de mon père dans le complexe d'Œdipe s'opposait à ma sollicitation, à mon identification avec l'objet de la demande que ma mère formulait silencieusement. À la longue, le phallus – l'objet de mon rêve – a disparu, hélas. « Le phallus manquant », comme dit Lacan.

LUI : Wittgenstein pensait qu'il écrivait pour les extraterrestres et ne pouvait être compris que par eux – par les martiens, par les vénéusiens. Par les saturniens. Chaque artiste est un extraterrestre.

MOI : Mais comment un pauvre terrien peut-il comprendre cet artiste ?

LUI : Un autre type de cerveau.

MOI : Vous voulez dire que nous avons besoin d'un autre cerveau ? Quel type de cerveau avez-vous dans l'idée ? un troisième type ? un quatrième type ? Et bien, je peux affirmer que les cerveaux de notre type – du premier type – n'arrivent pas à comprendre...

LUI : Le type zéro.

MOI : Thomas Mann croit que chaque œuvre d'art importante (*ein bedeutendes Geistesproduct*) exerce une influence profonde et à long terme quand il y a une affinité entre le destin personnel de l'écrivain et celui de ses contemporains.

LUI : *Paucis natus est, qui populum aetatis suae cogitat.*

MOI : « Celui qui, dans sa manière de penser, prend note de son époque, n'influence qu'un petit nombre de gens. » Sénèque, *Epit.* 79, 17. D'accord. Personne ne vous interdit de polluer votre ordinateur qui souffre avec patience. Une longue patience et une indulgence excessive. Mais ne vous branchez surtout pas sur Internet.

LUI : Pourquoi niveler toujours par le bas nos exigences, nos jugements, nos aspirations ? La démocratie est-elle synonyme de médiocrité ? Un anagramme ou presque. Tristan, Tantris.

MOI : La méritocratie, mon cher. La démocratie est un synonyme de méritocratie. La démocratie est une méritocratie authentique et sans classe.

LUI : « *Jeder will das Gleiche, jeder ist gleich : wer anders fühlt, geht freiwillig in Irrenhaus.* »

MOI : Une citation de Nietzsche ? « Tout le monde veut la même chose, tout le monde est pareil : quiconque se sent différent s'en va volontairement vers un asile psychiatrique. » Volontairement, vous êtes venu dans notre... sanatorium. De votre plein gré. Ce n'est pas dans nos habitudes de forcer la main des gens. Les camisoles de force... c'est une autre paire de manches.

LUI : *Ehemals war alle Welt irre.*

MOI : Nietzsche encore. « Autrefois, le monde entier était fou. » Pas tout à fait. Je n'étais pas fou. Nietzsche, Friedrich Nietzsche. Pourquoi citer tous ces philosophes ? Seriez-vous à court d'idées ?

LUI : Le présent est le clone du passé. Un clone d'une personne exemplaire... il faut qu'il soit à la hauteur des exploits de son modèle.

MOI : Le passé est-il si exemplaire ? Auriez-vous oublié les guerres et les dictateurs ? Hitler ? Staline ? Brejnev ? Le passé n'est parfait que dans le domaine de la grammaire.

LUI : Parfois, il est plus-que-parfait – et pas seulement dans le domaine de la grammaire.

MOI : Pourquoi voulez-vous à tout prix violer ce que Joel Feinberg appelle « un droit à l'avenir ouvert » ? Si le passé est trop encombrant, trop pesant... il risque de nous écraser... surtout les jeunes qui se croient uniques... et libres... nos petits enfants... suivre le passé comme son ombre... vivre dans l'ombre du passé... végéter dans l'ombre...

LUI : Shakespeare et Giotto sont les étalons auxquels il faut mesurer nos vies. Pourquoi penser constamment à l'homme de la rue ?

MOI : Pourquoi ne parlez-vous pas de vos tourments ? Un traitement palliatif. Par les mots.

LUI : Au moins serviraient-ils à quelque chose. Autrefois, des vieilles femmes parlaient à ceux qui avaient une rage de dents. Je me demande ce qu'elle disaient. La signification des mots n'avait-elle aucune importance ? Les mots n'ont pas de sens. Rien qu'un bruissement, un frémissement de l'air.

MOI : Je suis sûr qu'elles ne parlaient pas de Dante.

LUI : Il y a dix ans, il y a vingt ans, Beckett, Borges et Nabokov étaient encore en vie. Je ne me sentais pas seul, et pourtant je n'ai rencontré aucun de ces écrivains. À présent je suis un voyageur dans le temps dont le moyen de transport est cassé. Personne ne me rappelle Dante et Shakespeare, Flaubert et Musil. Rien ne rappelle leur grandeur.

MOI : Pourquoi parler toujours de Dante et de Musil ? et de Léonard ? et de Fra Angelico ? Nous avons nos écrivains, nos peintres. Ils reflètent notre temps, nos goûts, nos

façons de penser. Notre mode de vie. Notre *Prinzip Hoffnung*, notre terre de Bonne-Espérance. À notre époque, on trime comme des bêtes. Toute la sainte journée. Et le soir ? On n'a même pas le droit de s'amuser après les heures de bureau ?

LUI : La littérature d'évasion. De quoi vous évadez-vous ? de votre fatigue, de vos défaites ? L'évasion à la mort – tout le contraire de la maladie kierkegaardienne. Il aurait dû intituler son livre *La maladie à la vie*. Seuls les malades, les angoissés sont vivants – éternels.

MOI : On ne va pas au concert ou au théâtre pour s'épuiser les cellules grises. L'art doit être divertissant, simple.

LUI : Aussi complexe que la vie. Dans un chef-d'œuvre, chaque sujet, chaque attribut sont complexes. Chaque mot est complexe.

MOI : Voulez-vous dire que chaque mot a un complexe ?

LUI : Les mots de Beckett ont un complexe de castration.

MOI : Tout ce qui est beau est simple.

LUI : Les romans pré-cuits.

MOI : Nous n'arrêtons pas de penser pour autant. Puisque nous sommes. Pensez-vous que nous ne pensons pas ? Ce n'est pas la question, que je sache. Nous vivons, c'est ça qui compte ! Et nous vivons sur terre, pas dans un asile ! Sur terre, pas sur une autre planète ! Dans ce monde-ci, pas dans un monde parallèle ou perpendiculaire. À la fin du vingtième siècle, au début d'une ère nouvelle. Il faut être fou pour s'évader du temps. En avant, marche !

LUI : Une soupe diluée de photons et de neutrinos... un nombre décroissant d'électrons et de positrons... Cette époque m'a tout pris. Rien d'étonnant que je sois en colère. La colère du lion est la sagesse de Dieu. Je ne vais plus aux concerts. Ecouter un grand orchestre dans une salle de concert — quelle joie ce doit être ! Mais il n'y a plus de grands orchestres aujourd'hui. Parce qu'il n'y a plus de grands chefs. Je n'ai que des enregistrements à ma disposition. Furtwängler, Mengelberg...

MOI : Vous vivez dans un monde mort. Et vous viviez en Union Soviétique, il y a une vingtaine d'années. Un autre monde mort. Une prison gigantesque.

LUI : On m'a emprisonné à l'Ouest. Rien que des disques et des livres...

MOI : Une œuvre d'art véritable, un chef-d'œuvre n'aurait jamais déjoué la vigilance de vos censeurs. Il n'y avait pas d'art dans votre pays d'origine — rien que des odes à la gloire du Parti des travailleurs.

LUI : Un idéologue soviétique a dit dans les années quarante : « Nos écrivains surpasseront Homère et Shakespeare, car ils vivent dans la société la plus juste de l'histoire. » On se moquait de lui. Mais on pensait à peu près la même chose — à l'envers. On pensait que

les artistes créaient des chefs-d'œuvre dans les pays démocratiques. Pas de censure, pas de K.G.B. Qu'y a-t-il à l'origine d'un chef-d'œuvre ? Mystère. Les paysages du destin sont ensevelis sous la brume.

MOI : Le temps est splendide, voyons. Vous ne voyez pas ?

LUI : Personne ne peut écrire un chef-d'œuvre à dessein. La démocratie est un programme informatique... un logiciel... Mais il y a des virus partout. Et des coupures de courant...

MOI : Déchéance, déchéance... C'est toujours la même chanson. Les chiens aboient, la caravane passe. Vous pouvez aboyer autant que cela vous plaira. Et notre caravane continuera son bon homme de chemin – tant qu'il y a la vie sur terre. Vaut-il mieux être un chien qu'un humain ? Incontestablement, vous avez du chien. Pourquoi aboyez-vous ? Un chien digne n'aboie pas.

LUI : Parfois, je suis une caravane moi-même. Et vous êtes un chien. Vous et compagnie. Mais il y a trop peu de chiens dans le monde. Dans les deux cas.

MOI : Croyez-vous que les êtres humains sont nés stupides à notre époque ? stupides, sans talent, sans imagination, trop terre à terre ? Faut-il être toujours dans les nuages ?

LUI : Sur les autres planètes.

MOI : Faut-il être Mars à Mars, Venus à Venus ?

LUI : Ils sont terre à terre au sens métaphorique. Mais ils ne la sentent pas, notre terre.

MOI : Notre Mère Terre Moite, comme disaient les Russes autrefois. Mati-Sira-Zemlia.

LUI : Ils ne sont ni sur terre ni dans le ciel.

MOI : Vous les envoyez au gibet, ma parole. Pourquoi ne pas vous pendre vous-même ? Laissons tomber. Il n'y a pas le feu. Revenons à nos moutons, à nos enfants. Ont-ils d'autres gènes ? Pourquoi n'y a-t-il pas de génies parmi eux ?

LUI : Chaque talent a besoin d'une atmosphère appropriée pour son développement – un *Stimmung* approprié, pour emprunter un terme heideggerien. Ce qui manque aujourd'hui...

MOI : Wittgenstein parle de l'atmosphère – « *die unrichtige Atmosphäre* ». Et quel conseil donne-t-il à la personne qui se trouve dans un *Element* mal approprié ? « *Dann muß er sich also damit abfinden, als Krüppel zu erscheinen.* » Faire de son mieux pour avoir l'air d'un invalide. Ou d'un fou. Et les femmes ? Sont-elles décadentes, elles aussi ? décadentes, insignifiantes ? Pourquoi ne pas faire la cour à une jolie femme — à une femme réelle ? Voilà comment je m'y prends quand je courtise des jolies filles. Au début, je fais semblant d'être amoureux. Et, tout à coup... Vous me suivez ? Je deviens froid, tout à coup. L'élue de mon cœur — et de mon corps — ne comprend plus rien. Elle s'habitue à un rythme... Et je casse le

rythme. Ou plutôt, je modifie le rythme de nos relations. Que se passe-t-il, dans ce cas ? Elle est déçue, frustrée, offensée. Le rythme continue à la porter en avant. L'ancien rythme, le rythme de sa marche nuptiale. J'introduis une syncope, pour ainsi dire. Connaissez-vous la terminologie musicale ? Je sais que vous aimez Wagner. Mais connaissez-vous les termes techniques ? Je lui offre une mélodie syncopée qui perturbe le rythme de sa libido. Mes syncopes sont plus sexy que n'importe quel *crescendo*, je vous assure. Mes *diminuendi* aussi. Et mes points d'orgue sont incomparables, mes points d'orgasme. Passons. Il y a d'autres méthodes, bien sûr. Un de mes camarades d'école avait l'habitude de draguer dans les rues. Un jour, il tombe sur une fille superbe. Il se présente : « Je suis pianiste. » La pure vérité. Elle ne le croit pas. Les femmes sont méfiantes. « Il y a un piano chez moi, dit-elle. Voulez-vous me jouer quelque chose ? » Il refuse, d'abord. « Je n'ai pas touché le piano... » Et patati et patata. Un pur mensonge. Il finit par accepter son invitation. Elle ouvre la porte, il s'installe au piano, hoche la tête, se lève et s'assied à côté d'elle sur un sofa. Elle répète sa demande. Il hoche la tête.

LUI : C'est de la musique répétitive.

MOI : Et alors ? Vous n'aimez pas Arvo Pärt ? Ne vous inquiétez pas, mon ami. Je termine toujours mes histoires. Mon copain se réinstalle au piano et regarde les touches. Mais il ne joue toujours pas, comme si les touches étaient intouchables. « N'ayez pas peur », dit-elle. Cette femme ne peut atteindre l'orgasme qu'en faisant souffrir l'objet de son désir. Mon copain souffre visiblement. Mais ne vous fiez pas aux apparences. Il touche enfin le clavier. Un accord dissonant résonne dans la pièce. Elle se tord de rire. Le rire est l'orgasme des sadiques. Il rit aussi — intérieurement, invisiblement. Le rire silencieux est plus efficace que le rire audible, car il ne dépend pas des cordes vocales. Donc, ils rient tous les deux. Et, soudain, il joue une étude de Chopin avec panache. Elle ne rit plus. Elle est amoureuse de lui. Pas mal, cette méthode, hein ? Pourquoi ne pas la mettre en pratique ? Jouez-vous du piano ? Il faut courir les jupons, mon vieux. Jupons, minijupes, pantalons... C'est comme ça qu'on guérit de ses blessures. Vous n'êtes pas masochiste, j'espère. Ne voulez-vous pas avoir un fils ? la chair de votre chair, les gènes de vos gènes ? Deux fils, trois fils ? Des miroirs partout ! N'oubliez pas que vous êtes un homme. Au cours de son existence, une femme ne produit pas plus de 400 ovules environ. Et une vingtaine de ses ovules seulement peut donner naissance à des enfants viables. Un homme, en revanche, disperse 100 millions de spermatozoïdes à chaque éjaculation. Si on lui permettait d'agir à sa guise, il serait capable d'inséminer des milliers de femmes.

LUI : Nos petits-enfants ne boiront pas de vin. Il n'y a plus de vin digne de ce nom depuis 1961. Rien que des *soft drinks*. Les vins sont filtrés. Tout est filtré, pasteurisé. Une nouvelle censure commerciale.

MOI : Ça recommence ! Je vous parle des femmes, mon cher patient. Elles ne vous intéressent plus, les femmes ? depuis 1961 ? Ne me dites surtout pas qu'il n'y a plus de femmes sur terre.

LUI : « *I say confusedly what comes uppermost.* »

MOI : *Uppermost* ? La monte d'un étalon ? Ou parlez-vous de littérature ? Quoi que je fasse, notre conversation revient invariablement à la littérature. « *Confusedly* » est le mot juste. Confusément. *Uppermost*. Il n'est pas raisonnable d'être trop intelligent. Plus haut que votre... derrière. Connaissez-vous cette expression vulgaire ? Vous le faites toujours, malheureusement. Toujours plus haut. « *Du sollst Herr über dich werden...* » Un bon patient, Nietzsche. Il a dit quelque chose d'utile, d'ailleurs. Par ailleurs. « Si je comprends pourquoi j'ai raté une phrase, j'ai le droit de la raturer. Il en va de même pour un homme que j'ai compris. » Supposons que ce soit vous, cet homme. Pourquoi ne pas vous raturer ? Pourquoi ne pas vous radier des registres d'état civil ? Chez nous, on rature les ratés. On consignera votre mort quelque part. Plus tard, on la brûlera avec d'autres papiers. Mais vous resterez dans mes fichiers, dans mes dossiers, dans mon Paradis. Après tout, vous avez ajouté une ligne à l'histoire du cerveau humain. Un zigzag. Pourquoi ne pas abolir le temps ? et l'espace ?

LUI : La petite musique. C'est ça la littérature moderne. Ils le disent eux-mêmes. Cette musique est trop petite. Elle ne franchit pas le seuil sonore. Inaudible, invisible. Elle ne sera jamais grande parce que Dieu ne lui prêterait pas la vie. Un roman charmant. Une intrigue amusante. Une petite histoire d'amour. Une révolution à l'arrière plan. Une rébellion. Pour étoffer l'histoire d'amour. Pour que ça paraisse important. Une réflexion philosophique, par-ci par-là. Une réflexion simple, accessible à tout le monde. Aux enfants des écoles, aux débiles mentaux. Ces œuvres sont si légères. Notre vie est légère aujourd'hui. Notre nourriture est légère, nos vins sont légers et frais. Nietzsche et Calvino chantaient les louanges de la légèreté. Mais Beethoven était lourd. Dante était lourd. Et Tolstoï, et Kierkegaard.

MOI : « La pesanteur est la racine de la légèreté, l'immobilité la maîtresse de l'agitation. Ainsi un gentilhomme voyage une journée entière sans quitter son chariot à bagages. Comment un seigneur possédant deux mille chariots pourrait-il se conduire légèrement à l'égard de son empire ? S'il se conduit légèrement, il perdra ses racines. » Etes-vous taoïste ?

LUI : La grandeur d'un poète oblitère ses erreurs. D'autre part, l'absence d'erreur...

MOI : La perfection ?

LUI : L'absence d'erreur.

MOI : Un roman bien écrit réjouit son lecteur.

LUI : Une petite œuvre charmante restera petite. Et charmante. L'univers est un chef-d'œuvre de Dieu. Est-il petit, charmant ? L'exubérance est la beauté.

MOI : Vous suivez donc le conseil de Novalis : « *Der Akt des sich selbst Überspringens.* »

LUI : Je suis ma Béatrice. *Trasumanar*. S'élever au-dessus de la condition humaine. Dante et Béatrice s'élèvent au-dessus des sphères, au-dessus de la mortalité. La grâce qu'elle représente...

MOI : *Desursum descendens* — la grâce d'en haut. C'est une garce plutôt, votre Béatrice. Borges l'a dit, en tous cas. Dans un de ses essais sur Dante. Le grand récit, personne n'en a cure. Récit spéculatif, récit de l'émancipation, récit de Béatrice et son Paradis. Et Isolde ? L'auriez-vous abandonnée ? Etes-vous bigame ?

LUI : Isolde, Béatrice, Anna Karénine, Tatiana. Ce sont des synonymes. Trois femmes dans la même femme.

MOI : Allez-vous réécrire la *Divine comédie* ? A propos, je ne connais pas encore vos poèmes. Les sportifs sont obligés de fournir un échantillon de leur urine pour prouver qu'ils ne se droguent pas avant les compétitions. La poésie est une drogue. Les poètes sont des drogués. Pourriez-vous donner un exemple de votre versification pour prouver que vous êtes poète ? Je compte jusqu'à trois...

LUI :

Rebroussons chemin.

Régressons de la fin

Vers le début.

Le point A – notre but.

MOI : J'aime cette promenade vers le passé. Vers le Paradis perdu. *Memoria praeteritorum bonorum*. Du côté de chez Proust. Le temps retrouvé ! Les jeunes filles en fleurs. Le bonheur. Comment vous y prendre ? En écrivant vos poèmes à rebours ? Nimehc snossuorber... Un vraie casse-langue. Et un casse-tête. Ou seriez-vous en train de devenir un kaon ? Vous avez dit un jour que vous ne pourriez pas accomplir la métamorphose kafkaesque. Mais pourquoi ne pas vous métamorphoser en kaon ? A l'occasion, les kaons peuvent s'introduire dans un autre monde, dans celui où le temps vole en arrière. Et puis, ils reviennent chez nous, à la maison. Vous n'avez qu'à rester dans ce monde arriéré jusqu'au début de vos relations amoureuses avec Tatiana. Et puis, revenez chez nous, au sanatorium.

Vous allez nous manquer. Les kaons sont créés par les collisions de particules nucléaires, telles que des protons et des neutrons. Pourquoi ne pas essayer ? Dommage qu'un kaon aie une vie courte. Après quelques nanosecondes...

LUI :

Un pacte de non-agression

Avec l'avenir. Le fruit de la passion.

MOI : Etes-vous dans le passé, à présent ? Nulle part ?

LUI : Dans l'avenir. Je vis à l'époque où l'on *ressuscite* les morts, nos ancêtres. Au sens propre du mot. Au sens corporel, charnel du mot. Qu'ils se promènent parmi nous, qu'ils s'assoient dans nos fauteuils ! Platon, Dante, Shakespeare, Bach, Beethoven, Schubert, Tolstoï. C'est une idée russe.

MOI : Toutes les sociétés primitives nourrissent l'espoir de réunir les morts et les vivants and une même communauté. L'union fait la force. Lévi-Strauss décrit un rite funéraire chez les Indiens Fox...

LUI : Un rêve russe. Fedorov en parle dans *La philosophie de la cause commune*. C'était un autodidacte.

MOI : Il y a pas mal d'autodidactes dans votre pays natal. Des autodidactes, des poètes aux tendances autodestructrices. Des romanciers aux tendances autodestructrices. De simples citoyens aux tendances...

LUI : Si j'écrivais un commentaire...

MOI : Ne vous fatiguez pas.

LUI : Un commentaire sur l'Apocalypse.

MOI : Mais vous avez juré de ne plus jamais écrire des romans. Entre nous, je crois que vous avez raison. Le roman est mort. Comme Isolde, comme Tristan. Seule Tatiana est vivante.

LUI : Un commentaire, pas un roman.

MOI : Plus de dialogues, plus de descriptions. « Paul s'assied, Tatiana quitte sa tombe. »

LUI : C'est une tâche noble. Ecrire un commentaire. Un hommage aux morts. L'avenir est un commentaire sur le passé.

MOI : Encore un chef-d'œuvre inachevé, encore un échec. *Tristan sur terre. Orphée aux enfers. Orpheus in Hell*. Cela sonne mieux en français. En dépit de quelques passages embrouillés, le livre est la plupart du temps clair et incisif. Une sorte d'opérette. Je viens de le finir. Nous sommes légalement obligés de jeter un œil sur les œuvres de nos patients. Votre

dernier roman entretient des relations tangentielles avec tout ce qui le précède, comme on le remarque à votre tendance à vous plonger dans votre poésie, vos essais, vos romans. Rien de synoptique. Une vision large, *a high overview*. Très autobiographique. Vos marottes sont mises en évidence : femmes fatales, poésie, statut de l'artiste, nature insaisissable de l'objet du désir, la nature éphémère et transitoire du monde, esprit et technologie, pouvoir du sexe, politique, art, postérité. On les retrouve de nouveau au premier plan — revêtus de votre propre voix. Moins distancés qu'auparavant, plus personnels. Vous voulez tirer votre révérence, vous cherchez à prendre congé, me semble-t-il. J'abondais dans votre sens. Il y a un peu de tout dans ce roman. Tristan et Isolde, Roméo et Juliette, vous et votre amour perdu, Tatiana et l'ordinateur — les personnages aux multiples visages de vos romans s'y côtoient, et échangent leurs identités. Une œuvre d'art convaincante — jusqu'à un certain point. Le stratagème extra-terrestre tient le coup, mais à la fin du récit la narration se désintègre dans des formes discursives concurrentes. C'est défendable d'un point de vue poétique. La représentation de la fragmentation à travers la fragmentation du texte. Cependant le lecteur est livré à lui même et se demande ce qu'il est advenu à votre ET ! Il semble se métamorphoser à l'improviste en d'autres personnages que nous reconnaissons, vous et moi, mais pas nécessairement un lecteur confronté pour la première fois à un échantillon de votre production littéraire. En d'autres termes, il y a un éparpillement délibéré à la fin. Ce qui retient l'intérêt est la recherche de l'amour par quelqu'un qui n'a jamais connu l'amour. Mon interprétation de la fin : il s'agit de l'amour de soi, obtenu grâce à la communion avec la surface réfléchissante de l'écran de votre ordinateur. Toutes les Isoldes se désintègrent parce qu'elles sont au départ des mythes manufacturés – en anglais, fabriqués par l'homme. Ce qui reste est la fiabilité de l'ego. Mais votre ego n'est pas fiable, mon cher. Vos caractères ne sont pas fiables non plus : souvent ils se désintègrent avant d'ouvrir la bouche. Vous devriez les introduire au lecteur en décrivant leur physique, la manière dont ils s'habillent et les lieux où ils se défoulent. Vos confrères russes avaient coutume de se livrer avec délices à des descriptions sensuelles de la nature, presque anthropomorphiques.

LUI : Pourquoi devrions-nous créer une fiction et faire un communiqué à propos de sa création ? Une farce postmoderne.

MOI : Vous êtes un écrivain post-moderne. Dans ce roman, vous mêlez plusieurs styles ou genres d'écriture. Vous faites des commentaires sur d'autres œuvres de fiction. Une voix importune — une voix off, en quelque sorte — interrompt le flot « naturaliste » de votre roman. Vous vous adressez directement au lecteur dans l'acte de lire.

LUI : D'autres décrivent un bosquet de jeunes bouleaux qui rappellent l'odeur de la Russie. Ils décrivent des tortues des Barbades. Ou des robes et des garde-robes qui rappellent l'odeur des humains. Je m'intéresse seulement à Dieu et aux âmes.

MOI : Le roman aurait pu être palpitant, mais il y a trop de délayage.

LUI : Les vrais artistes s'aventurent trop loin de temps à autre, fourvoyés par leur esprit d'aventure. À la différence des médiocres, ils prennent des risques. Les grands artistes m'irritent souvent. Dante, Tolstoï, Joyce. C'est bon signe. Les médiocres me laissent froid et indifférent. Et mon indifférence est trop volumineuse pour laisser place à l'irritation.

MOI : Pour un lecteur innocent qui découvre ces mots à l'improviste quelques allusions à usage interne peuvent se perdre en route et, tandis que les coupés-collés du scénario apportent au roman son énergie...

LUI : En 1974, j'ai rencontré un ami. Je venais d'obtenir le statut de réfugié politique. Je lui ai dit que je voulais sauver le monde. « Une idée russe, a-t-il répondu. Tu oublieras vite ces bêtises. » Je ne les ai pas encore oubliées. Ces bêtises.

MOI : Vous n'oubliez jamais rien, à ce qu'il me semble. De toute façon, il y a pas mal de naïveté dans vos affirmations romantiques.

LUI : Garbo la divine. Autrefois c'étaient les déesses qui éveillaient nos désirs. À présent la multitude se contente d'une fille de tous les jours, d'une voisine quelconque. *The girl next door*.

MOI : Mais souvent Garbo jouait des femmes ordinaires. Ninotchka...

LUI : Ces gens ne rêvent plus. Et moi, je suis un rêveur en prose, en vers, dans un lit, dans une baignoire. Les femmes doivent habiter sur Venus !

MOI : La culture que vous décrivez est si archaïque et antédiluvienne que seuls les rêves puérils sont en mesure de la saisir. *Ferne et Heimat, An die Ferne Geliebte*, poètes maudits. Une idéologie périmée.

LUI : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent », écrit Baudelaire. La moitié de l'art. Et l'autre moitié est « l'éternel et l'immuable ».

MOI : Personne ne cherche le Saint Graal dans nos villes, à l'intérieur de nos gratte-ciel. « La racine de tous les maux est l'amour de l'argent. » Même les prédicateurs ont effacé ces mots de leur exemplaire de la Bible.

LUI : Le Nouveau Testament est trop vieux pour vous.

MOI : On ne se déplace plus dans des carrosses d'où, autrefois, les voyageurs pouvaient s'enivrer à loisir des charmes de la nature et aussi scruter leur propre nature, leur première nature, leur seconde nature. Aujourd'hui, en cas de nécessité, on recourt aux ordinateurs.

Notre seconde nature, notre troisième nature. La solitude, la condition même qui fortifie l'individu contre la société, est devenue techniquement impossible. Dorénavant la transcendance est transparente – *glasnost*'. Ces choses sont d'un usage commun.

LUI : Un appartement communautaire.

MOI : A la place du *nobile castello*. Et les poètes maudits, ainsi que Tristan et Roméo, se font soigner par des psychanalystes. Pourquoi n'avez-vous pas changé de cap ? Votre grand Refus est refusé, réfuté, mis en boîte. Il est aboli par le progrès technologique.

LUI : Il est anobli par le monde moderne. Une démarche intellectuelle et spirituelle au lieu d'un caprice, d'une crise de nerfs.

MOI : Le grand Refus est absorbé par le monde des affaires.

LUI : Je veux toujours sauver l'humanité.

MOI : Les Russes fanatiques ne s'intéressent pas à la suprématie matérielle, esthétique ou éthique. Ils sauvent l'humanité, que cela vous plaise ou non. Malgré son athéisme et son anticléricalisme, le régime soviétique adopta cet idéal mégalomane et procéda à la conquête bénéfique du monde.

LUI : Chaque poète est un sauveur de l'humanité. Chaque poète éveille l'esprit de Los.

MOI : Un jour, j'ai eu un patient qui, sous l'influence de visions apocalyptiques, se convainquit que la fin du monde était imminente. En réalité, il pensait que le monde était déjà parvenu à son terme. Il était « le seul homme réel encore en vie » et les silhouettes humaines qu'il distinguait encore — le médecin, les infirmiers, les autres patients — n'étaient que des ombres, rien de plus. Mais avec le temps son désespoir fit place à la résignation. Un cataclysme planétaire est fréquent lors des stades agités et tourmentés de la paranoïa. Vous savez, les patients sont de la plus grande diversité, mais ils ont beaucoup en commun — en particulier les cataclysmes. Mes patients retirent la cathexis libidinale de l'humanité et du monde extérieur en général, aussi tout devient pour eux indifférent et hors sujet. La fin du monde est la projection de cette catastrophe intérieure.

LUI : Un cataclysme planétaire ? Je ne pense pas qu'une telle chose puisse jamais se produire. Le monde ne s'achèvera ni par un big-bang ni par un gémissement. Des rendez-vous d'affaires, des voyages d'affaires. Pas de voyages interstellaires. Vers le haut, à travers les nuages, au-delà des nuages. Non, non, non. Vers le bas, *down to business*. Un meilleur retour sur l'investissement, des taux d'intérêt élevés...

MOI : Pourquoi méprisez-vous les hommes d'affaires ? Ne sont-ils pas des artistes à part entière, des créateurs ?

LUI : Même les scientifiques ne sont pas des créateurs parce que la science offre une vérité imitative, une vérité de seconde main. Pas une vérité de première main. Seule la main d'un artiste est capable de créer la vérité, de provoquer son avènement. Heidegger...

MOI : Ça recommence ! Heidegger, Wittgenstein.

LUI : Kant prétend qu'un scientifique découvre « ce qui pouvait être appris ». On peut donc apprendre la même chose en suivant le discours du scientifique. Il y a une différence entre une œuvre que l'on arrive à comprendre dans les moindres détails et un poème infini, aussi inépuisable que le monde. Ni les scientifiques ni les hommes d'état ne sont des « génies ». De « grands esprits » tout au plus. Mais ils ne sont pas assez grands pour créer la vérité. *Talent zu Einfällen ist nicht Genie zu Ideen.*

MOI : Ils sont morts, tous ces gens. Morts et enterrés, pourris et oubliés. Pourquoi ne pas citer un homme vivant – Noam Chomsky, par exemple ? Parmi les vivants, c'est l'intellectuel le plus important. D'après *Le New York Times*.

LUI : Chomsky a tout à fait raison quand il dit que le consentement, la satisfaction, la vanité et le bonheur sont fabriqués à la chaîne de nos jours. Mais je ne suis pas d'accord avec son idée que tout le monde est créateur. Les hommes d'affaires, les gens ordinaires. Que font-ils pour créer quelque chose ? Ils se parlent. Cela suffit largement. Une charmante théorie qui me laisse rêveur. Un homme adorable.

MOI : Et vous, pourquoi n'êtes-vous pas adorable ? C'est interdit ou quoi ? Ce n'est pas déshonorant, que je sache.

LUI : Une vérité de seconde main, une vérité à la chaîne. Chaque être humain est merveilleux, créateur et unique. On l'a dit et répété, mille et une fois. Dans les journaux, à la radio, à la télévision. Pour augmenter les ventes... les indices d'écoute...

MOI : Doit-on dire aux téléspectateurs qu'il sont abrutis comme la lune ?

LUI : Pourquoi pas ? Tous les moyens sont bons pour leur faire ressentir l'angoisse.

MOI : Faut-il être intelligent comme Mars ?

LUI : La comparaison avec la lune est plutôt flatteuse. La lune adoucit les sourires, les paroles, en réduisant au silence les plus suffisants des hommes. Le silence et la douceur sont propices aux arts. Le silence est le fondement de la musique. Quelle vérité créent-ils pendant leur bavardage sur Internet ?

MOI : Vous êtes en train de faire quoi ? Vous bavardez avec Internet. Vous m'assourdez avec votre bavardage incessant, avec vos sornettes.

LUI : Ils écouteront *L'Offre musicale*, *L'Art de la fugue*. Bach et Schubert.

MOI : Ils liront, ils fréquenteront les musées. *Fill your head with angst* ! Vous êtes un bienfaiteur du genre humain.

LUI : Vivre plusieurs vies. Les mondes parallèles. Une femme russe me demande, un jour : « Pourquoi parles-tu des jambes féminines ? C'est important, les jambes ? » « Certainement », je réponds. « Alors, je n'ai pas à m'inquiéter », dit-elle en jetant un coup d'œil sur ses jambes.

MOI : Cela me fait une belle jambe.

LUI : En fait, je ne sais pas comment sont ses jambes. Elle n'appartient pas à la catégorie des femmes dont les jambes m'intéressent. Il en va de même pour les hommes d'affaires, les gens ordinaires.

MOI : Vous ne regardez pas leurs jambes ?

LUI : Je ne regarde pas leurs soi-disant créations. Ils n'appartient pas à la catégorie...

MOI : Vous les traitez par-dessous la jambe.

LUI : Les hommes d'affaires vivent en-dessous du seuil de la création. Et en-dessous du seuil de la pauvreté. Leur vie est inversement proportionnelle à leur compte en banque.

MOI : Doit-on les ignorer ? Doit-on ignorer tous les humains, à l'exception des artistes ? Doit-on exterminer « les autres » ?

LUI : Un bon lecteur crée un monde situé entre son monde et celui de l'écrivain. Un monde parallèle.

MOI : Un homme d'affaires sait lire dans la pensée des gens. Les pensées sont plus compliquées que les livres. Quand on achète des actions à la bourse...

LUI : Il faut boire avec modération, sinon on ne jouit plus des arômes du vin, de sa mâche, de sa race. On ne sent plus rien. On boit pour boire. Il en va de même pour l'argent. Et pour la vie.

MOI : Plus d'argent on a, plus grosses et savoureuses sont les tranches de vie qu'on coupe pour soi-même. L'argent est le meilleur couteau à découper.

LUI : Vivre avec modération. Montaigne dit quelque chose à ce sujet. La cupidité engendre la cupidité, pas les plaisirs.

MOI : Roland Barthes dit qu'un homme en quête de plaisirs et de liberté ne peut se passer de l'argent. Les trois idéologies qui ont dominé le vingtième siècle anathématisent l'argent. C'est leur grand défaut, d'après lui. Le marxisme, le freudisme et le christianisme...

LUI : Saint Paul entendait la musique de l'esprit. Et la musique des sphères.

MOI : Les hommes d'affaires sont plus efficaces que vos poètes. Les vrais sauveurs de l'humanité. Des millions de gens meurent de faim. Sans les hommes d'affaires, ils seraient

déjà dans la tombe. Personne ne lit la poésie avec l'estomac vide, vous savez. L'estomac vide, la tête vide. Le cœur vide. Et vous, que feriez-vous sans sponsors ?

LUI : J'ai vu un homme d'affaires russe, récemment. Il m'a dit qu'il avait gagné assez d'argent pour ses petits-enfants. Il a pris sa retraite. Ils le disent tous. « J'ai gagné assez d'argent pour mes petits-enfants. » Et ils prennent leur retraite. À trente ans. Ils ne pensent pas aux artistes.

MOI : Pourquoi penser à vous ? Personne ne pense à vous, à part moi. Le serment d'Hippocrate. Vous avez besoin de mon aile protectrice, de mes soins affectueux. Que deviendriez-vous sans moi ? Dieu seul le sait. Les électrochocs sont particulièrement recommandés dans les cas de cyclothymie et d'autres types de dépression. La technique consiste à passer du courant alternatif dans la tête. Le passage du courant entraîne une cessation de conscience immédiate et provoque une crise convulsive. Pourquoi tremblez-vous ? Il ne faut pas. Le patient adore ça. Nous aussi. Bien entendu, nous utilisons encore les camisoles. Ce n'est pas incompatible, les électrochocs et la camisole. Pas du tout. Viens te blottir contre moi à présent, et je te chanterai une berceuse.

Il dort comme un ange, comme un archange. Ils s'endorment toujours après le traitement, nos petits anges. Et ils rêvent de notre jardin, de nos infirmières.

Les premiers rapports de Tristan datent d'une période où il n'avait pas encore cinquante ans. Il était encore en liberté, vous savez. Mais le monde est une maison de fous pour les lunatiques qui le confondent avec leur cerveau. Pourtant ce n'est pas la même chose. Il était constamment en train de s'échapper du monde. Loin du monde, vers nous, dans notre direction. Il se rapprochait de nous.

J'ai fait installer quelques miroirs dans le hall d'entrée. J'espérais qu'à la longue il pourrait s'y reconnaître. Dans un de ces miroirs. Dans tous ces miroirs. La galerie des glaces.

Certains trouvent ça vieux jeu. Les électrochocs, la camisole, les miroirs... Mais pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Moi aussi, j'ai des pilules ! Il y en a un tas dans le hall d'entrée. Dans une coupe. Les invités les sucent comme des bonbons. Par parenthèse, il adore les sucreries.

Je m'en tiens aux vieilles méthodes. Ce qui est efficace ne se démode pas. C'est ça la vraie modernité — l'efficacité. Ça doit marcher et ça marche. Je vous assure que ça marche. Tristan est une preuve vivante de ce que j'avance. Une preuve vivante, une preuve morte.

Il souffre d'une maladie débilitante, incurable. Son système nerveux est atteint. Pis que cela — son âme ! On a beau le punir, il ne sera jamais un citoyen normal. « *Velle non*

discitur », comme dit Sénèque. La volonté ne s'apprend pas. « Si j'étais vous, je serais un citoyen normal. » Le mode conditionnel. « Que feriez-vous si vous étiez un millionnaire ? » « Si j'étais un millionnaire, je ferais le tour du monde sur un paquebot de luxe. » Mais il ne fera jamais le tour du monde, notre millionnaire au conditionnel. Ni en bateau ni en avion. Et je ne serai jamais Tristan.

Tout ça est si ordinaire, si banal. On côtoie tant de fous par les temps qui courent... ici ou là... Parfois, on ne les remarque même pas... Il faut les remarquer, pourtant. Attention ! Ne vous habituez pas aux fous ! Jamais ! En aucun cas ! On les côtoie tous les jours. C'est extrêmement dangereux. Leur maladie est contagieuse. Mortelle. Ne passez jamais plus d'une demi-heure en leur compagnie. Quarante minutes, tout au plus. Qui se ressemble s'assemble. Dites seulement « au revoir » et partez. Foutez le camp ! Mieux encore — ne dites rien. Ne parlez pas aux dingues ! Si vous en voyez un, décampez ! Fermez toutes les portes derrière vous ! Verrouillez-les ! Ne prenez jamais l'ascenseur ! Sautez par la fenêtre, au besoin. Une fois dehors, courez jusqu'au téléphone le plus proche. Notre numéro est le 08 88 88 88. Je répète : 08 88 88 88. C'est un numéro vert.

Comment identifier un fou ? Les toxicomanes disent qu'au début des hallucinations ils voient des figures géométriques. Ces figures sont simples et colorées. Et si vous n'êtes pas toxicomane ? Si votre hallucination est occasionnée par la folie ? Supposons que vous voyez des femmes au lieu de figures géométriques. Vous voyez Isolde, Béatrice. Les hallucinations auditives sont un symptôme de schizophrénie. Faut-il attendre ces hallucinations ? Comment les identifier ? Un fou admettrait-il d'avoir une hallucination, d'être ravagé par une série interminable d'hallucinations ? Dans ses oreilles, dans son esprit, dans son cerveau. Dans sa vie. D'habitude, les fous sont cachottiers. « Il n'est pas besoin pour connaître l'hallucination ou le délire dont un fou est atteint, qu'il fasse de faux syllogismes ; on s'aperçoit aisément de son erreur et de son hallucination par la discordance qu'il y a entre ses actions et la conduite que tiennent les autres hommes », écrit Boissier de Sauvages. D'accord. Et s'il n'y a personne dans les parages ? Comment identifier un fou dans un endroit désert, sur une île déserte ? Il suffit de regarder le suspect droit dans les yeux, dans le blanc des yeux, dans le noir des yeux.

Avez-vous entendu parler de la nouvelle maison de fous — pardon — de l'hôpital que j'appelle « Le Monde » ? A deux pas de chez vous. Une maison de repos. C'est mon œuvre. J'ai même dessiné les plans. Et je me suis séparé de mon meilleur tapis. Pour la bonne cause. Un endroit magnifique. Ça vous plairait. C'est pour les dangereux. Et ils le sont tous, entre nous soit dit. Ils ont besoins de mon aile protectrice et de mes soins affectueux. Que deviendraient-ils sans moi ?

A quoi bon tous ces miroirs si personne ne s'y regarde ? Personne, excepté moi-même.

Les mauvais écrivains sont des fous déguisés. À quoi bon perdre son temps ? A quoi bon fuir la société et les privilèges dont ses membres jouissent ?

Vous savez ce qu'il me répond quand le questionne à ce sujet ? « Il se peut que je sois un mauvais écrivain. Mais je pense à la dignité de la littérature. À notre époque, dans cette période de décadence, même les bonnes intentions comptent énormément. C'est avec les bonnes intentions qu'on fait la bonne littérature. À notre époque. Les bonnes intentions, faute de mieux. »

L'océan des lamentations, comme disait Hamlet dans son célèbre monologue. Soudain, le havre de paix. Il s'était éloigné du monde depuis longtemps déjà. Hors du monde. Il marchait, marchait. Dans notre direction. Il rentrait chez lui. On peut rentrer chez soi. Il faut rentrer chez soi. Au bercail. Il fait froid dehors. Il neige. Une tempête de neige. Le voyage d'hiver. La vie de l'homme est un voyage à travers la neige. Même dans des pays tropicaux. L'homme marche dans la neige qui s'étend à perte de vue. Jusqu'à sa tombe. Et au-delà. Il ne faut pas méconnaître les vertus de l'éternité. À moins que ce ne soient des sables mouvants. L'un ou l'autre. Au choix. Schubert préférait la neige. Et pourtant il n'a jamais vécu en Russie. La neige. La mort au ralenti. Faire durer le plaisir de la disparition. Il se croyait dans un sous-sol, quelque part. « Est-ce que je ne mérite pas une place sur terre ? » demandait-il. Il ne reconnaissait pas sa chambre parce que Beethoven n'y était pas. Mon patient reconnaît-il Paris ? Proust, Joyce et Beckett ne sont plus là.

Il vit à la maison maintenant. Rien ne vaut son chez soi.

Un géant bâtit un château pour Tristan. Dans la première salle il y avait une statue de Morolde étendu sur son navire. Au centre de la deuxième salle s'élevait une statue d'Isolde. Tristan faisait l'amour à la statue. Il lui parlait deux fois par jour :

« Serre-moi dans tes bras comme le lierre qui attache ses crampons aux lézardes des murs. Tes jambes, tu dois les mettre sur mes épaules. Embrasse-moi ! Mords-moi ! Mords-moi ! Tu as trente-deux dents. Je les ai sculptées moi-même. Mords-moi ! Tu n'es pas morte. »

Un jour sa statue peut se mettre en mouvement, vous savez — comme le chef d'œuvre de Pygmalion. À la longue elle pourra bouger les mains afin de caresser notre Tristan. Jour et nuit les molécules se bousculent à l'aventure, dans n'importe quelle direction. Et si, par pure coïncidence, toutes les molécules commencent à se mouvoir dans la même direction au même moment, la main bougera et caressera les joues de Tristan. Les chances opposées à pareille coïncidence sont d'une taille inimaginable. Le nombre est si énorme que l'histoire entière de

l'humanité est trop courte pour en aligner toutes les décimales. L'âge de l'univers entier. Mais Tristan a tout le temps du monde, de l'univers.

Malheureusement mon patient est mortel et doit donc mourir. Chez lui, dans son lit. Il ne peut même pas atteindre la première décimale de notre nombre quasi infini. Elle est hors de sa portée.

VOUS au lieu de TOI.

LUI : Des philtres de mort. Je me demande pourquoi tant d'Anglaises et d'Américaines ont écrit des poèmes en se mettant dans la peau d'un mortel en train de se refroidir. Emily Dickinson observe ce qui se passe autour d'elle depuis son lit de mort – comme si elle était déjà morte. Christine Rossetti rivalise avec elle dans ce domaine, dans le domaine d'outre-tombe. Il se peut que les femmes meurent en apparence et ne fassent les choses qu'à moitié. Leur corps jouit d'un repos éternel, tandis que leur cerveau – l'autre moitié – fonctionne parfaitement. « *He leaned above me, thinking that I slept and could not hear him.* »

MOI : « Il s'est penché sur moi, pensant que je dormais et ne pouvais l'entendre. »

LUI : Christine Rossetti l'a entendu – dans son sonnet *After Death*.

MOI : *Après la mort*.

LUI : Il a dit : « *Poor child, poor child.* » Peut-on se passer de traduction, pour une fois ? Un phénomène semblable caractérise les dernières œuvres de Schubert. En 1826, il posa sa candidature au poste vacant de *Kapellmeister*, mais sa candidature fut rejetée. Dès lors, il se laissa aller à dérive. Ou plutôt il demeurait immobile, comme étendu sur son lit de mort. Et autour de lui, le monde allait à la dérive.

MOI : Il est mort à Vienne, le 19 novembre 1828. Sur sa tombe au cimetière de Währingerstrasse...

LUI : Pendant les deux dernières années de sa vie, son « moi » juvénile s'est souvent penché sur lui, en parlant doucement. Piano, pianissimo. On parle doucement en présence des morts. « *As he turned away came a deep silence, and I knew he wept.* »

MOI : Il se détourne d'elle ou de lui-même — s'il s'agit de Schubert, de son double. Silence. Il pleure. Dans un essai, tu dis que Schubert adorait les longs pianissimi tout au long de sa vie, même dans sa jeunesse. A-t-il souvent parlé en présence de son propre cadavre ? Était-il entre les griffes de l'homme noir, comme Mozart ? Freud aurait parlé de harcèlement sexuel, sans aucun doute. Es-tu devenu homosexuel ?

LUI : Il pleurerait silencieusement. Pas de sanglot, pas de gémissement.

MOI : Es-tu sûr que son « moi » juvénile *se penchait* sur son corps ? Faire l'amour à son double. À soi-même. Pourquoi ne pas l'exprimer clairement ? De toute façon, je suis contente que tu t'adonnes aux plaisirs solitaires. Il n'y a pas d'autres femmes dans ta vie, à ce qu'il me semble.

LUI : On entend des larmes tomber dans le second mouvement du *Quatuor pour cordes en sol majeur*.

MOI : Et la mélodie ? Elle continue son bonhomme de chemin, malgré les larmes.

LUI : La rêverie d'un homme mort. Dans le final le cadavre se moque de son « moi » juvénile. Il parodie ses manières et son optimisme dérisoire. Et même ses souffrances. Puis le cadavre se rend compte que son double se moque de ses propres souffrances, de son passé. Tout est à l'envers.

MOI : Dans le poème de Heine *Le double* que Schubert mit en musique durant la dernière année de sa vie, le protagoniste accuse son clone de singer impitoyablement ses souffrances.

LUI : Ses deux dernières années. Il a écrit pas mal de fugues au seuil de la mort. Des fugues à deux voix. Le cadavre et son double. Et sa magie polyphonique nous enchante toujours : inversions, augmentations, diminutions... Dans le *Quatuor en sol*, dans la *Sonate pour piano en si bémol*, les deux voix se moquent, se singent et compatissent mutuellement.

MOI : Paradoxalement, il n'a jamais été expert dans le domaine de la fugue. C'est tout à la fin de sa vie qu'il décide d'apprendre le contrepunt.

LUI : Schubert et son double sont réunis par la musique. Les notions opposés, la vie et la mort. Elles aussi se rencontrent, se réconcilient dans la musique. Pourquoi ? Sont-elles interchangeables ? La musique est l'incarnation de l'harmonie, de l'amour, de l'ordre cosmique. Le majeur et le mineur, le yin et le yang. Dans le domaine de la musique, Bach est un philosophe chinois.

MOI : Pouvons-nous être unis par la musique, toi et moi ?

LUI : Bach, Schubert et Wagner sont notre amour. Et nos médiums. Je vais construire une machine à remonter le temps.

MOI : Tu ne pourrais pas remonter le temps à l'infini. Il faut d'abord construire la machine. Et tu ne pourrais pas dépasser l'époque de sa construction. Terminus.

LUI : Je veux m'installer dans l'avenir. La machine à descendre le temps.

MOI : Pour quoi faire ? Ne vois-tu pas mon visage angélique, mon sourire céleste ? N'entends-tu pas ma voix mélodieuse, ma voix de sirène ? Tu caresses mon visage du bout de

tes doigts. Tu sens l'odeur de mon parfum français. Je danse, les bras au-dessus de tes épaules.

LUI : Je préfère tes arômes naturels.

MOI : Pourquoi m'as-tu quittée ?

LUI : Je ne sais pas... grandes espérances... mon destin... créer des mondes *ex nihilo*... mes mondes... laisser les traces de mon cerveau dans l'histoire de l'humanité... retrouver les traces de ma Tatiana disparue.

MOI : Pourquoi m'as-tu quittée ?

LUI : Leur *Prinzip Hoffnung*. *Der Prinz von Homburg*. Pourquoi ne pas t'avoir tuée ? Kleist a tiré sur elle. Il a tué Henriette Vogel d'un coup de revolver, une femme malade, une maladie incurable, elle le priait de la tuer. De quoi souffrait-elle ? de leucémie ? Sur les rives de Wannsee. *Wahnsinn*. En tuant Henriette et lui-même. Folie ? lucidité ? Etaient-ils fous tous les deux ?

MOI : Ton *Prinzip Angst*, Kleist, suicide. *Der Prinz von Homburg*. Pourquoi pas *Der Prinz von Hoffnung* ? Mais tu ne m'écoutes pas. Tu es toujours dans la lune.

LUI : Autrefois, tu parlais à la lune. Pourquoi ne pas s'y installer ?

MOI : Que ferais-je là-bas ?

LUI : Tu serais tantôt bien lunée, tantôt mal lunée. Presque sans transition. Comme Monica Vitti dans les films d'Antonioni.

MOI : Elle a ras-le-bol des intellos. Vous parlez tous d'Antonioni, de Wagner et de Schubert.

LUI : L'amour, on ne le trouve que dans un monde parallèle. Dans *Giselle*, par exemple. Je l'ai vu souvent à Moscou, au Bolchoï. M'as-tu jamais aimé comme ça ? Ma Giselle.

MOI : Elle est Tatiana. **Il faut que vous l'acceptiez comme elle est depuis sa naissance.**

LUI : Bessmertnova la dansait à la perfection. Elle était si légère dans l'autre monde, dans son monde parallèle.

Une histoire ennuyeuse. Toutes les histoires d'amour sont ennuyeuses à moins que vous n'y participiez personnellement. L'amour de Roméo et Juliette ne dure qu'une semaine. L'amour de mon patient dure trente-neuf ans. Pourquoi ne pas se suicider ? Rien n'est plus affreux qu'une attente sans espoir. En attendant un navire, en attendant Isolde... N'est-ce pas suffisant pour un suicide ? Et ses nombreux échecs... Dois-je ajouter quelque chose au trésor de ses échecs ?

Ils sont très amusants, les fous. Certes, ils font des bêtises parfois. Des gamineries. Il faut les sanctionner. On leur donne une fessée, on les met au coin. Ni lunatiques ni excentriques, ils appartiennent désormais à une catégorie sociale reconnue et accréditée, objet de surveillance et d'inquiétude, et potentiellement récupérables quand ils ne sont pas déjà récupérés par la mode post-moderne. Les dernières illusions sur l'autonomie de la pensée tombent comme des mouches. La perte de ces illusions peut révéler — et révèle — un paysage intégralement positiviste dont le négatif s'est évaporé à la clarté uniforme de ce qui a été identifié avec malveillance comme la « raison cynique ».

À propos, j'avais raison : il n'a pas terminé son commentaire sur l'Apocalypse.

Isolde, Juliette, Carmen, la belle Hélène, Anna Karénine, Madame Arnoux, Salammbô, Emma Bovary, Monica Vitti, Tatiana... Il n'entend plus qu'une voix. Ma voix. Une sorte de chant grégorien. Ça doit lui simplifier la vie. Debout ! Vite ! Le regard droit ! Pas en bas ! pas en haut ! pas de côté ! tout droit ! Fixe-toi une ligne droite dans la tête ! fixe tes yeux sur une ligne droite ! Tu dévies ! Tout droit ! droit ! en avant ! en avant ! gauche, droite, gauche, droite, en avant, marche, marche. Ferme les yeux et marche ! tout droit ! tout droit ! tout droit ! stop ! pour tourner, demi-tour. Ta cravate n'est pas droite ! Mets-toi au coin ! Ça suffit. Je lève la punition. Tout est oublié. Passons l'éponge. Chante pour nous. Je t'en prie. Nous t'en supplions à genoux. Oui, à genoux ! L'humanité se meurt de ne pas t'entendre. Les mélomanes se languissent du son de ta voix. Le silence des sphères célestes est devenu insupportable. Ne te fais pas prier. Tu n'es pas un enfant, tout de même. Juste un petit peu. *Au clair de la lune*, par exemple. Personne ne te demande de chanter *Liebestod*. Surtout pas. C'est mauvais pour ta santé. Pour la santé de n'importe qui. Ça devrait être écrit sur la partition, comme sur un paquet de cigarettes. Je compte jusqu'à trois...

LUI :

*Höre ich nur diese Weise,
die so wundervoll und leise*

Il chante toujours *Liebestod*. Et il le chantonne quand je mets un baïllon dans sa bouche. Et s'il cesse de chanter, je lui dis : « C'est comment, cette mélodie ? Je l'ai oubliée. Tu peux me la chantonner ? N'aie pas peur. C'est les paroles qu'il faut fuir. »

UN COMMENTAIRE SUR L'APOCALYPSE

« Je fus saisi par l'Esprit au jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une puissante voix, telle une trompette... » Tant de voix ont été entendues au cours de l'histoire humaine. À qui appartiennent-elles, toutes ces voix ? Comment distinguer la voix de Dieu parmi elles ? Y a-t-il un critère permettant de reconnaître la voix du Seigneur ? La voix que saint Jean entendit ce jour mémorable était semblable à une trompette. Ai-je entendu quelque chose comme ça ? Parfois, la voix du médecin ressemble au son de la trompette, à la trompette du Jugement Dernier. Il n'est pas Dieu, malgré la foi qu'éprouvent envers lui certains patients. Ils croient en lui, comme s'il était Dieu. Ils croient qu'il est Dieu. Il est assez puissant, mais il n'est pas le Tout-Puissant. Il exerce sur nous la puissance paternelle, comme s'il était Dieu le père. Il l'est peut-être. Nous avons tous besoin d'un père. Même ceux qui ont un père aspirent à en avoir un, encore plus puissant, encore plus paternel. Et maternel parfois. Dieu la mère. Je la vois dans mes rêves. Dans mes rêves éveillés, dans mes rêves endormis. Elle se tord de plaisir, elle se roule sur l'herbe en proie à un intense plaisir, ses yeux plantés dans les miens en signe d'invite.

J'y décelai une étincelle de bonheur. Ses yeux me conviaient à franchir les quelques pas qui me séparaient d'elle. Ma tête bourdonnait, mes oreilles n'enregistraient plus que ses plaintes lancinantes, son irrésistible appel au plaisir des sens.

Mais, la plupart du temps, sa voix est triste ; elle ressemble à une clarinette, au *Quintette pour clarinette*, opus 115 de Brahms.

Saint Jean écoute la voix du Seigneur. Il est dans un état second, ou troisième, inspiré par « le flux divin » (Swedenborg). Et moi, je suis inspiré par son flux divin, par son flux féminin, par ses effluves. Toutes les effluves du passé que dégagent son corps. Son flux lumineux, son flux magnétique. Les morts communiquent-ils avec les vivants au moyen de flux et de reflux ? « Tu es l'air que je respire », dit-elle dans une de ses lettres. Tu es la lumière que je vois. Et l'ombre, naturellement. L'ombre, les ténèbres. « *The dark lady* » de mes romans.

« Dans sa main droite, il tenait sept étoiles... » Souvent, mon médecin tient sept éprouvettes dans sa main droite lorsqu'il se penche sur mon corps. Pourquoi sept éprouvettes, je me le demande ? « Ce produit est "testé" depuis un an dans un département pilote », dit-il.

« ... et de sa bouche sortait un glaive acéré, à deux tranchants. » Mon médecin a l'habitude de mettre un thermomètre dans sa bouche avant de prendre ma température. Il pense que j'ai peur des thermomètres, et il me montre à quel point c'est facile d'appivoiser ces instruments. Son thermomètre a l'air d'une cigarette. « Je ne fume pas », lui dis-je. Pourquoi veut-il prendre ma température ? La température a-t-elle un lien avec la folie ? Des thermomètres dans la bouche de Nietzsche. Que montraient-ils ? Et la bouche de Kleist ? sa température ? Notre double suicide : tant que je vis, elle ne mourra pas.

Le rêve que j'ai fait la nuit dernière. J'ai vu mon double qui émergeait de mon lit, touchait les moulures du plafond avec une épée. L'épée effleurait un lustre qui tintait et dansait. Soudain, mon double sort de ses gonds et coupe le bout d'une bougie qui se tient sur une commode. « Le monde est plein de démons », crie-t-il.

Nous créons Dieu à notre image, à nos images. Les images de la vie de tous les jours. Aujourd'hui, Dieu est Internet, les Etats-Unis. « Ainsi parle le Fils de Dieu, celui dont les yeux sont comme une flamme ardente et les pieds semblables à du bronze précieux. Je sais tes œuvres, ton amour, ta foi, ton service et ta persévérance ; tes dernières œuvres dépassent en nombre les premières. Mais j'ai contre toi que tu tolères Marianne. Cette femme qui se dit prophétesse et qui égare mes serviteurs, leur enseignant à se prostituer et à manger des viandes sacrifiées aux idoles. » Un message envoyé par les Etats-Unis à l'Europe, via Internet. La France est une femme rebelle, une Marianne capricieuse. Elle se défend les armes à la main. Elle défend le cinéma d'auteur contre le cinéma d'horreur. Elle défend le *slow food*. Manger des idolothytes. Un repas qui dure quatre heures. Les vieux vins. Les vins modernes appartiennent aussi à la catégorie du *fast food* : ils vieillissent en un clin d'œil.

Message à la Russie d'Eltsine et de Poutine : « Je sais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, et non froid ou chaud, je vais te vomir de ma bouche. » A présent, la Russie est tiède. Le communisme et le capitalisme s'y mêlent inextricablement. « Parce que tu dis : je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien, et que tu ne sais pas que tu es misérable, pitoyable, pauvre, aveugle et nu. » Les

nouveaux Russes. Ils ne pensent qu'à eux-mêmes et à leur famille. Et ils roulent dans leur BMW le long des rues où les mendiants sont alignés, comme des soldats avant une bataille. Et les rois et les mendiants sont nus. Tout le pays est un club de strip-tease. « Je te conseille d'acheter chez moi de l'or purifié au feu pour t'enrichir... »

J'ai appelé beaucoup de femmes. J'essayais d'oublier Tatiana et de tomber amoureux. Elles sont venues chez moi. Formes, configurations, taches. Une forme de sentiment, une tache de sentiment. Imaginez une tache sur un mur, une petite tache sur un mur blanc. J'avais besoin d'un mur, pas d'une tache... un mur de sentiments... le mur de protection contre les souvenirs.

Il y avait d'autres murs, des murs réels. Les gens qui ne peuvent se parler s'appuient contre les murs, tracent sur elles des figures, des mots. Comme s'ils communiquaient avec les murs.

Ces femmes sont venues, une à une. Nous avons échangé quelques paroles. Je leur parlais de Tatiana, de sa mort. Elles disaient que j'étais trop jeune pour penser aux morts et vivre avec les souvenirs. « Tu n'es pas sur une île déserte. Pourquoi manger des herbes sauvages ? »

Apparemment, dans le domaine de la philosophie, les grands récits sont de retour. Et la littérature retrouve des romans de rédemption. À la recherche du temps perdu. Mais on continue à lire des romans qui décrivent un monastère du Moyen Âge où la force tranquille devient la force tout court. Les extraits des évangiles sont aussi à la mode. Joindre l'utile à l'agréable. *Business and pleasure*. La rédemption est utile, à ce qu'il me semble.

« Les affaires avant le plaisir ? » demanda le médecin.

« La rédemption avant les plaisirs de pacotille. Je préconise les plaisirs rédempteurs. Il faut racheter le temps, l'espace et la grandeur au mont de pitié. »

« ...on a pour les fous / Plus de pitié que de courroux », dit le médecin.

Le progrès spirituel et moral, l'avancée vers la connaissance de soi. Le *Weltprozeß* de Hegel a perdu le monde et le procès à la fin du vingtième siècle. Même *Le procès* de Kafka a été perdu, car il est inutile d'arrêter quelqu'un dans une société où tout le monde bâtit une prison pour soi-même avec ardeur et fanatisme. L'avènement graduel de la liberté humaine, son résultat final. Mais Hegel aurait refusé de discourir sur l'histoire à notre époque pour

éviter de lui octroyer une quelconque existence. Cette époque n'existe pas. Cet âge d'ordinateur n'est que mon âge – le nombre d'années que j'ai passées sur terre.

Baudrillard dit que la culture pop ne représente pas la société de consommation parce qu'elle y est intégrée. Le pop art sort de la même chaîne de montage et par conséquent il n'est pas en mesure de refléter les américanismes. Il est un produit, une marque déposée. Baudrillard est aussi une marque déposée, d'autant qu'il réfléchit à ce problème qui n'en est pas un. Un signe reflète un signe. La guerre du golphe n'a pas eu lieu, dit-il. Les guerres n'existent pas de nos jours. Et Baudrillard n'existe pas non plus parce qu'il écrit sur les guerres, sur notre lutte pour la vie – sur les choses non-existantes. Pourquoi un miroir doit-il refléter un autre miroir où rien ne se reflète ? Il se penche également sur notre paix, sur leur paix. Je ne me penche pas sur notre époque. Je n'ai pas ce genre de penchants, donc je suis.

« Cela ne t'empêche pas d'avoir l'air penché », dit le médecin.

Mythologies de Roland Barthes. Il y a des gens qui confondent les marottes avec les mythes. Marotte, mode. « Fad », en anglais. Fade, insipide.

Les engins électromagnétiques créent de la radiation électromagnétique, pas un cosmos sacralisé.

Trop d'amour signifie SEPARATION. Notre amour était sans pitié. Il y a une déchirure à la première page de notre livre. Le premier char percute une série de piliers le long de la piste et les chars suivants se dispersent. Nous ne pouvions voyager sur la même route. Nous étions voués à la ruine et à la décrépitude.

*Si elle apparaît sur son balcon,
je lui donnerai la lune.
Mais on l'a offerte si souvent
qu'il n'en reste plus grand-chose.*

« Rien de plus facile, dit le médecin. On offre un objet que l'on ne possède pas. »

Seuls les thèmes comptent dans la vie et dans l'art. Les histoires n'ont aucune importance.

Amour, meurtre, mort, inceste. En dehors des obsessions, il n'y a qu'un détour. Le reste est la littérature.

Les chemins qu'il faut suivre sont verticaux et non horizontaux.

Les thèmes sont verticaux. Les mythes sont verticaux.

« Stravinski a raison, dit le médecin. La musique n'a pas de sens. Elle ne s'exprime ni au sens propre ni au sens figuré. Elle ne signifie rien, en d'autres termes. En d'autres notes. On ne peut pas la comprendre. Certains mélomanes se plaignent aux musiciens : "Je ne comprends pas cette musique." Et les musiciens d'expliquer ce qui se passe dans le morceau en question. Comme si c'était un roman. Et bien, il ne s'y passe rien. Sujets et contre-sujets, expositions et reprises – il n'y rien d'autre dans la musique. Au lieu de jeter une nouvelle lumière sur *Tristan et Isolde*, tu jetteras une ombre...

- *Tristan et Isolde* est un hymne à la nuit !

- La structure musicale dompte les sentiments. Chaque mesure est une camisole de force. Même la mélodie infinie de Wagner...

- *Tristan et Isolde* n'est pas un asile d'aliénés ! »

Le chaud et le froid. La tiédeur. Lévi-Strauss dit qu'il y a deux catégories de sociétés : les "chaudes" et les "froides". Il compare les sociétés occidentales à des machines thermodynamiques capables d'exécuter de nombreuses tâches mais produisant aussi, à la manière des machines à vapeur, beaucoup de gaspillage et d'entropie. Beaucoup de morts. Les rails du progrès.

Et les sociétés froides s'efforcent de maintenir un état d'équilibre où le passé et l'avenir sont intégrés dans le présent. Un circuit intégré.

La naissance de sociétés chaudes est intimement liée à l'invention de l'écriture. Et que ferais-je sans l'écriture ? Je ne me souviens pas de ce que j'ai pensé il y a une heure. Pourquoi ne pas choisir une société tiède ?

« Ton train semble être sur une voie de garage », dit le médecin.

« Du trône sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres. » Je ne sais pas si les sons et les images existent sur terre, excepté dans les ordinateurs, sur leurs écrans, dans leurs

enceintes. Je me demande si les gens que je vois et entends existent quelque part – hors des ordinateurs. Seuls les ordinateurs sont capables d'engendrer les créatures décrites dans l'Apocalypse : « Le premier animal ressemblait à un lion, le deuxième à un jeune taureau, le troisième avait comme une face humaine, et le quatrième semblait un aigle en plein vol. Les quatre animaux avaient chacun six ailes couvertes d'yeux tout autour et au-dedans. »

Une grande partie de l'Apocalypse est semblable à un jeu d'ordinateur. Comme si un enfant jouait avec les rois et les anges, avec les bons et les méchants, avec les déesses et leur corps, avec les animaux et les humains. Les humains qui se métamorphosent en animaux. Et vice versa.

Un texte littéraire. Etrange, distant, inaccessible. *Otstranénié*. L'Apocalypse ne se repose pas sur vos genoux. Ouvrir des sceaux.

« Il y eut alors un combat dans le ciel : Michaël et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon lui aussi combattait avec ses anges... » C'est quoi ? Une autre guerre d'étoiles ? Ma guerre d'étoiles ?

« Alors surgit un autre cheval, rouge-feu. À celui qui le montait fut donné le pouvoir de ravir la paix de la terre pour qu'on s'entretue... » C'était quand, la paix sur terre ? Les gens s'entretuent sans demander la permission à Dieu, sans attendre les résolutions des Nations Unies.

La nuit dernière je rêvai de plusieurs horloges qui s'avançaient vers moi le long d'une rue étroite. Il n'y avait de place pour rien d'autre dans cette rue, pour personne d'autre. Moi, j'y étais planté, tel un monument, un monument à moi-même. Et toutes ces horloges marchaient vers moi sur la pointe des pieds, comme si elles avaient peur de troubler mon sommeil, d'interrompre mon cauchemar. « Quelle heure est-il ? » Elles étaient à portée de voix. Et c'est leurs voix que j'entendais. « Quelle heure est-il ? » Elles étaient déjà à portée de la main, mais je n'avais pas envie de les toucher. Elles continuaient à me poser cette question au sujet du temps, en m'implorant de leur donner une réponse. Leur manières étaient cérémonieuses, presque obséquieuses.

« Et je vis : c'était un cheval noir. Celui qui le montait tenait une balance à la main. »

« Penses-tu que la balance représente l'argent, le pouvoir de l'argent ? » demanda le médecin ?

L'équilibre par l'amour de Tatiana, pour cet amour.

« Une mesure de blé pour un denier et trois mesures d'orge pour un denier ! »

Un monde fondé sur l'argent vit selon des équations mathématiques et subit rarement l'assaut des passions qui se déchaînaient dans l'Antiquité, au Moyen Age, dans les palais de la Renaissance. La doctrine du juste milieu ne se réfère plus aux bouddhistes et aux aristotéliens. Les politiciens gravitent autour du centre. Notre époque est un centre de gravité, mais personne ne se rend compte de la gravité de cette situation.

« Mais les gens achètent toujours des livres et vont au théâtre », dit le médecin.

Les livres ne disparaîtront pas, car ils sont une partie intégrante des mathématiques. Il n'y a plus de lettres. Rien que des chiffres.

Les romanciers sont morts, vive le roman !

Un poème ne contient qu'une vérité. Il en va de même pour un morceau de musique. Dans un roman on trouve une multitude de vérités, un étalage de vies parallèles, d'idées entrecroisées, une masse de symphonies, un monceau de poèmes.

Un roman est une cour de récréation idéal pour les jeux de langage dont Wittgenstein parle à la fin de sa vie. Une cour de récréation, une pépinière.

Sprachkritik, Sprachkrise. Le vingtième siècle se méfie du langage. Mais Dada ne m'éloigne pas de Dante. Et lorsque je dis : « Je reconnais les traits de mon ancienne flamme », je deviens Dante et Virgile. *Sprachkritik* n'a pas d'effet rétroactif. *Conosco i segni de l'antica fiamma. Adgnosco veteris vestigia flammae.* Les mêmes mots, la même flamme. Nous passons le torche où le langage est enchâssé. Le même amour.

Un roman où l'on ne distingue pas la structure, les humeurs, le tragique de la *Comédie* n'a pas une raison d'être.

Quand la poésie rejoint son essence, elle ne bouge plus, n'avance plus. Elle demeure où elle est pour penser continuellement la même chose. *Sie schreitet, wenn sie ihr Wesen achtet, überhaupt nicht fort.* Pourquoi dois-je quitter l'endroit où Dante et Heidegger habitaient ?

« Et je vis : c'était un cheval blême. Celui qui le montait, on le nomme "la mort" et l'Hadès le suivait. » La mort suit toujours l'argent. Deux cavaliers se découpant sur le ciel nocturne. Froids, calmes, graves, armés, effroyables. « Pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour tuer par l'épée, la famine, la peste et les fauves de la terre. » Pourquoi sur le quart de la terre ?

« La famine signifie-t-elle le rejet de l'Art avec un grand A ? » demanda le docteur.

Quand on spéculer sur les marchés monétaires, on doit prédire comment agiront les personnes stupides et réagir stupidement avant eux. L'horloge qui règle le monde. Désormais l'intelligence se réduit à cela : être stupide avant les autres.

Eigentum (propriété), *Eigentümlichkeit* (particularité). Selon Marx, forme de la propriété la plus générale de toutes (*die allgemeinste Form des Eigentums*), a peu à voir avec les particularités de la personne (*mit der persönlichen Eigentümlichkeit*). On n'est pas loin de Heidegger. La langue est plus puissante que les idéologies.

Isolde et Juliette ne peuvent vivre sans Gottfried von Strassburg, Wagner et Shakespeare. Et vice versa.

« Es-tu devenu marxiste ? s'exclama le médecin. Tu préférerais les Marx Brothers, si je ne m'abuse. Pourquoi as-tu demandé l'asile idéologique ?

— Ceux qui résistent au pouvoir d'état, à l'économie globale et la cité globale sont des Marx Brothers.

— Tu globalises tes revendications. C'est plutôt du *village* global qu'on parle d'habitude. Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village...

— Une contradiction dans les termes. La cité de l'Antéchrist.

L'homme a un grand avantage sur l'univers qui le détruit impitoyablement, car l'homme se rend compte qu'on l'assassine. À l'époque des purges staliniennes, les Russes

n'ignoraient pas la mort qu'ils étaient en train de vivre. Pascal qu'aurait-il dit à la fin du vingtième siècle ?

Comme c'est facile de mourir aujourd'hui ! Au dix-septième siècle, on était curieux de savoir ce qui se passerait au dix-huitième siècle. Même au dix-neuvième siècle, l'avenir était un objet de convoitise – à un tel point que Tennyson renonça au suicide dans son poème *Les deux voix*. « À travers les nouvelles sphères de pensées, les hommes se dirigeront vers la vérité. » La vérité a un bon dos. Pouchkine attendait de nouvelles œuvres de Mickiewicz. Salieri nourrissait le même espoir à l'égard de Haydn – dans la tragédie courte de Pouchkine.

Je suis un habitant heureux de l'ère dont un tas de personnes rêvaient en vain. Et je pense à Haydn, à Pouchkine. Pas de nouvelles, bonne nouvelle.

« Et je vis : quand il ouvrit le sixième sceau, il se fit un violent tremblement de terre. » Un tremblement d'esprit. L'effet produit par un chef-d'œuvre. Pas un chatouillement. Les livres médiocres nous chatouillent, en demeurant sur la surface de notre corps, sous nos aisselles. Ils ne sont pas en mesure d'atteindre notre cerveau.

« Le soleil devint noir comme une étoffe de crin, la lune entière comme du sang... »

« As-tu l'intention de détruire le monde ? » demanda le médecin.

— Le mot-clé de mes œuvres est "résurrection", pas "destruction".

— Le mystère de Scriabine s'achevait par la représentation de la fin du monde, par un incendie universel et cette image devait provoquer une catastrophe mondiale. Une catastrophe réelle, une vraie fin du monde. Sans doute cette image aurait-elle provoqué la fin du monde si l'on avait permis à l'auteur de terminer son chef-d'œuvre. »

Détruire le monde ? Pourquoi pas ? Même Dieu pensait que cela pourrait avoir des conséquences salutaires.

La vie humaine n'a pas de valeur absolue.

« *Better dead than dumb* ? La stupidité peut devenir un objet d'art et prendre une valeur esthétique positive », dit le médecin.

Je sais à quel point est inutile mon travail, mon entreprise. C'est une étrange entreprise que d'écrire un roman.

« Un Roman avec un grand R ? » demanda le médecin.

Ressusciter Béatrice (et l'humanité).

« L'humanité entre parenthèses. Tu la laisses de côté, ou quoi ? »

Tout être humain possède en lui un élément éthéré, et grâce à cet élément je pourrais rassembler à nouveau son entière substance. À partir de son élément éthéré, de son parfum. Proust était un maître de la reconstruction éthérée.

« Le premier ange fit sonner sa trompette : grêle et feu mêlés de sang tombèrent sur la terre... » Très enfantin. Qui a peur de la grêle à l'époque des bombes atomiques ?

Les vents ont défiguré la France l'hiver dernier. Le parc de Versailles ressemble à un cimetière.

Tous ces prophètes avaient tort. Orwell, Bradbury. Ils pensaient que les livres seraient brûlés, annihilés, détruits. Pas du tout. Personne ne les détruit. Ils se détruisent eux-mêmes. Toutes les images mouvantes d'avant 1950 ont été filmées sur une pellicule au nitrate, un matériau très inflammable qui tend inévitablement à l'autodestruction. Aujourd'hui on écrit les livres sur une pellicule au nitrate. Ils sont gentils et suicidaires, obligeants et paranoïaques. (Mais ces films glorieux ont survécu.)

« Le troisième ange fit sonner sa trompette : et, du ciel, un astre immense tomba, brûlant comme une torche. Il tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux. Son nom est : Absinthe. » J'ai lu quelque chose à ce sujet, quelque part. Un astéroïde tombant du ciel. Et l'on ne le verra qu'au tout dernier moment. À cause d'une courbe dans l'espace.

« Dieu ressent une courbature dans Ses membres », dit le médecin avec un gloussement de satisfaction. Et il continua sur un ton pédant : « Les astéroïdes, les restes d'une comète — la plupart de ces objets peuvent nuire à la terre plus que toutes les armes nucléaires, dit le médecin. Pourquoi les dinosaures ont-ils disparu il y a soixante-cinq millions d'années ? Quelque chose a dû leur tomber sur la tête. Un perpétuel va-et-vient d'objets fatidiques... »

Tout ce que nous disons est un commentaire sur l'Apocalypse.

« En adoptant une approche impartiale, je regarde l'avenir et je te prépare à ce que tu y trouveras », dit le médecin. Mon docteur, mon mentor. Mon maître. *Ein Meister aus Deutschland. Ein Meister aus Rußland. Ein Meister.*

« Et, de cette fumée, des sauterelles se répandirent sur la terre. Il leur fut donné un pouvoir pareil à celui des scorpions de la terre. Il leur fut défendu de faire aucun tort à l'herbe de la terre, à rien de ce qui verdoie ni à aucun arbre, mais seulement aux hommes qui ne portent pas sur le front le sceau de Dieu. Il leur fut permis non de les faire mourir, mais d'être leur tourment cinq mois durant. » Cinq mois. Le temps que nous avons passé ensemble. Les sauterelles sont les sens et les erreurs auxquelles ils nous conduisent. Les sens et leurs illusions. L'illusion de la béatitude qu'engendrent les mauvais amours. Les amours néfastes. « Les émotions sont mauvaises pour la santé », dit un psychiatre russe. Même les émotions positives sont dangereuses, malfaisantes. L'amour est-il une émotion positive ?

« En ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas. Ils souhaiteront mourir et la mort les fuira. » Si j'avais recherché la mort, je l'aurais trouvée. On gagne toujours à ce jeu de cache-cache, à condition d'être en pleine forme et d'humeur combative.

Je parcours les corridors à la recherche de sa dépouille mortelle. J'écoute les lames du parquet à l'aide de mes doigts qui font semblant de jouer du piano. Une musique lugubre monte vers moi et je tente de l'apaiser, de l'étouffer dans l'œuf. Je n'y arrive pas. À travers les fissures, la musique pénètre dans les autres corridors, dans les autres pièces et même se répand autour de ma chambre. On m'arrêtera dans quelques instants. Platon pensait que la musique désolante devait être interdite.

Mon héros abolit l'espace lorsque ses pensées le transportent jusqu'à la terre — planète lointaine. Mais une fois établi dans notre monde, il s'empêtre dans l'espace, surtout lorsqu'il poursuit sa bien-aimée et s'efforce d'imaginer la géographie de son appartement, ses possibilités érotiques. Il rêve d'abolir l'espace entre leurs corps et leurs cœurs — en vain. Il pense que l'amour est une abolition de l'espace. Et il a raison. Mais l'espace continue à grandir autour de lui.

« Tels m'apparurent, dans la vision, les chevaux et leurs cavaliers : ils portaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre. Les têtes des chevaux étaient comme des têtes de

lion, et leurs bouches vomissaient le feu, la fumée et le soufre. » Un autre jeu ? un autre ordinateur ?

Et la voix que j'avais entendue venant du ciel, me parla de nouveau et dit : « Va, prends le livre ouvert dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. » Je m'avançai vers l'ange et le priai de me donner le petit livre. Il me dit : « prends et mange-le. Il sera amer à tes entrailles, mais dans ta bouche il aura la douceur du miel. »

La musique n'est pas mauvaise à écouter ni la poésie mauvaise à lire ; le roman est le plus faible des nouveaux domaines de la culture, et il est dépassé par ses contreparties narratives du film et de la vidéo (en tout cas, le roman littéraire ; les histoires sans prétention sont en revanche excellentes, et dans le Tiers monde, bien entendu, tout cela se passe très différemment). La nourriture et la mode s'améliorent, tout comme le niveau de vie... Si le thème poststructuraliste de la « mort du sujet » a une signification sociale, il signale la fin de l'individualisme égocentrique et animé par l'esprit d'entreprise, avec son « charisme » et la panoplie catégorielle qui l'accompagne de valeurs romantiques vieillottes, au charme désuet, telles que le « génie ». Vue sous cet angle, l'extinction des « grands modernes » n'est pas nécessairement une tragédie ; cette comédie n'oblige pas à tirer son mouchoir. Notre ordre social est plus riche en information, plus cultivé et, socialement au moins, plus « démocratique » dans le sens de l'universalisation du travail rémunéré... Ce nouvel ordre n'a plus besoin de prophètes et de visionnaires charismatiques. De telles figures ne détiennent plus aucun charme ni magie pour les sujets d'un âge post-individualiste institutionnalisé, collectivisé ; si c'est ainsi, adieu, sans regrets ! (Frederic Jameson, *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism*)

La mort de l'objet. L'objet de mon amour.

La pire des apocalypses est celle à laquelle les gens ne font pas attention. Comme si de rien n'était. Ils vivent en enfer et croient qu'ils sont au paradis.

Le paradis et l'enfer sont interchangeable.

« Un grand signe apparut dans le ciel : une femme, vêtue de soleil, la lune sous les pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et criait dans le travail et les douleurs de l'enfantement. »

Tatiana, encore et encore. La lune sous ses pieds, une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle était enceinte. Elle avait l'intention de garder l'enfant.

« Elle mit au monde un fils, un enfant mâle ; c'est lui qui doit mener paître toutes les nations avec une verge de fer. Et son enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son trône. Alors la femme s'enfuit au désert, où Dieu lui a fait préparer une place, pour qu'elle y soit nourrie 1.260 jours. » Elle ne s'est pas enfuie au désert. Cette histoire n'est pas la mienne. Pourquoi la lire ? Pourquoi la commenter ?

« C'est ton histoire, dit le médecin. Tu t'es enfui au désert, tu as fui ta patrie et ta bien-aimée. Fuir ! là-bas fuir ! »

L'humanité, son avenir. Le cadet de mes soucis. L'an deux mille, l'an trois mille. Je m'en soucie comme de l'an quarante. Je ne me soucie même pas de mon cinquantième anniversaire. Combien de jours ai-je passés dans cet hôpital ? Combien d'années ?

« L'humanité, on s'en occupera », dit le médecin.

« Le serpent a jeté de sa bouche, derrière la femme, de l'eau comme un fleuve pour la faire emporter par le fleuve. La terre a secouru la femme, la terre a ouvert sa bouche et englouti le fleuve que le dragon jetait de sa bouche. »

« Tu es le dragon qui a décidé de tuer Tatiana, dit le docteur. Mais ta salive qui, comme toutes les sécrétions corporelles, a un sens magique en tant qu'équivalent de la libido, a été engloutie par notre Terre Maternelle. Ce qui compte dans ce verset de l'Apocalypse est le transfert de la libido à la mère. »

A présent, je vois le monde en noir et blanc. Autrefois, j'aimais les impressionnistes, la beauté fugitive qu'ils avaient emprisonnée dans leur tableaux. Mais l'âme n'est ni bariolée ni transitoire. C'est la cathédrale de Rouen, peinte une fois pour toutes. En blanc. Il n'y pas de saison pour l'âme. Pas d'aurores ni de crépuscules.

La fabrication du consentement. Même sur Mars il doit y avoir des *spin doctors*, prêts à laver les cerveaux des Martiens qui se trouvent peut-être dans leurs pieds, sur leur visage. Les *spin doctors* soviétiques étaient malhabiles et ridicules à un tel point qu'ils étaient incapables de laver nos cerveaux. Ils nous lavaient les mains, et nous levions les mains comme un seul homme. Même les femmes soviétiques levaient les mains comme un seul homme. Ils nous lavaient aussi la langue, mais notre cerveau demeurait sale.

La fabrication de l'indifférence envers l'art. L'indifférence est la pire des censures.

Seuls les créateurs sont l'image vivante de Dieu. *Weltbildend*.

Hier, j'ai reçu une carte postale. Une photo de Lénine dans le mausolée avec l'inscription suivante : « L'image vivante de Dieu qui est mort. Amitiés, Nietzsche. »

Souvent, j'imagine Dieu sous les traits d'un écrivain, d'un écrivain médiocre. Le nombre de mauvais romans qu'Il a écrit ! Mais, malgré tous mes efforts, je ne peux L'imaginer sous les traits d'un agent de change.

Dieu serait-il jaloux des créateurs ?

Cet après-midi là, le docteur cita un passage de Marshall McLuhan : « Au Moyen Age, à la Renaissance et jusqu'au XIX^e siècle, l'artiste était considéré comme un être unique, exceptionnel, parce qu'il utilisait un processus inhabituel. Dans les temps primordiaux comme de nos jours, l'artiste utilise une technique familière, ordinaire, aussi est-il considéré comme un être ordinaire, familier. En ce sens, chaque homme est aujourd'hui un artiste — l'administrateur, le scientifique, le médecin aussi bien que l'homme qui utilise de la peinture ou sculpte la pierre.

— Je suis un artiste médiéval. Et un artiste de Renaissance.

— Tout comme Dante, dit le médecin.

— Et les procédés que j'utilise sont inhabituels, exceptionnels.

— Un être humain exceptionnel, unique. Le dernier artiste.

— *Ein Hungerkünstler*. »

Béatrice est morte à l'âge de vingt-quatre ans. Elle a fait de son mieux pour que Dante l'oublie. Mais elle n'a pas rendu l'âme.

Dieu nous a-t-Il permis de créer ?

« Un permis de créer ? De nouveau, le médecin lève les sourcils. Jamais entendu parler de ça. Que dit-on dans les films de James Bond ? *Licensed to kill* ! Les êtres humains sont autorisés à tuer. »

Chaque romancier doit construire la Tour de Babel. Dante l'a construite, sinon il n'aurait pas vu la Rose du Paradis.

« Les déconstructivistes se sont déjà occupés de ces tours, de ces roses », dit le médecin.

Mais *Migdal* n'est pas une « tour » à proprement parler. Un grand objet dont le sommet, la tête, touche aux cieux. Une idole. Un artiste.

La première œuvre d'art était une sculpture : *Adam et une feuille de vigne*. Sans cette feuille, Adam aurait été nu. Sans le fruit défendu, Adam n'aurait pas été sculpteur.

En créant une œuvre, un artiste tue Dieu. La malédiction originelle.

« Quant au restant des hommes, ceux qui n'étaient pas morts sous le coup des fléaux, ils ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, ils continuèrent à adorer les démons, les idoles d'or ou d'argent, de bronze, de pierre ou de bois qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. » Les œuvres d'art, sont-elles des idoles ? Parfois, j'ai l'impression qu'elles peuvent voir et entendre. Et marcher. Romans, poèmes. Sont-ils pleins d'yeux tout autour et au-dedans ? Ou sont-ils aveugles et sourdes ? Sont-ils morts ? Sont-ils des démons ?

Les trucs, pas le métier. Pas un rite d'initiation. Les écrivains contemporains sont comme ces orateurs que Socrate stigmatise dans le *Gorgias*. Ce sont des flatteurs. Ils flattent le lecteur, ils se flattent eux-mêmes. Ils flattent le monde. Leur terre est plate. Plate comme une galette.

La flatterie est l'opposé de la perception et du savoir. *Erkenntnis*. « *Die göttliche Aufgabe des Menschen*. » Notre tâche divine. Notre devoir éternel.

Sonder, explorer l'esprit humain. L'Esprit tout court. L'Esprit tout long. *Etnschlossenheit zum Geheimnis*. Le monde est « une pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gravé le nom mystérieux. » Une pierre précieuse. Un problème à mille facettes. Comment l'approcher ? De différents côtés. Style à facettes. Une œuvre à facettes. Seuls les grands romans sont des œuvres à mille facettes. La *Divine comédie* est aussi un roman. Un roman en vers.

J'ai décidé d'écrire un best-seller et par conséquent j'ai choisi un héros qui était censé séduire à la fois les enfants et les adultes. Un visiteur extraterrestre. Pas un destructeur, pourtant. Une substance dévorée par la curiosité. Et j'ai choisi l'amour comme sujet principal. L'amour est toujours à la mode. Aussi populaire que le meurtre ? J'étais résolu à créer une œuvre d'art plaisante, mais mon style a tout gâché. Je ne peux m'enfuir pour me réfugier dans les bras du Seigneur. Ou dans n'importe quels bras. Comment me dégager de cette camisole de force qui m'enferme dans mon style, sur mon île déserte, dans mon royaume de la mort ? Je n'arrive même pas à me détacher de moi-même, ne serait-ce que l'espace d'un instant. Et si j'y parviens un jour, je me rattraperai en un rien de temps.

Dans une société normale, il y a toujours de la place pour les hommes et les femmes qui appartiennent à la catégorie des *peregrini* — un des mots de Saint Augustin. Des résidents étrangers. D'habitude, ces pèlerins restent chez eux en attendant leur libération des cachots babyloniens. Mais ce sont des résidents malgré tout, des résidents temporaires qui dépendent de la vie, de l'environnement. Cette vie a été créée par leurs semblables, non par une armée de fourmis ou d'extraterrestres. Notre vie commune. J'aurais dû sortir et marcher parmi mes semblables. Sans regarder leurs visages, leurs vêtements. J'aurais dû me promener parmi eux. Je n'aurais pas été un promeneur solitaire.

Est-elle normale, notre société ? Est-elle humaine ? Saint Augustin, qu'aurait-il dit à la fin du vingtième siècle ?

Marx voulait changer le monde au lieu de le décrire. Lyotard le décrit ; Baudrillard le détruit. On peut lire l'Apocalypse ; on peut la mettre en marche. On peut sonder le temps ; on peut le détruire. Le temps peut être détruit.

Nous allions dans des cafés crasseux et sordides où l'on servait un café sordide, immonde. De l'eau noire. Il y avait peu de monde dans ces cafés. « Immonde » signifie « peu de monde » ou « absence du monde, néant ».

Tandis que se déplacent les molécules, l'univers visite chaque état, l'un après l'autre. Finalement, chaque état susceptible d'existence sera visité : tout ce qui peut arriver arrivera tôt ou tard. Après cela, le mouvement continuera et l'univers visitera à nouveau des états qui ont survenu précédemment. En fin de compte, chaque état aura été visité une seconde fois, et ainsi de suite. Ce phénomène de répétition illimité est connu comme le cycle de Poincaré, du nom du mathématicien et physicien Henri Poincaré qui démontra le résultat (du moins il le prouva pour un modèle idéalisé). Pris au pied de la lettre, le théorème de Poincaré implique que, dans la plénitude du temps, la planète terre, disparue depuis longtemps, sera reconstituée avec tous ses habitants ! En outre, le phénomène se produira infiniment souvent. (Paul Davies, *Dieu et la nouvelle physique*)

« *Das Wunderreich der Nacht.* » Le Royaume de la Nuit. Il est devenu une république.

Nietzsche dit que seules les sociétés lentes sont en mesure de donner naissance à un grand homme dont la vie, selon toutes les apparences, est toujours une tragédie — en un acte, en cinq actes, en cent actes. Les vieux instincts, il faut les garder dans une société froide, telle que l'Union Soviétique des années soixante. On nous malmenait avec sang-froid.

Andante est le tempo préconisé par Nietzsche. Nous marchions à quatre pattes. *Adagio*.

Un permis de créer.

« Montre-moi ton permis », dit le médecin.

L'Art est une manifestation immédiate de l'Absolu. Sans intermédiaires. Une œuvre d'art coule de la Source. Au fil de la plume, au fil des temps. La Nature et l'Esprit s'unissent dans le royaume de l'Art. La Nécessité et la Liberté se rencontrent.

Pour une poignée de dollars. Pour une poignée de poussière. Pour une poignée de poudre.

Argent, créativité, décadence. Tout ce que l'on peut dire a été dit déjà, mille fois, avec d'autres mots, dans d'autres langues, dans d'autres pays. L'éternel retour des idées et des idéaux. Un reflet dans mon miroir.

« Ce poème transcende sa propre beauté afin d'aider l'homme à surmonter une obsession cupide pour les biens manufacturés », dit le médecin.

La flamme des découvreurs, son éternel retour. Comme si toutes ces idées étaient nouvelles.

Elles sont nouvelles. Tout dépend de la manière dont vous racontez l'histoire. Exprimer une vérité éternelle dans un langage nouveau.

Cela dépend de la profondeur de vos abîmes, de la hauteur de vos cieux.

« Alors j'ai vu un ange qui descendait du ciel. Il avait à la main la clé de l'abîme et une lourde chaîne. Il s'empara du dragon, l'antique serpent, qui est le Diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans. » Mon extraterrestre avait la clé de l'abîme. Et il tenait la grande chaîne dans la main. Pourquoi n'a-t-il pas enchaîné le dragon ? Pourquoi ne l'a-t-il pas jeté dans l'abîme ?

« Les mauvaises amours, les amours néfastes », dit le médecin.

Une contradiction dans les termes.

Il y a des mauvais amours. Pas de contradiction. Tout ce que nous sentons est amour. La haine est amour parce que c'est l'amour de la haine. Un cambriolage est amour. Une trahison est amour. Un meurtre est amour.

J'ai vu l'ange, j'ai vu le dragon qui rampait à quatre pattes. L'ange était au ciel, le dragon sur terre. Le haut et le bas.

« Les hauts et les bas, dit le médecin. L'amplitude de nos patients ne cesse de m'éblouir. Tantôt ils sont aux anges, tantôt d'une humeur de dragon. La distinction indécise entre la haute culture — ne pas confondre avec la haute couture — et les bas-fonds culturels est normale de nos jours. En effet, grâce au postmodernisme, des expressions comme la 'haute culture' ne sont pas utilisables sans ironie.

— Et l'ange ? J'haussai la voix. Pouvez-vous en parler sans ironie ? Ou se traînait-il à quatre pattes, cet ange de l'Apocalypse ? Se promenaient-ils ensemble, l'ange et le dragon ?

— Dieu vous a-t-Il nommé ministre de la culture, Votre Excellence ? demanda le médecin. Comment savez-vous que cet oiseau est un ange ? Il m'a l'air d'un dragon.

— L'ange descendit. Il enchaîna le dragon. »

« L'amour est plus important que la vie. » Une de tes maximes. Tu étais aussi romantique qu'une fille de seize ans. Le romantisme est incurable. Combien de maladies incurables rongeaient ton corps ton âme ? Minne, une déesse de l'amour. Une autre maladie incurable.

« Le romantisme est une maladie contagieuse », dit le médecin. L'espace d'un instant, je pensais qu'il était sérieux. Il me fit un clin d'œil.

*Elle tira les flèches et blessa la proie.
 Sur mon corps il y a maintes plaies.
 Elle les soigne jour et nuit.
 Plus elle lèche ma peau,
 Plus grande est ma douleur,
 Comme si elle retournait
 Des couteaux dans mes plaies.
 Qu'elle revienne dans ma chambre
 Et guérisse mes blessures
 En les élargissant,
 En les approfondissant !
 C'est l'unique remède.
 Je languis après des blessures profondes,
 Aussi profondes que la mer
 (Mon hommage à Baudelaire),
 Aussi large que l'horizon.
 Les débris de mon corps
 Sont disséminés partout :
 Sur toute l'étendue de la terre
 Et aussi dans les mondes
 Que je crée pour elle.
 Que mes blessures brûlent !
 Que personne ne les nettoie !*

*Que ses longs baisers
 Diminuent la résistance de mon corps
 Aux infections de tous genres !
 Que ses caresses m'exposent à la contagion.
 Laissez-moi mourir dans ses bras,
 Sur son corps. Qu'elle me coupe en morceaux
 Avec son épée. Que je puisse réciter
 La table de multiplication dans sa matrice !
 Qu'il me soit donné une deuxième naissance,
 Une nouvelle occasion de recevoir
 des blessures ! Qu'il me soit donné
 Une troisième naissance,
 Une sixième naissance,
 Une neuvième naissance.*

Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection. Sur eux la seconde mort n'a pas d'emprise.

Et je tenais les clés de la mort.

Un autre livre fut ouvert : le livre de la vie.

Pour les saints et les artistes, la Rédemption vient sans aide. Elle donne forme aux émotions d'un artiste et crée ainsi des corps, des créatures célestes, qui survivent à leur créateur.

C'est un désir ardent qui rend le cœur profond. *Desiderium sinus cordis.*

Io levai li occhi.

Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux.

Comme un médecin qui s'est paré pour son patient.

